



## Toutes les fêtes ont une fin

Par Michael Jan Friedman

## CHAPITRE PREMIER

Il haïssait le son des balalaïkas de toutes ses forces. Mais pour cette fois, il voulait bien s'en accommoder. Et pas parce qu'il y était obligé : au contraire, parce que rien ne l'y obligeait.

Assis à sa table solitaire, sur un balcon éclairé à la chandelle surplombant la plage, il sirotait une vodka en jouant avec une olive fourrée perdue dans son assiette, quand une femme émergea de la salle à manger intérieure.

Selon les standards locaux, elle était très belle avec sa peau d'albâtre et ses cheveux blond clair noués en chignon. Elle portait un costume de safari, même si elle n'avait jamais dû assister à une chasse de toute son existence virtuelle.

— Les nuits sont magnifiques par ici, dit-elle.

Il haussa les épaules.

— Je suppose... si on apprécie ce genre de choses.

— Et ce n'est pas votre cas ?

— Disons que je suis sans opinion.

— C'est étrange. Un homme aussi séduisant que vous, seul par une nuit comme celle-là, a généralement des opinions sur un tas de sujets.

Il lui sourit.

— Si je ne m'abuse, vous êtes venue ici avec un homme qui correspond à cette description. Je parie qu'il doit se demander où vous êtes.

Elle fit un pas vers lui et le clair de lune joua dans sa chevelure.

— Peut-être. Et c'est vrai qu'il a tout un tas d'opinions, mais elles commencent à me fatiguer.

— Je vois, lâcha-t-il. Vous préféreriez sans doute entendre quelques-unes des miennes ?

— Vous êtes un homme intelligent, observa-t-elle. Vous comprenez vite.

— C'est vrai, acquiesça-t-il. Un instant, je vous ai trouvée presque intéressante. Mais... (Il eut un sourire poli.) Cet instant est passé, je crois.

La femme écarquilla les yeux.

— Comment osez-vous... ? s'étrangla-t-elle.

Elle parut sur le point de le gifler, puis se ravisa et retourna dans la salle à manger. Bah, songea-t-il. C'est toujours la même chose avec ces touristes...

Du coin de l'œil, il vit deux silhouettes remuer au-dessous de lui, sur la plage. Elles ôtèrent leurs chaussures et se glissèrent hors du cercle de lumière orangée projetée par la taverne. La première appartenait à un homme robuste large d'épaules, l'autre à une femme mince.

Évidemment, il les connaissait. Il les connaissait même très bien.

Pieds nus, le couple se dirigea vers la mer en laissant des empreintes humides dans le sable. De temps en temps, un des partenaires prenait la main de l'autre avant de la lâcher de nouveau. Encore au stade de la séduction, ils se testaient pour déterminer quelle était la frontière invisible à ne pas franchir ce soir-là.

Quelle perte de temps ! S'ils voulaient procréer, pourquoi ne s'y mettaient-ils pas tout de suite ? Pourquoi s'adonner à ce rituel complexe, alors qu'ils auraient pu se consacrer à la poursuite d'objectifs plus essentiels ? À l'amélioration de leurs races primitives, par exemple.

Mais non, pas eux. Ils ne pensaient qu'à leurs petits soucis. Quels égots démesurés ils devaient posséder... Rien que d'y penser, l'homme seul sur la terrasse frissonna. Pourtant, ce n'était pas la première fois (loin s'en fallait) qu'il assistait à ce genre de choses.

Une légère brise lui apporta l'odeur du délicieux goulasch qui avait valu à la taverne plusieurs prix culinaires. Il en aurait eu l'eau à la bouche, si sa bouche avait eu quelque propension à se comporter de la sorte.

Ce qui n'était pas le cas. De toute façon, il ne se trouvait pas là pour admirer le paysage, ni goûter la vodka locale. Il élaborait des plans, tissant sa toile telle une énorme araignée velue : un fil gluant après l'autre.

Le plus beau, c'était qu'ils n'avaient aucune idée de ce qui allait leur tomber dessus. Aucune idée de la façon dont ça affecterait leurs vies insignifiantes, ni du rôle qu'il y tiendrait. Ils ne savaient même pas qu'il s'était introduit dans leur création holographique, sans quoi, ils auraient remis leurs chaussures et lui auraient ordonné de les laisser seuls.

Les humains faisaient grand cas de leur intimité. Et même si ces deux-là n'étaient pas tout à fait, ils partageaient cette caractéristique. Aussi se résolut-il à demeurer un élément du décor et à subir la musique des balalaïkas.

Bientôt, se consola-t-il, c'est moi qui les ferais danser. Et il ne pensait pas qu'aux deux amants de la plage...

Un serveur sortit sur le balcon.

— Puis-je vous apporter autre chose ? demanda-t-il en dialecte russe du XXe siècle. Un dessert, par exemple ? Nous avons de très bons fruits.

Il leva la tête.

— Non, merci, répondit-il dans la même langue. Je ne vais pas tarder à partir. J'ai des choses à faire, des officiers de Starfleet à tourmenter... ce genre de choses. Vous savez ce que c'est.

Le serveur se contenta de sourire.

— Dans ce cas, voulez-vous que je vous apporte l'addition ?

Il hocha la tête.

— Pourquoi pas ? Il vient toujours un moment où il faut passer à la caisse. Personne n'y échappe.

Selon l'ordinateur de bord, les Esquimaux du continent nord-américain de la Terre possédaient seize mots différents pour désigner la neige. Vu sous cet angle, Worf avait toujours trouvé étrange que son propre peuple, les Klingons, n'ait qu'un seul mot pour désigner l'honneur : balth.

Malgré sa simplicité, il couvrait un large éventail de nuances et de situations. Par exemple, on distinguait le sens de l'honneur qui accompagne une promesse tenue ou un travail bien fait, celui qui encourage les guerriers à mourir en braves ou celui qui préside à la destinée d'un gouvernement, d'un vaisseau, voire d'un couple même. Quand toutes les parties en présence agissent de façon franche et honnête.

C'était cette dernière sorte d'honneur qui préoccupait Worf tandis qu'il escortait Deanna Troi hors d'un des holodecks de l'Entreprise. Pour autant qu'il appréciait la compagnie de la jeune femme, celle-ci n'allait pas sans certains... inconvénients.

— C'était un programme incroyable, sourit Deanna en levant la tête vers lui.

Le Klingon acquiesça.

— Je suis content qu'il te plaise. J'ai toujours trouvé les rivages de la Mer Noire très... stimulants.

Alors qu'ils s'éloignaient dans le long couloir métallique, sa compagne leva les yeux au ciel. Il se demanda ce qu'il avait dit pour provoquer une telle réaction.

— Worf, gémit-elle, nous marchions pieds nus sur la plage avec la musique des balalaïkas comme fond sonore. La brise nous caressait, la lune était pleine dans un ciel piqueté d'étoiles, et tout ce que tu trouves à dire, c'est que c'était stimulant ?

Il chercha une formulation plus appropriée.

— C'était... très stimulant ? Extrêmement stimulant ?

Deanna secoua la tête alors qu'ils approchaient d'un ascenseur.

— Franchement, Worf, si tu n'étais pas un compagnon si agréable...

Elle pénétra dans la cabine et lui ordonna de les emmener au pont numéro huit. Les portes se refermèrent sur eux. Le Klingon dévisagea Deanna ; elle soutint son regard et il finit par détourner les yeux.

Étrange.

Il aurait préféré affronter une salle pleine de Romuliens plutôt que d'aborder certains problèmes personnels... même avec quelqu'un comme Deanna, qui comprenait tout.

— En réalité, dit la jeune femme, qui avait perçu son malaise et désirait changer de sujet, je ne passe pas assez de temps dans les holodecks. Je devrais appliquer mes propres conseils et m'en servir pour me relaxer.

Worf songea à son programme de gymnastique holographique.

— La plupart du temps, avoua-t-il, je les utilise pour autre chose que me détendre.

Deanna gloussa doucement.

— C'est ce que j'ai entendu dire...

Ils sortirent sur le pont numéro huit. L'entrée des quartiers de la jeune femme se trouvait en face d'eux.

— La prochaine, fois, reprit-elle, c'est moi qui choisirais le programme. Si tu aimes la Mer Noire, tu vas adorer le Lac Cataria sur Bétazed. Surtout à l'aurore, quand le ciel vire du bleu au violet, puis à l'orange. Et les senteurs qui émanent de la forêt... Je suis sûre que ça te plaira.

Alors qu'ils se tenaient immobiles devant la porte, leurs regards se rencontrèrent. Worf se laissa pénétrer par le parfum de Deanna, par sa chaleur et sa beauté. Il sentit son malaise disparaître, et décida que le moment était venu de mentionner ses réticences.

— Deanna, commença-t-il. Avant qu'il y ait une prochaine fois, j'aimerais parler de... du commandeur Riker.

Elle grimaça.

— Pourquoi ? Tu comptes lui demander de nous accompagner ?

Worf fronça les sourcils. C'était un problème épineux, et elle semblait le prendre à la légère. Ça n'allait pas lui faciliter la tâche.

— Non. Mais je ne souhaite pas... Il ne faudrait surtout pas qu'il... (Il prit une inspiration.) Si nous continuons à nous... (Il abandonna.) Je ne veux pas le blesser... Ses sentiments...

Deanna lui prit les mains.

— Worf, je pense que nous avons le droit de nous concentrer sur nos sentiments. Les tiens... et les miens.

Son sourire était contagieux. Rassuré, il en oublia le commandeur Riker et le reste du monde. Alors qu'il se penchait pour l'embrasser, elle se dressa sur la pointe des pieds.

Mais avant que leurs lèvres ne se touchent, les portes de l'ascenseur s'ouvrirent avec un sifflement hydraulique. Le capitaine en jaillit comme un diable de sa boîte.

Worf écarquilla les yeux. Non seulement Picard avait l'air paniqué, ce qui était très rare chez lui, mais il portait en tout et pour tout un simple peignoir rayé bleu et blanc !

— Conseiller ! appela-t-il.

Il se glissa entre les deux amoureux et, sans se soucier de ce qu'il venait d'interrompre, saisit le bras de Deanna.

— Quelle est la date d'aujourd'hui ? demanda-t-il avec ferveur.

— 47988, répondit la jeune femme, interloquée.

Il la lâcha et lui tourna le dos en marmonnant dans sa barbe.

— 47988, répéta-t-il, comme s'il avait du mal à assimiler une information aussi simple.

Deanna se mordit les lèvres.

— Qu'est-ce qui ne va pas, monsieur ?

Picard fronça les sourcils.

— Je n'en suis pas certain, avoua-t-il. J'ignore pourquoi ou comment, mais...  
(Il secoua la tête.) Je crois que je fais des allers-retours dans le temps.

Un frisson parcourut l'échine de Worf. Sa relation avec Deanna devrait attendre. Ce que son honneur exigeait de lui était parfaitement clair.

Il activa son badge et appela le commandeur Riker.

## CHAPITRE II

Quand Worf entra dans ses quartiers, il vit que la lumière était toujours allumée dans la chambre d'Alexandre. Et que son fils, assis devant un bureau, étudiait l'écran de son moniteur.

Repoussant dans un coin de son esprit l'inquiétude qu'il nourrissait pour le capitaine, Worf s'approcha d'Alexandre. Le jeune garçon leva la tête vers lui et sourit. Un humain ne s'en serait peut-être pas aperçu, mais ça sentait le lait et les biscuits autour de lui.

— Bonsoir, papa.

Worf ne lui rendit pas son sourire : il était plus de dix heures.

— Tu ne devrais pas être au lit ?

Alexandre haussa les épaules.

— J'ai un examen de chimie organique demain matin, et je voulais revoir quelques trucs.

Worf poussa un grognement et se dirigea vers sa propre chambre. Il ne pouvait pas blâmer son fils de prendre ses études au sérieux. Et il se sentait coupable de ne pas l'avoir aidé à faire ses devoirs depuis quelque temps. Il avait eu d'autres choses en tête... notamment, Deanna.

Ôtant ses vêtements civils, il enfila son uniforme et remarqua combien il se sentait mieux dedans.

Le commander Riker avait ordonné plusieurs balayages senseurs, afin de déterminer si le capitaine avait oui ou non quitté le vaisseau pendant un certain laps de temps. Dès qu'il serait convenablement habillé, Worf devait rejoindre le reste des officiers sur le pont.

Alors qu'il tendait la main vers son lourd ceinturon de cérémonie, il aperçut Alexandre debout sur le seuil. Le petit garçon souriait toujours.

— Tu étais avec Deanna, pas vrai ?

Worf jeta à son fils un regard intrigué.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Je le sens, c'est tout, répondit Alexandre en retournant vers sa chambre sur ses petits pieds nus.

Worf l'y suivit.

— Qu'entends-tu par là ?

L'enfant se rassit devant son moniteur.

— C'est facile. Elle te met de bonne humeur. Chaque fois que tu passes du temps avec elle, tu reviens en souriant.

Worf se raidit.

— Je ne souriais pas quand je suis entré ici.

Alexandre se tourna vers lui.

— Papa... Je sais quand tu souris, même quand ça ne se voit pas sur ta figure. (Il marqua une pause.) Elle te plaît, c'est évident.

Worf n'avait pas envie de parler de ça, mais il ne pouvait nier les observations de son fils.

— Deanna Troi est une bonne amie. C'est tout.

— Bien sûr, sourit Alexandre en reportant son attention sur ses révisions.

Worf réfléchit quelques instants. Ça ne faisait pas si longtemps que la mère de son fils avait été assassinée... et sous les yeux d'Alexandre, qui plus est. Il ne voulait pas lui infliger un traumatisme supplémentaire.

Pourtant, s'il devait poursuivre sa relation avec Deanna, il serait injuste de ne pas consulter Alexandre sur le sujet. Après tout, sa vie aussi s'en trouverait affectée.

— Mais supposons que ça ne soit pas le cas, dit-il brusquement. Si Deanna était plus qu'une amie pour moi... qu'en penserais-tu ?

Alexandre leva vers lui un regard joyeux.

— C'est vrai ? Tu vas sortir avec elle ?

Le Klingon leva une main.

— Je n'ai pas dit ça. C'était juste... une hypothèse.

— Ça veut dire que c'est possible, pas vrai ?

Worf haussa les épaules.

— Oui.

Alexandre réfléchit et répondit avec un grand sérieux :

— Dans ce cas, je serai d'accord... hypothétiquement.

Son père hocha la tête, ne voulant pas montrer à quel point ça lui faisait plaisir.

— Je te verrai plus tard, après avoir consulté quelques relevés. (Il marqua une pause.) Et à mon retour, je veux te trouver dans ton lit.

Alexandre acquiesça.

— Oui, papa. Dis bonjour à Troi de ma part.

Worf se renfrogna. Il détestait qu'on se moque de lui, même gentiment.

— Ce sera fait, assura-t-il avant de sortir.

— La Plume d'Acier ? répéta Geordi. Un titre intéressant...

— Oui, acquiesça Data, qui marchait près de lui le long du couloir légèrement incurvé, sa voix résonnant d'une extrémité à l'autre. C'est la dernière œuvre de Christian McCloy... Le voyage initiatique d'un homme sur fond de chaos, dans la première moitié du XXXe siècle, sur Terre.



— L'horreur post-atomique, grimaça Geordi. Ce n'est pas ma période favorite de l'histoire terrienne.

— Ni la mienne, approuva l'androïde. Mais ce roman est passionnant ; je ne saurais trop vous le recommander.

Geordi hocha la tête.

— Je vois. En existe-t-il une version holographique ?

— Je ne crois pas.

Dans ce cas, l'ingénieur n'était plus aussi intéressé. Mais il se garda bien de le dire, pour ne pas froisser son compagnon.

— Vous savez, Data, je préférerais être dans l'histoire que de la lire. Merci pour vos conseils, mais je crois que je vais passer mon tour.

L'androïde lui jeta un regard en biais, et Geordi crut qu'il allait devoir lui expliquer cette expression. Mais Data se détourna de nouveau et ne dit rien.

Il ne faisait aucun doute que l'ami artificiel de Geordi avait accompli beaucoup de progrès depuis son arrivée à bord de l'Entreprise. D'abord, il ne prenait plus les dires des gens au pied de la lettre. Et sa maîtrise des nuances de comportement était telle qu'on en oubliait presque sa nature d'androïde.

Alors qu'ils s'arrêtaient devant un ascenseur, Data reprit la parole.

— Je vous accorde que les représentations holographiques sont très utiles pour améliorer notre compréhension des œuvres existantes. Mais en ce qui me concerne, lire la narration originale me paraît plus...

Il fut interrompu par l'ouverture des portes de l'ascenseur. À suivre, songea Geordi, que ça me plaise ou non.

En entrant dans la cabine, ils virent que Worf s'y trouvait déjà. Une question s'imposa à l'esprit de l'ingénieur.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda-t-il au Klingon.

Worf fronça les sourcils.

— Comment savez-vous que quelque chose ne va pas ?

— Sans doute parce que vous êtes en uniforme, alors que vous reprenez le travail dans plusieurs heures, intervint Data.

— Exactement, approuva Geordi.

Worf se renfrogna.

— C'est le capitaine, lâcha-t-il enfin. Il traînait dans les couloirs du vaisseau en peignoir.

L'ingénieur n'en crut pas ses oreilles.

— Vraiment ?

Le Klingon hocha la tête.

— Oui, et il a demandé quelle date on était, comme s'il n'en avait pas la moindre idée.

— Ça ne ressemble pas au capitaine Picard, acquiesça Data. A-t-on déterminé la nature de son problème ?

Worf fit un signe de dénégation.

— Pas encore. Troi est avec lui. (Il marqua une pause.) C'est tout ce que je peux vous dire pour l'instant, sans violer l'intimité du capitaine.

Geordi leva une main.

— N'ajoutez rien. Je comprends.

Ce qui était vrai. Pourtant, il résolut de rendre visite au capitaine dès que son tour de garde serait achevé. Avec un peu de chance, cette affaire n'aurait rien de sérieux... Mais on ne savait jamais.

## CHAPITRE III

Picard regardait sans le voir le nuage de fumée qui s'échappait de sa tasse. Jusqu'ici, il n'avait pas touché au thé. Pourtant, le Earl Grey était son favori.

Non, il était simplement trop distrait pour songer à boire. Trop de choses se bousculaient dans sa tête.

— On aurait dit, balbutia-t-il, que j'avais physiquement quitté le vaisseau pour me rendre dans un autre lieu, en un autre temps. Je me trouvais dans le passé.

Il secoua la tête. Pourquoi ne comprenait-il pas ce qui lui arrivait ?

Il le sentait à l'extrême limite de sa conscience, qui le narguait... mais dès qu'il voulait saisir le phénomène pour mieux l'observer, il lui échappait.

Deanna était assise face au capitaine, de l'autre côté de la table à café dont sa mère lui avait fait cadeau. Son incrédulité s'exprimait par un minuscule froncement de sourcils. Cela mis à part, elle paraissait ouverte à tout.

— Pouvez-vous décrire l'endroit où vous vous trouviez ? demanda-t-elle. À quoi ressemblait-il ?

Le capitaine poussa un soupir tandis que l'arôme du thé lui chatouillait les narines.

— C'est assez confus dans mon esprit, comme les détails d'un cauchemar au réveil.

— De quoi vous souvenez-vous ? reformula Deanna.

Picard se concentra.

— C'était il y a des années, avant que je ne prenne le commandement de l'Entreprise. Je parlais avec quelqu'un, je ne me rappelle pas qui. Il faisait noir dehors...

L'image à demi formée se déroba à son esprit. À force d'essayer de la retenir, il sentit poindre un début de migraine.

— Mais ensuite..., commença-t-il.

— Oui ? l'encouragea Deanna.

Il lutta pour trouver les mots.

— Tout a changé. Je n'étais plus dans le passé mais dans le futur. J'étais devenu un vieil homme. Je faisais quelque chose à l'extérieur... (Il jura entre ses dents.) Qu'est-ce que c'était ?

Il réalisa que ses doigts bougeaient tous seuls : il les frottait les uns contre les autres sans s'en rendre compte. Mais pourquoi ? Dans quel but ?

Puis l'image s'évanouit.

— Navré, dit-il en baissant la tête. Je ne me souviens pas.

Deanna eut un sourire plein de compassion.

— Tout va bien, lui assura-t-elle. (Puis, aussi gentiment que possible :) Capitaine... Avez-vous songé que ça puisse être un rêve ?

Picard leva les yeux.

— Non. C'était bien plus que ça, dit-il avec une certitude qui le surprit. Les odeurs et les sons... la façon dont je sentais les choses sous mes doigts... tout m'échappe à présent, mais sur le coup, c'était très réel.

La Bétazoïde accepta cette déclaration sans broncher.

— Combien de temps êtes-vous resté dans chacune de ces époques ? demanda-t-elle, optant pour une approche différente. Quelques minutes, quelques heures ?

Le capitaine réfléchit.

— Je n'en suis pas certain, répondit-il au bout d'un moment. D'abord, je me suis senti désorienté ; j'ignorais où je me trouvais. Puis ça m'a passé. (Il fronça les sourcils.) Et ensuite, j'étais tout à fait bien, persuadé que j'appartenais à cette époque. Mais je ne peux pas vous dire combien de temps j'y suis resté.

C'était tellement frustrant ! Troi dut le percevoir, car elle n'insista pas.

— Je sais bien que ça n'a ni queue ni tête, soupira Picard. C'est un ensemble de sentiments plus que des souvenirs distincts.

— Ce n'est pas grave. Il serait peut-être plus facile pour vous d'identifier des symboles spécifiques, suggéra Deanna. Vous souvenez-vous de quelque chose que vous avez vu : un objet, un bâtiment ?

Il prit une inspiration et la relâcha.

— Non, avoua-t-il. Rien du tout.

Avec le sentiment de s'être heurté à un mur, il reporta son attention sur sa tasse, dont aucune vapeur ne s'échappait plus. Visiblement, il avait trop attendu.

Le conseiller le remarqua aussi.

— Là, dit-elle en tendant un bras vers lui. Donnez-la moi ; je vais aller vous en chercher une autre.

— Merci.

Il prit la tasse de porcelaine blanche et sa soucoupe, et...

... Et contempla la grappe de raisin qu'il tenait à la main, avec l'impression étrange qu'il avait voulu saisir autre chose.

Un instant, il se sentit perdu, comme s'il n'était pas à sa place. Sous le large bord de son chapeau de paille, il balaya du regard le vignoble familial. Il vit la brume se dissiper entre les ceps dans les rayons du soleil levant, sentit l'odeur

riche de la terre, entendit le bourdonnement paresseux des insectes... et se rendit compte qu'il était bien à sa place.

Pourtant, l'espace d'une seconde, il avait cru qu'il se trouvait ailleurs. Il ne savait pas très bien où ni quand, mais... Oh, et puis zut !

En vieillissant, sa mémoire commençait à lui jouer des tours. Ça n'avait rien d'étonnant. Son esprit l'avait bien servi au cours de son existence ; il avait gagné le droit de vagabonder de temps à autre.

Picard se concentra sur la grappe qu'il tenait et l'examina avec l'œil de quelqu'un qui a grandi sous la tutelle d'experts. Il saisit une paire de ciseaux et coupa les feuilles qui y étaient encore attachées.

Il aurait pu engager du personnel pour s'occuper de ce genre de choses, mais il prenait du plaisir à s'en charger lui-même. Il était agréable de se sentir encore utile. Et Dieu sait que depuis quelque temps, il n'était plus bon à grand-chose.

— Capitaine Picard sur la passerelle ! claironna une voix.

Picard n'en crut pas ses oreilles. Il leva la tête et plissa les yeux pour mieux voir.

À sa grande surprise, qu'un homme se tenait entre deux rangées de ceps, mais à contre-jour, si bien qu'il ne le reconnut pas tout de suite. Peu à peu, les contours d'un visage familier lui apparurent.

— Geordi, chuchota-t-il. Geordi La Forge.

Son ancien ingénieur en chef lui adressa un sourire éblouissant.

— Monsieur, je crois que nous avons un problème avec le réacteur de distorsion, ou les inducteurs de phase, ou une autre de ces foutues machines. Normalement, il y en aurait pour plusieurs jours de réparation, mais si vous voulez, je peux faire ça en quelques minutes. Disons quelques secondes. Et si ça vous chante, je peux même effectuer un ou deux diagnostics en même temps.

Picard se redressa avec difficulté.

— La Forge, dit-il en se grattant le menton. C'est bien vous ?

Son ancien ingénieur portait des vêtements civils... Ce qui semblait logique, à bien y réfléchir. Il avait quitté Starfleet depuis de nombreuses années. Pas autant que lui, mais quand même. Son VISOR avait disparu, remplacé par des yeux artificiels ; l'âge avait arrondi son visage, qui s'ornait désormais d'une superbe moustache grise.

Il n'avait plus rien du jeune chiot qu'il était à l'époque où il avait rejoint l'équipage de l'Enterprise. Normal : le temps avait passé... À tel point que Picard déprimait rien que d'y penser.

La Forge lui tendit la main, et il la serra avec toutes les forces qui lui restaient... autant dire, pas grand-chose.

— Bonjour, capitaine. Ou devrais-je dire ambassadeur ?

Picard ricana.

— Ça fait un bail que je ne porte plus ce titre-là.

La Forge haussa les épaules.

— Monsieur Picard, alors ?

— Et pourquoi pas Jean-Luc ?

Les yeux de l'ancien ingénieur brillèrent de malice.

— Je ne sais pas si je m'y habituerai, mais je peux toujours essayer.

Un instant, ils se tinrent face à face dans la lumière de l'aube, chacun d'eux observant son vieil ami. Picard fut le premier à rompre le silence.

— Dieu du ciel, Geordi ! Combien de temps cela fait-il ?

La Forge poussa un grognement.

— Presque dix ans.

— Non, je voulais dire : que vous ne m'avez pas appelé capitaine. Quand nous sommes-nous trouvés ensemble à bord de l'Entreprise pour la dernière fois ?

La Forge mit un peu plus de temps pour répondre à cette question.

— Vingt-cinq ans, je crois. (Il sourit.) Je suis content de vous revoir, capitaine.

Picard secoua la tête.

— Vingt-cinq ans... Le temps s'est montré clément envers vous, commander.

La Forge se tapota l'estomac.

— Un peu trop, acquiesça-t-il : je m'empâte.

Il regarda autour de lui, observant avec étonnement les outils de jardinage qui jonchaient le sol quelques mètres plus loin.

— Puis-je vous donner un coup de main, monsieur ? suggéra-t-il.

Picard haussa les épaules.

— Oh, j'élaguais juste quelques ceps. Je peux me débrouiller seul.

La Forge s'accroupit pour examiner un pied de vigne.

— On dirait que vous avez des chrysomèles, annonça-t-il au bout de trois secondes. Vous devriez vaporiser de l'insecticide.

Picard écarquilla les yeux.

— Que savez-vous des chrysomèles ? demanda-t-il, étonné.

À sa connaissance, La Forge n'avait jamais mis les pieds dans un jardin botanique, et il s'était encore moins intéressé aux parasites terriens : il avait été beaucoup trop occupé à tripoter les moteurs de l'Entreprise.

— Ma femme ne jure que par la botanique, soupira La Forge, faussement exaspéré. À force de vivre avec quelqu'un qui en parle tout le temps, j'ai fini par apprendre quelques trucs. L'autre jour, elle a passé des heures à planter une seule fleur très fragile... une b'lednaya, je crois.

Sans demander la permission, il saisit un sécateur et coupa quelques vrilles de vigne. Surpris mais satisfait que son ami sache s'y prendre, Picard s'agenouilla près de lui.

— Comment va Leah ? demanda-t-il.

La Forge gloussa doucement.

— Elle est plus occupée que jamais, y compris quand elle ne plante pas de fleurs. On vient de la nommer directrice de l'institut Daystrom ; autrement dit, elle va devoir mettre les bouchées doubles... Mais c'est ce qu'elle a toujours voulu.

Picard hocha la tête, dûment impressionné.

— L'Institut Daystrom, hein ? Et vos enfants ? Bret, Alandra et, euh...

Il tenta de se souvenir du prénom du petit dernier.

— Sidney, dit La Forge, venant à son secours. Ils ont beaucoup grandi.

L'année prochaine, Bret présentera sa candidature à l'Académie. Ses professeurs pensent qu'il réussira, s'il s'améliore un peu en mécanique quantique.

Picard jura entre ses dents.

— Incroyable. (Puis, levant les yeux vers son visiteur :) Alors, qu'est-ce qui vous amène ici ?

La Forge ne quitta pas des yeux le pied de vigne qu'il élaguait.

— Oh, je passais juste vous dire bonjour. Vous savez ce que c'est. Je pensais au bon vieux temps où nous naviguions à bord de l'Entreprise, à toutes les aventures qu'on a vécues... Et comme j'étais dans le coin...

Picard flaira une arnaque.

— Ne vous moquez pas de moi, grogna-t-il. Vous n'avez pas fait le voyage de Rigel III juste pour me dire bonjour. Ça fait... (Il chercha à calculer le nombre d'années-lumière mais renonça.) Un sacré bout de chemin, acheva-t-il platement.

La Forge déglutit. Il ne mentait pas mieux qu'un quart de siècle plus tôt.

— Je suppose, oui.

Picard lui jeta un regard en coin.

— Alors, vous êtes au courant...

Son ami se tourna vers lui.

— Eh bien, confessa-t-il, Leah connaît des gens dans les services médicaux de Starfleet. Vous savez à quel point les rumeurs se répandent vite... surtout quand elles concernent quelqu'un d'aussi célèbre que vous.

Picard s'empourpra d'indignation.

— Je ne suis pas un invalide, vous savez. Le virus irumodique peut mettre des années à se déclarer.

La Forge hocha la tête.

— Je sais. Mais quand j'ai appris la nouvelle, j'ai quand même voulu vous voir.

Picard le dévisagea un moment. Son ami n'avait pas cherché à l'offenser, juste à lui apporter son soutien. Il ne méritait pas de se faire rabrouer.

Quand Picard prit de nouveau la parole, ce fut sur un ton moins hargneux.

— Bon. Puisque vous êtes là, aidez-moi donc à rentrer ces outils.

La Forge grimacha.

— À vos ordres, capitaine.

Picard se releva maladroitement.

— Ma cuisine ne vaut sans doute pas celle de Leah, mais je suis encore capable de faire un thé décent.

Il saisit une brassée de matériel et vit La Forge en faire autant. Ensemble, ils se dirigèrent vers la maison où Picard avait grandi, et qui était à peine visible au détour de la colline.

— Au fait, déclara Picard, j'ai lu votre dernier roman. Pas mauvais, pas mauvais du tout.

— Vraiment ?

Ainsi que beaucoup d'auteurs. La Forge se conduisait comme un petit enfant toujours en quête d'approbation.

Le capitaine hocha la tête.

— Mais oui. Il avait une certaine... authenticité que j'ai trouvée très rafraîchissante. La seule chose que je n'ai pas trop aimée, c'est le personnage principal. Comment s'appelait-il, déjà ?

— Patrick.

— Patrick, c'est ça. Pas tout à fait le genre de type auquel j'aurais confié un vaisseau galactique. Mais ce n'est que mon humble avis...

Soudain, Picard s'arrêta net. À cinquante mètres d'eux, entre les rangées de ceps, se tenaient trois silhouettes humaines, les plus dépenaillées qu'il ait jamais vues. Il ne reconnaissait aucune d'entre elles, alors que faisaient-elles dans sa propriété ?

Avant qu'il puisse leur poser la question, les silhouettes le montrèrent du doigt en sifflant et en lui criant des insultes. Picard serra les poings.

Du coin de l'œil, il vit son compagnon lui jeter un regard inquiet.

— Capitaine, demanda La Forge, vous allez bien ?

— Je vais parfaitement bien, grogna Picard. Je veux juste savoir ce que ces gens font chez moi...

— Capitaine ?

Entendant la voix du pilote de la navette, Picard se retourna.

— Oui, lieutenant ?

— Vous allez bien ?

Il n'en était pas sûr. Il lui semblait s'être laissé emporter, et pas seulement au sens figuré. Jusqu'à cette seconde, il aurait juré qu'il se trouvait ailleurs... dans un endroit très différent du Galilée.

Mais bien sûr, c'était ridicule. Depuis plusieurs minutes, il était assis dans le siège du copilote de la petite navette qui le conduisait à son nouveau vaisseau.



Peut-être était-il simplement nerveux. Après tout, ça faisait plusieurs années qu'il n'avait pas commandé un vaisseau galactique, et celui qu'on venait de lui confier était un sacré morceau comparé au Stargazer.

— Monsieur ? répéta le pilote, qui devait également être un de ses officiers supérieurs.

Picard se tourna vers la femme, notant au passage combien son attitude revêche contrastait avec son visage séduisant. L'éclairage de la navette donnait à sa peau une teinte verdâtre et accentuait la couleur émeraude de ses yeux.

Il sourit, légèrement embarrassé.

— Navré, lieutenant Yar. J'étais un peu distrait. Que disiez-vous ?

La jeune femme se détendit.

— Je vous demandais si vous étiez déjà monté à bord d'un Classe Galaxie.

Picard se concentra pour répondre à la question. Il avait toujours la désagréable sensation de laisser derrière lui quelque chose d'inachevé, mais il fit de son mieux pour l'ignorer.

— Non, avoua-t-il. Je connais leurs caractéristiques, et j'ai visionné des hologrammes de leurs performances... mais ce sera la première fois que je monterai à bord de l'un d'eux.

Le lieutenant Yar eut un sourire qui trahissait la fierté plutôt que le plaisir.

— Dans ce cas, monsieur, si je puis me permettre... Ça va vous faire un choc. L'Entreprise est une petite merveille.

Le capitaine hocha la tête.

— Je n'en doute pas.

Pour l'instant, il ne pouvait pas le voir avec tous les autres vaisseaux stationnés en orbite tel un troupeau d'animaux de haute technologie. Mais il ne tarderait pas à le découvrir.

En attendant, il reporta son attention sur la pilote. Elle avait un visage intéressant, qui semblait familier à Picard bien qu'il ne la connaisse que depuis une heure. À moins qu'ils ne se soient déjà rencontrés...

Au bout d'un moment, Yar remarqua qu'il ne la quittait pas des yeux. Elle lui rendit son regard.

— Monsieur ? (Une pause.) Ai-je dit ou fait quelque chose qu'il ne fallait pas ?

— Non, répondit-il. Bien sûr que non. (Malgré sa curiosité, il n'aurait pas dû la dévisager de la sorte.) C'est juste que... Vous me semblez familière. Je me demandais si je ne vous avais pas déjà vue quelque part.

La jeune femme fronça les sourcils.

— Je ne pense pas, répliqua-t-elle.

Picard hocha la tête.

— Vous devez avoir raison. Navré.

Yar reporta son attention sur la console de navigation. Une seconde plus tard, le panneau de communication bipa. Elle appuya sur un bouton.

— Entreprise à navette Galilée, annonça l'officier en charge du trafic spatial. Vous êtes invités à atterrir dans le hangar numéro deux.

— Bien reçu, Entreprise, répondit Yar sur un ton froidement professionnel.

Elle s'activa aux commandes de l'appareil, puis tendit un doigt vers un espace séparant deux vaisseaux de petite taille. Picard se tordit le cou, mais il ne voyait rien de sa place.

— Le voilà, déclara Yar.

Un instant plus tard, il vit de quoi elle parlait, car le vaisseau de Classe Galaxie Entreprise entra dans son champ de vision, si gracieux et majestueux que le cœur de son nouveau capitaine fit un bond dans sa poitrine.

La soucoupe de l'Entreprise pouvait abriter un millier de personnes, avait-il lu quelque part.

Et ses nacelles (positionnées dessous, contrairement à celles du Stargazer) n'étaient pas juste élégantes, mais aussi très performantes. Au milieu des vaisseaux qui l'entouraient, l'Entreprise semblait briller comme un soleil.

— Il est magnifique, commenta Picard. (Puis, parce que ce mot ne semblait pas rendre grâce à la beauté du Classe Galaxie, il ajouta :) À couper le souffle.

Le lieutenant hochait la tête.

— C'est aussi mon avis.

— Capitaine ?

Picard cligna des yeux. Il se trouvait de nouveau dans les quartiers de Deanna, tenant sa tasse de thé froid. Troi le dévisageait de ses grands yeux noirs, comme s'il venait de dire ou de faire quelque chose d'inapproprié. Et une étrange angoisse lui nouait l'estomac.

— Tasha, murmura-t-il, le regard dans le vague.

— Je vous demande pardon ? s'étonna Deanna.

— Tasha, répéta-t-il d'une voix rauque. J'étais avec elle dans la navette...

Soudain, c'en fut trop pour lui. La confusion qu'il avait accumulée le submergea comme un raz de marée, menaçant de l'engloutir. Il entendit le bruit de sa tasse qui se brisait en tombant.

Comme au ralenti, il se sentit basculer dans sa chaise. Une douzaine de réveils lui carillonnaient dans les tempes. Il se boucha les oreilles pour ne plus les entendre, mais en vain : ils étaient trop forts, trop insistants.

— Capitaine ? appela Deanna, inquiète. Capitaine !

— Je..., commença-t-il. Je ne... peux pas...

Il entendit un bruit mat : celui d'une main s'abattant sur quelque chose de métallique. Son estomac se révolta.

— Troi à docteur Crusher. (La voix de Deanna lui semblait à la fois proche et très lointaine.) Le capitaine est malade. Je l'amène à l'infirmerie.

Puis les ténèbres se refermèrent sur lui.

## CHAPITRE IV

Le docteur Beverly Crusher avait souvent vu son ami le capitaine en mauvais état. Mais jamais il ne lui avait semblé plus faible et impuissant que ce jour-là.

Assis dans son peignoir sur le lit thérapeutique, Jean-Luc fixait le vide depuis plus d'une minute. Il ne semblait pas conscient de la présence des médecins et des infirmières qui vauaient à leurs occupations autour de lui.

Beverly aussi se sentait impuissante : malgré la batterie de tests auxquels elle l'avait soumis pour mesurer son activité cérébrale, elle ne voyait toujours pas ce qui clochait. Poussant un soupir, elle acheva un dernier examen et étudia les résultats affichés par son tricordeur.

Debout au pied du lit, Troi lui jeta un regard plein d'espoir. Malheureusement, Beverly n'avait rien de concluant à lui annoncer.

— Je ne vois rien qui soit susceptible de provoquer des hallucinations ou une réaction psychogénique, déclara-t-elle.

Le capitaine se tourna vers elle.

— Rien ?

— Rien, répéta Beverly.

— Y a-t-il la moindre indication de déplacement temporel ? s'enquit Troi.

Ou de quoi que ce soit qui puisse éclairer le problème ?

Crusher secoua la tête.

— Pas d'après ce que je vois. En général, les déplacements temporels laissent un résidu de tryptamine dans le cortex cérébral. Mais les senseurs n'en ont pas révélé.

Elle posa une main sur l'épaule de Jean-Luc, qui lui fit un sourire distrait. Visiblement, son esprit était ailleurs.

— À mon avis, dit-elle pour alléger l'atmosphère, vous prenez simplement plaisir à réveiller les gens au milieu de la nuit.

Le capitaine la regarda. Il lui était reconnaissant d'essayer de le reconforter.

— En réalité, enchaîna-t-il, j'adore errer pieds nus dans les couloirs du vaisseau. C'est une sensation très... (Il fit mine de chercher le mot juste.) Ravigotante.

— C'est bien ce que je me disais.

— Docteur Crusher ?

Beverly pivota sur les talons. Alissa Ogawa, une des infirmières de son équipe, se dirigeait vers elle, un bloc-notes électronique à la main. Enceinte de six mois, elle marchait déjà les pieds en canard.

— Voici les résultats des tests biospectraux, annonça-t-elle.

— Merci, Alissa.

La jeune femme sourit et repartit sans attendre, tandis que le docteur examinait les résultats sous le regard anxieux de son patient.

Satisfaite, Crusher releva la tête.

— Alors ? demanda Picard.

— La composition gazeuse de votre sang correspond à celle de quelqu'un qui respire l'air du vaisseau depuis plusieurs semaines. Si vous aviez été ailleurs, votre taux d'oxygène serait différent. Jean-Luc, je peux affirmer que vous n'avez pas quitté l'Entreprise.

Il fronça les sourcils.

— Je ne comprends pas, marmonna-t-il.

De nouveau, il eut ce regard lointain qui brisait le cœur de Beverly. Malheureusement, songea la jeune femme, ce n'était pas la seule mauvaise nouvelle qu'elle avait à lui annoncer.

Elle se tourna vers Troi.

— Conseiller... Auriez-vous la bonté de nous excuser quelques instants ?

La Bétazoïde eut l'air un peu surpris, mais elle acquiesça.

— Bien sûr. (Elle se tourna vers le capitaine :) Je vous verrai plus tard.

Jean-Luc hocha la tête sans quitter Beverly des yeux. Il se demandait ce qu'elle pouvait bien avoir à lui dire de si secret.

Tandis que Troi se dirigeait vers la sortie, Crusher soutint le regard de Picard. Ça ne va pas être facile, songea-t-elle. Mais il était de son devoir de lui dire.

— Jean-Luc, commença-t-elle, les senseurs ne détectent aucune trace du syndrome irumodique. Mais ils mettent en évidence un défaut de votre lobe pariétal. (Elle marqua une pause pour mieux choisir ses mots.) Le genre de défaut qui, plus tard, peut vous rendre vulnérable à un certain nombre de désordres neurologiques... dont le syndrome irumodique.

Le capitaine prit quelques instants pour digérer la nouvelle.

— Je vois.

Jusqu'à-là, il avait été confronté à des choses qu'il avait expérimentées ailleurs, sans doute dans un cauchemar particulièrement réaliste. Et voilà que ce cauchemar (ou du moins, un de ses aspects) envahissait sa vie réelle.

Mais aussi sombres que puissent être ses pensées, il décida de les garder pour lui. En apparence, il ne montrerait pas le moindre signe d'auto-apitoiement.

— D'un autre côté, reprit Beverly, vous pouvez conserver ce défaut tout le reste de votre vie sans jamais développer de problème. Et à supposer que vous soyez frappé par le syndrome irumodique, dites-vous que beaucoup de gens continuent à mener une existence normale pendant de nombreuses années après qu'il s'est déclaré.

Jean-Luc sourit courageusement.

— Dans ce cas, pourquoi avez-vous l'air aussi sinistre que si vous veniez de signer mon arrêt de mort ? plaisanta-t-il, en souriant pour ne pas que Beverly se méprenne sur le sens de ses paroles.

Comme elle, il faisait de son mieux pour dissiper la tension. Après tout, il se doutait qu'elle ne devait pas être très heureuse de ses résultats.

Elle n'était pas seulement son médecin traitant, mais aussi son amie... et peut-être un peu plus. À plusieurs reprises, leur relation avait failli évoluer vers quelque chose de plus intime.

— Navrée, dit Crusher en se forçant à lui rendre son sourire. Je suppose que... ça m'a surprise.

Le capitaine prit une inspiration et la relâcha lentement.

— Que ça arrive ou pas, nous n'avons aucun contrôle là-dessus. Alors, pourquoi s'en faire à l'avance ? (Il la regarda d'un air de défi.) Et puis, ajouta-t-il, quelque chose me dit que vous allez devoir me supporter pendant encore longtemps.

Beverly haussa les épaules.

— Ça ne sera pas facile, fit-elle en prenant une mine faussement ennuyée, mais je pense que je m'en sortirai.

Elle allait ajouter quelque chose, mais fut interrompue par l'arrivée de l'officier en second Will Riker, qui traversa l'infirmerie à longues enjambées. Il semblait aussi troublé qu'elle. Et il ne soupçonnait rien à propos du syndrome irumodique, ce qui inquiéta davantage le docteur.

Le capitaine leva la tête vers son second.

— Alors ? demanda-t-il. Worf a trouvé quelque chose ?

Riker secoua la tête.

— Non, monsieur. Les balayages de sécurité sont négatifs. On est en train de vérifier les archives des senseurs... mais jusqu'ici, rien ne prouve que vous ayez quitté le vaisseau.

Jean-Luc se laissa glisser du lit.

— Ce n'était pas un rêve, insista-t-il d'une voix cassante. Il s'est passé quelque chose.

Ils furent interrompus par une voix sortie du réseau intercom.

— Worf à capitaine Picard.

Picard leva la tête.

— Je vous écoute, lieutenant.

— Monsieur, nous recevons un appel de l'amiral Nakamura. Message de Priorité 1.

Priorité 1 ? Crusher savait que Starfleet n'en usait pas à la légère. Jean-Luc se tourna vers elle.

— Beverly ?

Elle comprenait ce qu'il voulait, et elle n'avait pas d'objections.

— Allez-y. Prenez-le dans mon bureau, offrit-elle.

Picard hocha la tête en guise de remerciement.

— Monsieur Worf, ordonna-t-il, transmettez la communication dans le bureau du docteur Crusher.

— Bien reçu.

Alors qu'il traversait l'infirmerie, Beverly poussa un soupir. Elle espéra que Nakamura n'en demanderait pas trop au capitaine : il avait assez de soucis d'ordre privé sans y ajouter ceux de Starfleet.

## CHAPITRE V

Picard pénétra dans le bureau du docteur. Il s'assit à sa table et activa l'écran. Une seconde plus tard, le visage solennel de l'amiral Nakamura apparut devant lui.

— Capitaine, le salua-t-il.

— Amiral, répondit brièvement Picard.

En général, on n'émettait pas un message de Priorité 1 pour parler de la pluie et du beau temps. Nakamura s'agita sur son siège.

— Jean-Luc, je viens d'ordonner l'alerte orange pour toute la flotte. Nos services secrets ont capté des rapports inquiétants en provenance de l'Empire Romulien.

— Quel genre de rapports ? s'enquit Picard.

L'amiral fronça les sourcils.

— Ils semblent que les Romuliens se mobilisent : au moins une trentaine d'Oiseaux de Proie ont abandonné leur poste et se dirigent vers la Zone Neutre.

Le terme « inquiétants » n'était pas trop fort.

— A-t-on idée de la raison qui les pousse à effectuer un mouvement si ouvertement agressif ?

— Peut-être. Nos agents sur Romulus nous ont appris qu'il se passe quelque chose dans la Zone Neutre, plus spécifiquement, dans le système Devron. Nos senseurs à longue portée ont relevé une anomalie spatiale, mais nous n'avons pas réussi à l'identifier, ni à découvrir pourquoi les Romuliens s'y intéressent.

Picard hocha la tête.

— Je vois. Quels sont nos ordres ?

L'amiral se renfrogna.

— Comme vous pouvez l'imaginer, la situation est très délicate. Je vais déployer quinze vaisseaux le long de la Zone Neutre. Je veux que vous vous y rendiez aussi, pour enquêter sur ce qui se passe dans le système Devron.

— Suis-je autorisé à pénétrer dans la Zone Neutre ?

Nakamura secoua la tête.

— Pas encore. Attendez de voir ce que feront les Romuliens. Vous pouvez utiliser vos senseurs à longue portée, envoyer des sondes si vous le désirez... Mais ne traversez pas la frontière à moins qu'ils ne s'y risquent les premiers.

— Compris, affirma Picard.



— Bonne chance.

Sur ces mots, l'amiral disparut, et son visage fut remplacé par l'emblème officiel de Starfleet. Picard éteignit le moniteur, se leva...

... Et fut submergé par une vague de nausée. Il se sentit tomber... tomber... jusqu'à ce qu'une paire de bras puissants le rattrapent.

Levant la tête, il vit que La Forge était venu à son secours. Le visage de l'ingénieur se plissait d'inquiétude.

— Capitaine... Qu'est-ce qui ne va pas ?

Aidé par son ami, Picard se redressa et regarda autour de lui. Le vignoble familial semblait s'étendre à perte de vue dans toutes les directions. Mais... c'était impossible. Il n'aurait pas dû se trouver là.

— Quelque chose ne va pas, monsieur ? le pressa La Forge.

Picard s'efforça de réfléchir.

— Je ne sais pas, répondit-il lentement. Je... n'étais pas ici il y a une minute.

Son visiteur s'alarma davantage.

— Que voulez-vous dire ? Je ne vous ai pas lâché d'une semelle.

Picard chercha désespérément une explication. Il tenta de se concentrer, de se souvenir... mais ce fichu syndrome irumodique ruinait ses efforts.

Si seulement il était plus jeune. Si seulement son esprit ne s'était pas détérioré. Si seulement...

Arrête ça ! se dit-il. Tu n'iras nulle part en t'apitoyant sur ton propre sort. Que t'est-il arrivé ? Tâche de t'en rappeler, bon sang !

— Non, déclara-t-il enfin. Je n'étais pas là. J'étais ailleurs, il y a longtemps... (Il se mordit la lèvre.) Je parlais à quelqu'un...

Puis ça lui revint : Beverly.

— Beverly se trouvait là.

Levant les yeux vers La Forge, il vit son expression incrédule.

Apparemment, son ami se demandait si le célèbre capitaine Picard n'était pas en train de perdre la boule. Ça se lisait dans ses yeux, bien qu'ils aient été créés en laboratoire.

— Tout va bien, capitaine, dit-il sur un ton rassurant en glissant son bras sous celui de Picard. Je vais vous ramener chez vous ; vous allez vous allonger un peu et...

Rouge de colère, Picard se dégagea.

— Je ne suis pas sénile. Je vous dis qu'il s'est passé quelque chose. J'étais là avec vous, puis je me suis retrouvé dans un autre endroit.

Mais où ? Son regard s'éclaira.

— À bord de l'Entreprise ! s'exclama-t-il triomphalement.

Comment était-ce possible ? Il n'était pas remonté sur son ancien vaisseau depuis un quart de siècle. Et plus il y réfléchissait, plus des doutes se faisaient jour dans son esprit.

— Du moins, corrigea-t-il, je pense que c'était l'Entreprise. Ça ressemblait à l'infirmerie, mais ça pouvait être un hôpital ou...

Il haussa les épaules. Comment en être certain ?

La Forge lui jeta un regard peiné.

— Capitaine, nous devrions rentrer chez vous et appeler un docteur...

Picard sentit la rage le prendre à la gorge, menaçant de l'étouffer.

— Non, gronda-t-il. Je sais ce que vous pensez, mais ce n'est pas le syndrome irumodique qui me fait délirer. Et je n'étais pas non plus en train de rêver les yeux ouverts.

La Forge leva une main apaisante.

— Très bien, très bien. Calmez-vous.

Picard se redressa de toute sa hauteur.

— Excuses acceptées, dit-il, bien que techniquement, son visiteur ne lui en eût pas présentées.

— Si je comprends bien, hasarda La Forge, il s'est passé quelque chose. Vous avez été, euh, ailleurs, et vous en êtes revenu. C'est bien ça ?

— Et comment ! s'exclama Picard.

— Dans ce cas... (Son ami le dévisagea de ses yeux artificiels.) Que comptez-vous faire à ce sujet ?

Picard considéra la question sous tous ses angles et fit de son mieux pour déterminer un plan d'action.

— Je veux voir Data, annonça-t-il enfin.

La Forge haussa les sourcils.

— Je ne comprends pas. Pourquoi lui ?

Ça commençait à devenir agaçant.

— Parce que je crois qu'il peut m'aider.

— Navré d'insister, monsieur, mais en quoi ?

La colère de Picard explosa comme une supernova.

— Je ne sais pas ! rugit-il. Je ne sais pas, mais je veux le voir ; c'est compris ?

La Forge hésita. Visiblement, il ne croyait pas un mot de ce que son ancien capitaine lui avait raconté. Mais il finit par capituler.

— Très bien, monsieur. Nous irons voir Data, si c'est ce que vous désirez.

— Ça l'est, confirma Picard.

La Forge plissa les yeux.

— Il enseigne toujours à Cambridge, n'est-ce pas ?

Bonne question.

— Je pense que..., commença Picard.

Il fut distrait par un mouvement à la limite de son champ de vision. Se tournant vers sa source, il aperçut de nouveau les intrus. Des silhouettes décharnées et dépenaillées. Mais elles étaient six au lieu de trois.

Cette fois encore, elles pointèrent le doigt vers lui en riant sans qu'il sache pourquoi. La raison de leur présence lui échappait toujours.

Picard saisit le bras de La Forge et, au prix d'un grand effort, réussit à le faire pivoter dans la direction des intrus.

— Vous les voyez ? demanda-t-il d'une voix âpre.

L'ancien ingénieur balaya la vigne du regard.

— Voir qui ?

Picard tendit un doigt vers les silhouettes.

— Eux, là-bas. Pourquoi se moquent-ils de moi ?

Il ne voyait pas ce qu'il avait de si drôle. Et de toute façon, qui étaient ces gens ?

Presque paternaliste, La Forge mit un bras autour des épaules de Picard.

— Venez, capitaine. Nous devons partir pour Cambridge.

Picard ouvrit la bouche pour protester, puis il réalisa que les intrus avaient disparu. Il ne restait pas le moindre signe d'eux, pas le plus petit écho.

Comment avaient-ils pu s'éclipser aussi vite ? On aurait dit que la terre s'était ouverte sous leurs pieds pour les engloutir !

À moins qu'il ne les ait imaginés. Qu'ils n'aient jamais existé. Que son esprit ne commence à lui jouer des tours...

Picard déglutit.

— Oui, marmonna-t-il. Allons voir Data.

Les genoux tremblants, il autorisa son vieux compagnon à le reconduire vers la demeure familiale.

L'Université de Cambridge n'avait guère changé depuis sa fondation, un millénaire auparavant. Du moins, d'après ce qu'en savait Geordi. Lui-même ne s'y était rendu qu'une seule fois, lors d'une sortie dominicale, quand il était encore petit garçon.

Data résidait dans un vieux manoir anglais construit vers la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, et qui dégageait une forte odeur de bois. Alors que Geordi approchait de la porte d'entrée, il remarqua un énorme heurtoir de bronze en forme de tête de lion.

Il sourit. Ici, comme dans la propriété familiale des Picard, le passé était préservé et vénéré. Pas étonnant que son ancien capitaine s'y sente comme chez lui.

Dans les vignes, le comportement de Picard l'avait beaucoup choqué. Mais le vieil homme avait semblé se reprendre en chemin. Sans doute son excitation l'avait-elle aidé à remettre les choses en perspective.

Durant leur voyage du sud de la France vers l'Angleterre, Geordi avait presque oublié que le capitaine était atteint du syndrome irumodique. Il y avait bien eu cet incident avec le caniche, mais.

L'ingénieur tendit une main vers le heurtoir et frappa à deux reprises l'épais battant de bois. La porte s'ouvrit, livrant passage à une femme d'une cinquantaine d'années. Avec son visage rouge, ses petits yeux profondément enfoncés dans leurs orbites, son air sévère et sa corpulence, elle en aurait remontré à un Tellarite.

— Que voulez-vous ? demanda-t-elle avec un fort accent anglais, sur un ton impliquant qu'ils n'étaient pas les bienvenus.

Mais les deux hommes n'avaient pas fait tout ce chemin pour se laisser intimider par un dragon domestique.

— Nous souhaitons voir M. Data, expliqua l'ingénieur. Je me nomme Geordi La Forge, et voici Jean-Luc Picard. Nous sommes de vieux amis à lui.

La femme plissa ses yeux chafouins.

— Je n'en doute pas. Il semble que tout le monde soit ami avec le professeur. Mais il est très occupé, et il ne peut pas vous recevoir pour le moment.

— Nous...

— Désolée.

Alors qu'elle allait refermer la porte, Picard glissa un pied dans l'entrebâillement.

— Il est très important que nous le voyions tout de suite. Nous sommes venus de France exprès, insista-t-il.

L'expression de la femme montra clairement qu'elle n'était pas impressionnée.

— Vous êtes sourd ou quoi ? grogna-t-elle. Je viens de vous dire qu'il était occupé. Si vous voulez prendre rendez-vous avec lui, vous devez vous adresser à l'université ; c'est elle qui déterminera si la raison de votre visite est importante ou non. Et maintenant, déguerpissez. Ne m'obligez pas à appeler la police, parce que...

— Jessel ? Qui est-ce ?

Geordi aurait reconnu cette voix n'importe où, même s'il ne l'avait jamais entendue être aussi expressive.

La femme eut l'air irrité : elle n'avait plus d'autre choix que d'annoncer leur présence.

— Des amis à vous, monsieur, répondit-elle en tournant la tête vers l'intérieur du manoir. Je leur ai dit de revenir une autre fois, quand vous serez moins occupé...

— Jessel, je vous ai déjà demandé de ne plus faire peur aux gens !

Une porte s'ouvrit dans le couloir, révélant leur bon vieux Data. Étant un androïde, il n'avait pas vieilli au fil des ans. Pourtant, une large mèche grise ornait un côté de sa tête, comme si on avait pris un pinceau pour lui barbouiller les cheveux.

Data portait une veste en soie synthétique couleur de framboise écrasée. Il détailla La Forge et Picard comme s'il ne les avait jamais vus de sa vie. Puis, lentement, un sourire s'inscrivit sur ses lèvres.

— Geordi ! s'exclama-t-il. Capitaine !

Il tendit une main. L'ingénieur, qui se trouvait plus près, fut le premier à la saisir.

— Content de vous revoir, Data.

Picard lui serra la main à son tour.

— Ça faisait un moment, ajouta-t-il.

L'androïde hocha la tête.

— Un moment trop long à mon goût. (Il se tourna vers la gouvernante.) Jessel, ce sont mes vieux compagnons d'armes, ceux dont je vous ai parlé.

— Les types de l'Entreprise, grogna la femme. Génial !

Elle fit demi-tour et disparut à l'intérieur du manoir. Sans prendre ombrage de sa conduite, Data invita ses amis à entrer.

— Quelle plaisante surprise ! (Puis, tournant la tête vers l'endroit où la gouvernante avait disparu :) Jessel, du thé et des biscuits pour tout le monde !

## CHAPITRE VI

Aux yeux de Picard, la bibliothèque de Data semblait sortie d'un roman de Sherlock Holmes : spacieuse, confortable, avec ses étagères garnies de volumes reliés plein cuir. Il sentait l'odeur de l'huile qui avait servi à les préserver.

Un feu brûlait dans la cheminée, pas un vrai, bien sûr, mais un hologramme très convaincant dans son genre. Et une myriade de chats se promenaient entre les meubles ou s'étiraient langoureusement sur le tapis. On aurait dit que l'expérience mitigée de Data avec Spot ne l'avait pas dégoûté de la gent féline.

La Forge hocha la tête d'un air approbateur.

— C'est une belle maison que vous avez là, Data. Je vois que Cambridge traite bien ses employés.

L'androïde haussa les épaules.

— Détenir la Chaire Lucasienne a ses privilèges. À l'époque où il l'occupait, ce manoir appartenait à Sir Isaac Newton. Depuis, il est devenu la résidence traditionnelle du professeur qui hérite de cette position. (Il marqua une pause.) Bien sûr, avec mes habitudes de vieux garçon, je n'utilise que trois pièces sur quarante-sept.

Jessel pénétra dans la bibliothèque avec un service à thé en argent sur lequel les flammes holographiques se reflétèrent. À en juger son expression, elle avait écouté à la porte.

— On ferait mieux de louer le reste, pour ce qu'il s'en sert, marmonna-t-elle en posant le plateau sur une table basse.

Elle s'essuya les mains sur son tablier et se pencha pour chuchoter à l'oreille de La Forge :

— Vous êtes son ami, pas vrai ?

Picard vit l'ingénieur hocher la tête.

— C'est vrai... Depuis un bon bout de temps.

— Dans ce cas, vous pourriez peut-être le convaincre de renoncer à cette ridicule mèche grise ? Ça le fait ressembler à un putois ! Bientôt, les gens se mettront à traverser la rue pour ne pas le croiser.

Data, qui avait entendu, jeta à Jessel un regard lourd de reproche.

— Merci, dit-il froidement. Ce sera tout.

Sans un autre mot, la gouvernante sortit. L'androïde se tourna vers ses invités et soupira.

— La plupart du temps, Jessel me tape sur les nerfs, admit-il. Mais parfois, elle me fait rire.

La Forge sourit.

— De toute façon, je vous aurais demandé à quoi rimait cette mèche.

Picard fut heureux que quelqu'un d'autre l'ait mentionnée. Data parut embarrassé.

— J'ai découvert qu'une touche de gris donne un air distingué, expliqua-t-il. Malheureusement, j'ai dû mal m'y prendre.

Indiquant deux chaises, il fit signe à ses amis de s'asseoir.

— Je vous en prie. Mettez-vous à l'aise.

Il servit le thé et leur apporta deux tasses pleines. Puis il s'assit à son tour et dévisagea Picard.

— Aucun de vous deux n'étant porté sur les visites surprise, je suppose que vous n'êtes pas venus pour le plaisir de manger les biscuits de Jessel.

Picard hocha la tête, reconnaissant de cette ouverture.

— C'est vrai. Data, j'ai besoin de votre aide.

Il lui fallut un moment pour expliquer ce qui lui arrivait. Ça n'aurait déjà pas été facile en temps normal, mais avec sa maladie... Pourtant, il ne s'en sortit pas trop mal étant donné les circonstances.

— Je sais que ça semble incroyable, conclut-il, mais c'est arrivé. Je suis retourné à bord de l'Entreprise.

Il vit Data et La Forge échanger un regard, mais ne s'en formalisa pas. Après tout, se dit-il, si leurs positions étaient inversées, il se montrerait aussi sceptique.

— En principe, un déplacement temporel laisse une signature de tachyons, fit remarquer l'androïde tandis qu'un chat tigré lui bondissait sur les genoux. Je vous ai scanné, monsieur, et je n'ai rien trouvé qui sorte de l'ordinaire. (Il se tourna vers La Forge.) Quand ça s'est produit, avez-vous noté quelque chose d'inhabituel ?

L'homme aux yeux artificiels secoua la tête.

— Non. Nous marchions dans son vignoble, et il a juste... trébuché.

Data réfléchit un moment. Puis il reporta son attention sur Picard.

— Et vous dites que ça s'est produit deux fois ?

Le vieil homme acquiesça.

— Deux fois pour autant que je m'en souviens, précisa-t-il. Ça pourrait être plus... J'aimerais être plus précis, mais avec ma fichue maladie... J'ai parfois du mal à réfléchir.

Jessel entra pour récupérer le service à thé. Tout ce que les trois amis n'avaient pas bu était maintenant froid, comme pouvaient en témoigner les chats qui avaient sauté sur la table pour laper dans leur tasse. Pendant que la

gouvernante rassemblait soucoupes et petites cuillères, l'androïde continua ses questions.

— Capitaine, commença-t-il, quand avez-vous pour la dernière fois consulté un médecin à propos de votre syndrome irumodique ?

Picard se raidit.

— La semaine dernière. Il m'a prescrit du peridaxon. Je sais très bien que ce n'est pas un remède : rien ne peut enrayer la détérioration de mes synapses.

Une fois de plus, Data et La Forge se regardèrent. Picard n'y tint plus.

— Vous pensez que je suis sénile ! cria-t-il. Que j'ai des hallucinations ou que je deviens fou. Admettez-le !

— Personne n'a jamais rien dit de tel, protesta La Forge d'une voix apaisante.

Mais Data livra la vérité toute nue.

— Honnêtement, capitaine, cette idée m'a traversé l'esprit. D'un autre côté, rien ne prouve que votre histoire soit fausse ; il est donc possible que quelque chose vous soit arrivé.

L'androïde se leva et fit les cent pas dans la pièce, provoquant l'éparpillement d'une nuée de chats. Il sembla à Picard qu'il était devenu beaucoup plus humain depuis leur dernière rencontre. En tout cas, il avait développé des idiosyncrasies humaines.

Le capitaine sentit renaître son espoir. Enfin, il avait trouvé quelqu'un qui lui accordait un peu de crédit !

— La première chose à faire, affirma Data, est de vous soumettre à une série complète de tests neurographiques. Nous pouvons utiliser l'équipement des laboratoires de biologie du campus.

Il se tourna vers sa gouvernante, qui chassait un Siamois du canapé.

— Jessel, demandez au professeur Rippert d'assurer mon cours magistral de demain... et peut-être du reste de la semaine.

Picard grimaça.

— Je vous reconnais bien là ! s'exclama-t-il. Mon vieux Data ! Je savais que je pouvais compter sur vous !

Il bondit de sa chaise et...

... Sentit ses pieds heurter le métal d'une rampe d'accès.

Regardant autour de lui, Picard eut de nouveau le sentiment qu'il était ailleurs une seconde auparavant. Il eut la tentation de s'adosser au fuselage du Galilée pour reprendre ses esprits, mais son malaise se dissipa presque aussitôt.

Un instant plus tard, il vit qu'une vingtaine d'officiers étaient alignés devant lui sur trois rangs, attendant qu'il les passe en revue.

L'un d'eux était un Klingon, une chose encore inhabituelle au sein de Starfleet. Worf. Il se souvenait très bien de la biographie qu'il avait lue dans son dossier.



Le lieutenant Yar vint se planter à côté de Picard et annonça d'une voix forte :

— Voici le nouveau capitaine de l'Entreprise !

Ses mots résonnèrent dans tout le hangar. Le cœur de Picard se gonfla de fierté. Et ce n'était pas fini :

Une enseigne porta à ses lèvres un sifflet dont le son aigu fit tressaillir les officiers. Toute confusion oubliée, Picard se dirigea vers un pupitre dressé à son intention, y posa son bloc-notes électronique et balaya l'assemblée du regard.

Il reconnut quelques visages, mais il aurait tout le temps de saluer ces hommes plus tard. Pour l'heure, les officiers attendaient qu'il prenne officiellement le commandement du vaisseau. Il lut le mémo qu'il avait reçu.

— À l'attention du capitaine Jean-Luc Picard, date stellaire 41148...

Quelque chose le poussa à relever la tête. À son grand étonnement, un trio d'humains hagards se tenait sur la passerelle du hangar. Ils avaient les joues creuses et portaient des haillons. Soudain, il eut l'étrange sentiment de les avoir déjà vus, même s'il ne se souvenait pas d'où...

Alors qu'il les dévisageait, les intrus lui rendirent son regard. L'un d'eux tendit le doigt vers lui, et ils rirent. Incrédule, Picard cligna des yeux.

Puis les silhouettes disparurent.

Éberlué, il demeura immobile quelques instants, se demandant ce qui venait de se passer. Il était un humain sain de corps et d'esprit, parfaitement rationnel, n'ayant aucun antécédent médical hallucinatoire. Pourtant, il venait de voir des gens qui n'étaient pas là.

Quelqu'un se racla la gorge. Se souvenant des officiers rassemblés devant lui, Picard se ressaisit et reporta son attention sur le mémo.

— ... Recevez par la présente la permission et l'ordre..., lut-il.

De nouveau, son regard fut attiré par un mouvement. Il leva les yeux et vit non plus trois, mais six intrus qui se moquaient de lui sur la passerelle.

Puis, comme par magie, ils s'évanouirent. Picard eut beau tourner la tête en tous sens, il n'aperçut aucune trace d'eux.

Alors il commença à additionner deux et deux. L'apparition des humains dépenaillés n'aurait-elle pas quelque chose à voir avec son sentiment de confusion ? Les deux événements ne seraient-ils pas liés ?

Pour l'instant, Picard ne pouvait approfondir la question : ses officiers attendaient. Il ne voulait pas leur donner une mauvaise impression dès le départ.

Plus tard, après s'être reposé, il y réfléchirait et trouverait certainement une explication rationnelle. Mais pour l'instant, il devait en finir avec cette cérémonie et se retirer dans ses quartiers.

Il tenta de se concentrer sur le mémo.

— ... De prendre le commandement de l'U.S.S. Entreprise à compter de cette date. Signé, Contre-amiral Norah Satie, Quartiers Généraux de Starfleet.

Récupérant son bloc-notes, il fit un pas sur le côté et examina son équipage. Ses officiers attendirent, suspendus à ses lèvres, les premiers mots qu'il leur adresserait en tant que capitaine de l'Entreprise.

Mais avant qu'il puisse ouvrir la bouche, il vit que les intrus étaient revenus... En force, cette fois. Debout sur la passerelle, une dizaine d'entre eux lui criaient des insultes. Par réflexe, il fit un pas en arrière et se tint prêt à bondir au cas où ils l'agresseraient physiquement.

Mais il n'en eut pas besoin : une seconde plus tard, les intrus s'étaient volatilisés. Un silence pesant emplit le hangar tandis que le capitaine prenait sa décision.

Ce n'était pas son imagination qui lui jouait des tours, ni un produit de son esprit surmené. Quelque chose se passait, et tant qu'il ne saurait pas quoi, il devrait prendre toutes les précautions qu'il estimait nécessaires.

— Alerte rouge ! cria-t-il à ses officiers. Tous à vos postes de combat !

Un instant, ils le dévisagèrent bouche bée. Leur expression disait clairement qu'il ne pouvait s'agir que d'une plaisanterie. Un seul officier prit Picard au sérieux.

— Vous avez entendu le capitaine ! cria le lieutenant Yar. Exécution !

Cela eut pour effet de tirer les autres de leur paralysie. Une seconde plus tard, ils donnèrent l'alerte et se précipitèrent hors du hangar pour rejoindre leurs postes respectifs.

En les regardant partir, Picard songea qu'en vingt ans à bord du Stargazer, il n'avait jamais rien vu de pareil. Bienvenue à bord de l'Entreprise, se dit-il.

## CHAPITRE VII

— Alerte rouge, marmonna Mile Edward O'Brien, perdu dans ses pensées, en avançant dans le couloir encombré. Je ne comprends pas.

Son ami Sutcliffe, qui l'accompagnait vers l'ascenseur, était dans le même cas, et il ne se priva pas de le dire.

— J'ai entendu parler de capitaines qui cherchent à impressionner leur équipage en arrivant à bord, mais ceci est tout simplement ridicule. Faire courir tout le monde aux postes de bataille pour rien... (Il poussa un soupir.) C'est l'exercice le plus dénué de sens auquel j'aie jamais participé.

O'Brien lui jeta un regard en biais.

— Ne dis pas ça.

Sutcliffe lui rendit son regard.

— Pas quoi ?

— Que c'est ridicule.

— Et pourquoi donc ?

— Parce que Jean-Luc Picard est notre capitaine.

— Et alors, ça signifie qu'il est incapable d'agir de façon stupide ?

O'Brien hocha la tête.

— Exactement.

— Tu as perdu la tête, protesta Sutcliffe. Les capitaines de vaisseau stellaire sont aussi humains - ou vulcains, ou andoriens - que n'importe qui. Eux aussi commettent des erreurs.

— Ce n'est pas ce qu'on m'a appris, objecta O'Brien. Il ne faut jamais dire du mal de celui qui occupe le siège central sur la passerelle. Pas même quand on discute avec un ami. Pas même quand on se parle tout seul. (Il marqua une pause, laissant les souvenirs affluer.) C'était ainsi à bord du Phénix, sous les ordres du capitaine Maxwell. Et ce sera ainsi à bord de l'Entreprise, du moins en ce qui me concerne.

Sutcliffe eut un sourire moqueur.

— L'obéissance aveugle ?

O'Brien haussa les épaules comme si cette pique ne l'atteignait pas.

— L'obéissance tout court. On peut remettre en question le jugement ou les ordres d'un capitaine, mais jamais les remplacer par les siens. Starfleet n'a pas pour habitude de confier des vaisseaux de Classe Galaxie à des fous furieux

ou à des illuminés. Si le capitaine Picard a déclenché une alerte rouge, il devait avoir une bonne raison.

— Même si tu ne vois absolument pas laquelle ? railla Sutcliffe.

O'Brien fronça les sourcils.

— Même si je ne vois absolument pas laquelle, acquiesça-t-il. Bien sûr...

Il s'arrêta net en sentant son épaule heurter quelque chose, ou plutôt quelqu'un : une femme de type asiatique, aux bras chargés de pots de fleurs transparents que leur collision précipita sur le sol.

— Et zut, dit-il en s'agenouillant pour l'aider à les ramasser.

Mais la femme ne semblait guère pressée.

— Les b'lednayas, se lamenta-t-elle, les yeux pleins de douleur.

— Ne vous inquiétez pas, lui dit O'Brien avec un sourire qui se voulait réconfortant. Je vais vous donner un coup de main.

La femme se renfrogna.

— Inutile, répondit-elle sèchement. Les b'lednayas sont très fragiles.

Comme vous pouvez le voir... (Elle ramassa un pot pour appuyer ses dires)... Leurs tiges sont déjà brisées.

C'était vrai. Les délicates fleurs jaune et violet semblaient intactes, mais peu de temps s'écouleraient avant qu'elles ne se fanent.

O'Brien se sentit navré. Mais il devait se rendre sur la passerelle pour répondre à l'alerte rouge, et il était déjà en retard. Or, il ne voulait pas se faire remarquer par le nouveau capitaine de l'Entreprise. Les officiers de Starfleet admettaient et comprenaient beaucoup de choses, mais les retards n'en faisaient pas partie.

— Écoutez, dit-il à la femme (qui, il ne put s'empêcher de le remarquer, était très séduisante). Je suis vraiment désolé, mais je dois aller prendre mon poste. Êtes-vous certaine que je ne peux pas vous aider ?

Elle lui jeta un regard glacial.

— Je pense que vous en avez déjà assez fait, vous ne croyez pas ?

Très bien, songea O'Brien. Si elle veut le prendre comme ça...

Il se releva et poursuivit son chemin vers l'ascenseur. Sutcliffe, qui avait observé toute la scène, lui flanqua une claque dans le dos.

— Pas grave, commenta-t-il. De toute façon, elle n'était pas ton genre, Miles. Trop délicate.

O'Brien jeta un coup d'œil à la femme par-dessus son épaule. En la voyant ramasser les pots brisés, il sentit son cœur se serrer. De culpabilité, probablement. À moins que...

— Tu dois avoir raison, dit-il à Sutcliffe.

Mais il regarda encore la femme deux ou trois fois avant d'arriver à l'ascenseur.

Tasha Yar ne se sentait pas très à l'aise à l'Avant Toute. Mais c'était une des zones du vaisseau qui avaient été meublées en premier, et elle avait pris l'habitude d'y tenir ses réunions avec le reste de l'équipage.

Après tout, elle était un des officiers les plus gradés du bord. Quand les autres seraient là, ses responsabilités se limiteraient à la sécurité du vaisseau ; jusque-là, il lui incombait de tout coordonner, des opérations de la passerelle jusqu'au fonctionnement de l'infirmerie.

Sirotant un lait de malt dagavarien beaucoup trop riche, elle attendait les derniers pilotes de navettes ayant rejoint l'Entreprise pour les briefer sur leur travail. De mémoire, elle récita leurs noms : Collins, Mayhew et Prieto. Tous très bien notés, mais aucun mieux qu'elle.

Tasha ne put s'empêcher de remarquer que toutes les personnes présentes dans le bar bavardaient par groupes de deux ou trois. Elle était la seule assise dans son coin, mais elle avait l'habitude. Vu l'endroit d'où elle venait, pas étonnant que l'interaction sociale ne soit pas son fort.

Puis elle réalisa qu'un autre membre de l'équipage se trouvait seul à sa table : le conseiller Troi, arrivée à bord peu de temps après elle. Et la Bétazoïde la regardait.

Un instant plus tard, Troi se détourna, mais Tasha avait eu le temps de surprendre son manège. Fidèle à son caractère direct, elle saisit son lait de malt, se leva et s'approcha de Deanna. Sans attendre d'invitation, elle s'assit face à elle. Troi lui fit un sourire curieux.

— Vous m'observiez, lança abruptement Tasha, qui ne croyait pas aux vertus du bavardage. Ne le niez pas.

Le sourire de la Bétazoïde s'effaça.

... - Oui, admit-elle au bout de quelques instants. Je suppose que oui.

Son honnêteté surprit le chef de la sécurité, mais n'apaisa pas son irritation.

— Parce que mon cas vous intrigue, ou parce que vous n'aviez rien d'autre de mieux à faire ?

Les sourcils parfaitement dessinés de Troi se rejoignirent au-dessus de son nez.

— Je vous demande pardon, lieutenant ?

Tasha poussa un grognement.

— Alors, que pensez-vous de mon enfance sur Turkana 4 par rapport aux autres histoires personnelles que vous avez eu l'occasion de disséquer ?

Un flot de souvenirs lui revinrent en mémoire, et aucun n'était très agréable. Elle se raidit.

— Je suis sûre que la plupart de vos patients n'ont pas vu leurs parents abattus sous leurs yeux à l'âge de cinq ans, poursuivit-elle. Qu'ils n'ont pas grandi

dans des tunnels humides et glacés, sans jamais dormir autrement que d'un œil de peur que les foreurs les retrouvent ?

Troi secoua la tête.

— Lieutenant... Tasha... Je...

— Je sais, coupa la jeune femme. Vous êtes une professionnelle. Toutes les choses que j'ai dû faire pour survivre ne vous choquent pas le moins du monde. Tout le sang que j'ai dû verser, tous les mensonges que j'ai dû raconter, toutes les alliances que j'ai dû conclure... Tous les compromis que j'ai dû faire pour échapper à cette planète gangrenée.

Troi poussa un soupir.

— Navrée, mais je ne sais pas de quoi vous parlez. Du moins, je l'ignorais jusqu'à maintenant.

Tasha la dévisagea. Le conseiller semblait sincère, et pourtant...

— Vous êtes une Bétazoïde, n'est-ce pas ? Vous lisez dans les esprits, dit-elle sur un ton accusateur.

— En réalité, expliqua Troi, je ne suis qu'à demi bétazoïde. À cause de mon héritage paternel humain, je ne peux capter que les émotions. (Elle marqua une pause.) Il n'a pas été facile de grandir sur Bétazed en étant privée de pouvoirs télépathiques... Mais rien de comparable avec votre propre jeunesse, visiblement.

Yar sentit ses joues s'empourprer.

— Vous ne lisez pas dans les esprits ? Dans ce cas, pourquoi étiez-vous en train de me fixer ?

— Je sais que c'était malpoli de ma part, s'excusa Troi. Mais je me posais des questions à votre sujet. Votre dossier ne m'en a pas appris long, juste assez pour m'intriguer, et il est de mon devoir de comprendre tous les officiers du bord.

Tasha se radossa à sa chaise, soufflée.

— Alors, vous n'étiez pas en train de fouiller mon esprit ? De lire dans mes pensées ? insista-t-elle.

Troi secoua la tête.

— Même si j'en étais capable, je ne le ferais pas sans votre permission. Autant que je veuille vous connaître, ce ne serait pas éthique.

Le chef de la sécurité la regarda. Elle se sentait tellement stupide d'avoir réagi de la sorte !

— Des excuses s'imposent, conseiller... Mais de moi à vous, plutôt que le contraire.

Troi fit un signe de dénégation.

— Ce n'est pas nécessaire. Vous avez commis une erreur, et pas si grosse que ça. Je suis prête à l'oublier si vous en faites autant.

Tasha sourit.

— Marché conclu.

En observant la Bétazoïde (ou plutôt, la demi-Bétazoïde) de l'autre côté de la table, elle se surprit à espérer qu'elles deviendraient amies. Ce serait agréable, puisqu'elles faisaient toutes deux partie du groupe des officiers supérieurs, et qu'elles devraient travailler en étroite collaboration au cours des mois à venir.

Et elle aimait savoir qu'en cas de crise, elle pourrait faire confiance à quelqu'un. Vu le comportement étrange du capitaine, elle avait l'intuition qu'elle ne tarderait pas à en avoir besoin.

Soudain, Troi écarquilla les yeux en observant quelque chose par-dessus l'épaule de Tasha.

— Attention !

Le lieutenant Yar avait toujours été fier de ses réflexes. D'un mouvement fluide, elle se leva et fit volte-face, juste à temps pour voir un serveur trébucher dans sa direction avec un plateau chargé de boissons chaudes.

Toute autre personne se serait estimée chanceuse d'éviter d'être brûlée. Mais Tasha parvint à rattraper le serveur et son plateau, seules quelques gouttes allaient s'écraser sur le sol.

— Désolé, s'excusa l'homme, honteux de sa maladresse. Vous allez bien ?

— Tâchez d'être un peu plus prudent la prochaine fois, le rabroua Yar. Le conseiller et moi aurions pu finir à l'infirmerie avec de belles brûlures.

— Je sais, acquiesça le serveur. Mais pour satisfaire tout le monde, nous sommes obligés de courir dans tous les sens. Ça devait bien finir par arriver... On a besoin de quelqu'un pour s'occuper de cet endroit, quelqu'un qui sache ce qu'il fait.

— Ou ce qu'elle fait, suggéra Tasha.

Le serveur soupira.

— Même un androgyne ferait l'affaire s'il réussissait à gérer ce bazar. Alors qu'il battait prudemment en retraite, Troi secoua la tête d'un air navré.

— Vous savez, déclara-t-elle, j'ai aidé à concevoir cet endroit.

Tasha haussa les sourcils, étonnée.

— Vraiment ?

Elle se rassit tandis que Troi hochait la tête.

— Le commandement voulait que les hommes d'équipage aient un lieu où se détendre, résoudre les conflits internes et se trouver de nouveaux amis. D'ici trente ans, quand j'aurai pris ma retraite, j'espère que ce bar continuera à faire mon travail à ma place.

— Apparemment, vous n'avez pas pris en compte la nécessité d'engager un gérant, fit observer Tasha.

Troi eut un sourire d'excuse.

— C'était une erreur. À ma décharge, je dois admettre que la conception d'établissements récréatifs n'est pas ma spécialité...

Le chef de la sécurité ne put s'empêcher de sourire. Puis elle se souvint de sa réunion.

— Je vais devoir vous laisser, annonça-t-elle. Il faut que je rencontre les nouveaux pilotes de navette, pour les mettre au courant de la façon dont fonctionnent les choses à bord.

— Je comprends, lui assura Troi. Restez donc ici ; j'allais partir, de toute façon. Je vous abandonne la table.

Sans attendre de réponse, elle se leva. Son expression redevint sérieuse.

— Et, Tasha... Si vous avez besoin de quelqu'un à qui parler...

— Je sais à qui m'adresser, répondit le lieutenant, sincère. Merci.

Troi se dirigea vers la porte. En la suivant du regard, Tasha vit entrer deux des nouveaux pilotes. Collins et Mayhew étaient un peu en avance, mais que faisait Prieto ?

Mayhew aperçut le chef de la sécurité. Il tendit un doigt vers elle, puis la rejoignit en compagnie de son camarade. Les deux jeunes gens s'assirent, l'air impatient d'entendre ce que Tasha avait à leur dire.

Normal : plus tôt ils seraient briefés, plus tôt ils pourraient faire leur travail : piloter des navettes.

— Où est le troisième ? s'enquit Tasha. Le nommé Prieto ?

Les jeunes gens se regardèrent.

— Euh... En fait, commença Collins.

— Il a dit qu'il nous retrouverait ici, coupa Mayhew. Dès qu'il aurait fini de...

Tasha lui jeta un regard inquisiteur.

— De quoi ?

Le pilote frémit.

— Disons qu'il avait rendez-vous juste avant, marmonna-t-il.

— Je vois. Avec une femme, pas vrai ? lâcha Tasha.

— Quelque chose dans ce genre, admit Mayhew, l'air de marcher sur des charbons ardents.

Le chef de la sécurité jeta un coup d'œil vers le chronomètre accroché au mur. Un élément de décor temporaire, à ce qu'on lui avait dit : les gens ne pouvaient pas bien se détendre s'ils restaient trop conscients de l'écoulement du temps.

— Prieto a exactement trente-neuf secondes pour nous rejoindre. Sinon, il aura pris sa retraite avant que je...

La porte du bar s'ouvrit, et Prieto entra d'un pas allègre. Sans cérémonie, il saisit une chaise et s'assit entre ses deux camarades.

— Désolé d'être pile à l'heure, s'excusa-t-il, mais...



— Pas de baratin avec moi, coupa Tasha. (Elle se renfroigna.) Honnêtement, Prieto, les types dans votre genre finiront par avoir raison de ma patience.

Les quartiers de Picard n'étaient pas encore prêts : il n'y trouva qu'un moniteur et deux ou trois meubles dans l'antichambre.

Tout de même, ces pièces vides constituaient un refuge, un endroit où se dérober aux regards curieux de son équipage. Ces officiers ne saisissaient pas pourquoi il avait déclenché une alerte rouge, et il ne pouvait pas les en blâmer. Lui-même ne comprenait pas grand-chose aux circonstances qui l'avaient poussé à émettre un tel ordre.

Picard avait finalement conclu que ses périodes de confusion et les intrus apparus dans le hangar faisaient partie d'un seul et même problème. Mais il ne voyait toujours pas lequel.

Un carillon retentit. Quelqu'un venait de sonner à la porte, comprit Picard. Qui cela pouvait-il bien être ?

— Entrez, répondit-il.

Le sas s'ouvrit, livrant passage à un Bolien en vêtements civils. La créature à la peau bleue lui adressa un sourire presque obséquieux.

— Je m'appelle Mot, expliqua-t-elle. Je serai votre barbier.

Picard la dévisagea. Faute de place, il n'y avait pas de barbier à bord du Stargazer. Mais l'Entreprise semblait assez vaste pour abriter toute sorte de corps de métier... Plus quelques vagabonds dépenaillés qui se moquaient de lui à la première occasion.

— Ravi de faire votre connaissance, Mot, déclara Picard.

En réalité, il aurait préféré qu'on le laisse seul. Il devait réfléchir à beaucoup de choses, et il lui semblait important de le faire le plus tôt possible.

— Tout le plaisir est pour moi, répliqua le Bolien. J'aurais voulu vous recevoir dans mon échoppe, mais comme vos quartiers, elle n'est pas encore entièrement équipée.

Picard hocha la tête d'un air qui se voulait compatissant.

— Je suis sûr que ce problème sera réglé à la première occasion.

— Je l'espère, approuva Mot. Voyez-vous, l'échoppe du barbier est un endroit-clé à bord d'un vaisseau de cette taille. C'est là que les gens échangent des idées, concluent des consensus, tissent et retissent la trame de la tapisserie sociale. Et bien sûr, c'est là que l'on coupe la barbe et les cheveux avec le plus de délicatesse.

Picard sentit que s'il laissait faire, la conversation pourrait se poursuivre ainsi durant des heures... voire des jours entiers.

— Je vois ce que vous voulez dire, affirma-t-il. Dès que j'aurai terminé ma visite des lieux, je parlerai à l'officier chargé de votre pont, et ferai en sorte que l'ameublement de votre échoppe devienne sa priorité.

— Le Bolien eut l'air ravi.

— Comme c'est aimable à vous, s'extasia-t-il. J'espère avoir une occasion de vous rendre cette faveur. (Il détailla son interlocuteur d'un air critique.) Je pourrais aller chercher mes instruments tout de suite. Normalement, je ne me déplace pas, mais pour quelqu'un de votre statut... dont le dernier barbier manquait visiblement de savoir-faire...

— Non, merci, dit très vite le capitaine. Ça ne sera pas nécessaire. Vraiment.

Mot ne parut pas s'en offenser.

— Je comprends. Vous préférez attendre que je puisse vous recevoir dans ma boutique. Vous voulez apprécier une expérience traditionnelle.

— C'est tout à fait ça, acquiesça Picard, s'efforçant de maîtriser son exaspération. Et maintenant, si ça ne vous fait rien, je...

— J'aurais dû m'en douter : descendant d'une famille de vigneron, vous êtes un puriste, poursuivit le Bolien. Vous serez donc ravi d'apprendre que chez moi, on est barbier de père en fils depuis des générations.

Cette remarque fit jaillir une lueur fugitive dans l'esprit de Picard.

— Comment... se fait-il que vous en sachiez autant sur moi ? s'enquit-il.

— Je suis un barbier, déclara fièrement Mot, comme si ça expliquait tout. Et de la même façon que les Picard travaillent depuis des siècles dans les vignobles terriens, nous affûtons nos ciseaux sur Bol. En fait...

Le capitaine n'écoutait plus. À l'instant où Mot avait mentionné le passé de sa famille, une image était repassée dans son esprit.

Il revit un lever de soleil brumeux, un ceps qui avait besoin qu'on l'élague... Et un vieil ami aux yeux bizarres.

Mais dans son rêve - s'il s'agissait bien de ça -, ses mains étaient raides et noueuses. Elles avaient du mal à tenir le sécateur. Quant à son esprit, il n'était plus aussi vif. Son visiteur s'appelait...

Geordi. À présent, il s'en souvenait : pas seulement du vignoble, mais de tout. Un flot de souvenirs envahirent son cerveau.

Ces doigts noueux, cet homme familier et inconnu existaient dans le futur. Dans son futur le plus lointain, car il lui semblait se rappeler d'une autre période.

Une autre pensée le frappa, et il lâcha un hoquet de surprise. Les silhouettes hagardes qu'il avait aperçues dans le hangar... Il les avait également vues dans le vignoble ; il en était certain.

Elles étaient peut-être moins nombreuses, mais peu importait. Elles avaient tendu le doigt et s'étaient moquées de lui comme tout à l'heure. Et alors que les officiers ne les avaient pas remarquées, le Geordi du futur était resté insensible à leur présence.

Picard était le seul à les voir. Mais pourquoi ? Qui pouvait être responsable de... ?

Puis il sut. Ou du moins, il put le deviner, car il savait ce qui se passerait durant les trente-deux années qu'il n'avait pas encore vécues.

— Bien sûr, poursuivait le Bolien, indifférent aux cogitations de Picard, je suis resté dans les affaires comme mon père le souhaitait. Mais je vous respecte d'avoir osé tourner le dos à votre héritage. Vraiment. Tout le monde n'est pas capable de...

— Monsieur Mot, coupa Picard, je ne voudrais pas me montrer impoli, mais j'ai beaucoup à faire. J'apprécierais que nous poursuivions cette conversation plus tard.

Le Bolien le dévisagea.

— Certainement. (Il eut un nouveau sourire obséquieux.) Et pour mon échoppe... ?

— Je m'en occupe tout de suite, promit le capitaine.

— Dans ce cas, je vais prendre congé, offrit gracieusement Mot. Vous comprendrez que j'ai beaucoup de problèmes à régler.

Picard ne pouvait pas imaginer lesquels, mais il se garda bien de le dire. Hochant la tête, il regarda le Bolien battre en retraite avec un dernier signe de la main.

— Merci à vous, répéta le barbier alors que la porte se refermait sur lui.

— Non, merci à vous, dit le capitaine avec un soupir de soulagement.

## CHAPITRE VIII

*Journal de bord du capitaine, date stellaire 41153.7. :*

*Enregistré sous verrou de sécurité Oméga 327. Je suis maintenant convaincu que j'oscille entre trois périodes différentes de ma vie. J'ai décidé de ne pas en informer l'équipage : si j'ai réellement voyagé dans le temps, je ne peux pas prendre le risque de leur dévoiler l'avenir.*

\* \* \* \* \*

Debout près d'une baie vitrée, Picard observait l'espace tandis que trois de ses officiers entraient dans la salle de réunion. Plus tard, ils devaient récupérer du personnel supplémentaire sur une base stellaire toute proche. Mais pour l'instant, Picard devrait se contenter du lieutenant Yar, de Troi et du lieutenant Worf.

Sachant qu'aucun d'eux ne s'assiérait avant lui, il prit place au bout de la grande table de bois synthétique. Un instant plus tard, ses officiers l'imitèrent.

Dans le futur, il apprendrait à bien connaître ces gens ; il en arriverait à leur faire confiance. Mais pour l'heure, il leur jetait un regard plein d'expectative, et tous le lui rendaient bien. Personne ne se sentait très à l'aise...

Picard se tourna vers Yar.

— Au rapport, lieutenant.

La jeune femme n'eut pas l'air offensé par sa brusquerie. Au contraire, elle parut apprécier.

— Nous avons effectué un balayage subspatial complet du vaisseau et de l'espace environnant, déclara-t-elle. Mais nous n'avons détecté aucune anomalie.

Le Klingon prit la parole.

— Avec tout le respect que je vous dois, monsieur..., ça nous aiderait de savoir ce que nous cherchons.

Picard hocha la tête.

— J'ai bien noté votre remarque, monsieur Worf. (Il se tourna vers la Bétazoïde... ou plutôt, la demi-Bétazoïde, puisque son père était humain.) Conseiller, percevez-vous quelque chose d'inhabituel à bord de l'Entreprise ? Par exemple, des créatures qui auraient un niveau d'intelligence supérieure à la nôtre ?

Troi utilisa ses pouvoirs empathiques. Quelques instants plus tard, elle secoua la tête.

— Non, monsieur. Je ne détecte que les membres de l'équipage et leurs familles.

— Je vois.

Picard se leva et fit les cent pas, les mains croisées dans le dos. Il sentait les yeux de ses subordonnés fixés sur lui : Troi, Yar et Worf l'évaluaient en attendant ses ordres.

— Monsieur Worf, je veux que vous déclenchiez une alerte de sécurité de niveau deux sur tous les ponts jusqu'à nouvel ordre.

Le Klingon eut l'air surpris. Il jeta vers Yar un regard embarrassé. La jeune femme blonde se leva et fit face à Picard.

— Monsieur, si je puis me permettre... C'est moi le chef de la sécurité. À moins que vous n'envisagiez un changement...

Le capitaine se maudit intérieurement. Elle avait raison, bien entendu. Seul son instinct l'avait poussé à considérer Worf comme le chef de la sécurité.

— Non, non, dit-il. Je n'ai pas l'intention de vous changer de poste. Alerte de niveau deux, lieutenant.

Yar lui adressa un bref signe de tête.

— Oui, monsieur.

Mais avant qu'elle puisse s'exécuter, une voix sortit de l'intercom.

— Le capitaine Picard est demandé sur la passerelle.

Picard reconnut Miles O'Brien.

— J'arrive, chef, répondit-il.

Puis, précédant les autres hors de la salle d'observation, il sortit dans le couloir.

Quand ils arrivèrent sur la passerelle, Tasha vit que Miles O'Brien, un Irlandais plutôt sympathique, les attendait dans la zone de commandement un bloc-notes à la main. Il le tendit à Picard.

Autour d'eux, les membres de l'équipage s'affairaient, conduisant des diagnostics, branchant des consoles ou vérifiant l'alimentation des machines. Il régnait là un parfait chaos, mais pas du genre qu'on s'attend trouver sur un vaisseau qui se prépare pour sa première mission.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Picard assez haut, pour se faire entendre malgré le brouhaha.

O'Brien poussa un grognement.

— Starfleet vient de déclencher une alerte, monsieur. Il semble que plusieurs vaisseaux se dirigent vers la Zone Neutre entre l'espace romulien et celui de la Fédération.

— Quel genre de vaisseaux ? s'enquit Tasha.

O'Brien se tourna vers elle.

— Des cargos, des transports de passagers... tous civils. Aucun n'appartient à la Fédération.

En lisant les détails sur le bloc-notes, Picard fronça les sourcils. Tasha eut l'impression que cette affaire le touchait personnellement.

— Je vois qu'une anomalie spatiale de grande taille est apparue dans la Zone Neutre... Plus précisément, dans le système Devron.

La réponse de Worf fut aussi vive que coléreuse. Rien d'étonnant, vu son héritage racial. Autrefois alliés, les Klingons et les Romuliens étaient maintenant des ennemis mortels.

— C'est un plan de ces maudits Romuliens pour nous attirer dans la Zone Neutre, gronda-t-il. Comme ça, ils auront une excuse pour frapper !

O'Brien jeta un regard au Klingon.

— Je n'en suis pas certain, monsieur, dit-il prudemment. Quoi qu'il en soit, Starfleet vient d'annuler notre voyage à Farpoint et nous ordonne de rejoindre la Zone Neutre dès que nous pourrons quitter les docks.

Pour Tasha, c'était plutôt une bonne nouvelle. Elle détestait rester à ne rien faire ; ça la rendait irritable. Elle avait hâte de voir comment leur nouveau vaisseau se comporterait en situation de combat, et la Zone Neutre était un endroit comme un autre pour le vérifier.

— Non, dit le capitaine.

Yar sursauta.

— Non ?

— Non, répéta Picard. Nous ne nous rendrons pas dans la Zone Neutre. Nous irons à Farpoint, comme prévu.

Tasha ouvrit la bouche pour protester, mais Worf fut plus rapide.

— Capitaine, lâcha-t-il, la sécurité de la Fédération est peut-être en jeu ! Comment pourrions-nous... ?

Picard le fit taire d'un regard.

— À votre poste, monsieur Worf. Tout de suite, si vous ne voulez pas que je vous fasse remplacer.

Un instant, Tasha se demanda si le Klingon allait obéir. Mais il pivota sur ses talons et, furieux, se dirigea vers la console scientifique.

Troi fronça les sourcils.

— Capitaine, vous devriez nous expliquer vos raisons. Ça nous aiderait à comprendre...

Inflexible, Picard secoua la tête.

— Je n'ai pas l'intention de me justifier, conseiller. (Puis il se tourna vers Tasha, comme si elle représentait le reste de l'équipage.) Nous irons à Farpoint, comme prévu, insista-t-il.

Pendant ce qui lui parut une éternité, personne ne bougea. Il régnait sur la passerelle une tension qu'aucun officier ne semblait vouloir rompre.

Tasha se demandait comment réagir à l'intransigeance de leur nouveau capitaine. Picard se rendait sûrement compte qu'une confrontation (même potentielle,) avec les Romuliens n'était pas le genre de choses qu'on traite à la légère, tandis que leur mission à Farpoint ne présentait aucun caractère urgent.

Maintenant qu'elle y pensait, Picard agissait de façon bizarre depuis qu'elle avait posé les yeux sur lui. D'abord, il l'avait longuement dévisagée dans la navette. Ensuite, dans le hangar, il avait ordonné une alerte rouge malgré l'absence de danger. Et quelques minutes plus tôt, il avait oublié qu'elle était le chef de la sécurité...

Tasha avait attribué le premier incident à la distraction de Picard ; le second, à un désir d'affirmer son emprise sur l'équipage. Le manquement au protocole l'avait davantage choquée, mais tout le monde pouvait commettre une erreur, même si c'était étonnant de la part d'un officier aussi gradé.

Et voilà que Picard ignorait délibérément les ordres de Starfleet ! Une option qui faisait partie de ses prérogatives de capitaine, mais qui aurait dû être utilisée pour un motif d'une gravité extrême.

Picard se tourna vers O'Brien.

— Si je ne m'abuse, chef, nous avons quelques problèmes avec les inducteurs de plasma à distorsion.

L'Irlandais parut surpris.

— C'est exact, monsieur. Mais comment le... ?

— Je pense que je connais un moyen de les remettre en service, continua le capitaine. (Puis, à l'adresse de Tasha :) Nous serons dans la salle des machines si vous avez besoin de nous.

La jeune femme hocha la tête et regarda les deux hommes se diriger vers l'ascenseur. Les portes de la cabine ne s'étaient pas refermées quand Worf approcha d'elle pour que personne d'autre n'entende ce qu'il allait lui dire.

— Je ne comprends pas. Les Romuliens sont peut-être en train de mijoter une attaque, et le capitaine ne semble pas s'en soucier. (Une pause.) Êtes-vous certaine que c'est bien le même homme qui commandait le Stargazer ? Celui qui a vaincu les Ferengis à Maxia Zeta ?

Tasha haussa les épaules.

— Pour ce que j'en sais, oui.

Worf poussa un grognement.

Que comptez-vous faire ?

Elle se posait la même question. Devait-elle alerter le commandement de Starfleet, ou suivre les instructions de Picard ?

— Je vais obéir, lâcha-t-elle enfin. Et préparer l'équipage à se rendre sur Farpoint.

Visiblement, ce n'était pas la réponse qu'attendait Worf. Mais c'était la seule qu'elle avait à lui faire... pour le moment.

Dans le bureau de l'ingénieur en chef, Picard était assis devant une console, Miles O'Brien près de lui. De l'autre côté de la porte, dans la salle des machines, plusieurs techniciens préparaient le vaisseau pour le décollage.

Mais ce que faisait le capitaine était encore plus essentiel : une tâche qui lui aurait pris des heures en d'autres circonstances. Par chance, il se souvenait très bien du problème et de la façon de le régler ; c'était un des avantages d'avoir vécu dans le futur.

Il tendit un bloc-notes à O'Brien et se radossa à sa chaise, puis attendit que l'homme roux ait fini de lire.

— J'ai dérivé l'inducteur de plasma secondaire, expliqua Picard. À présent, je voudrais recalibrer le schéma d'alimentation selon les paramètres que je viens de vous donner. Des questions ?

O'Brien plissa les yeux en considérant la solution proposée par son capitaine. Quand il releva la tête, son expression était hésitante.

— Monsieur, vous devez comprendre que ce n'est pas mon domaine d'expertise, se lança-t-il. C'est au chef ingénieur d'effectuer ce genre de modifications.

— Mais cette femme n'est pas encore arrivée, et nous devons nous passer d'elle pendant quelque temps encore, coupa Picard. Même si elle était là, c'est à vous que je demanderais d'effectuer ce travail.

O'Brien ne semblait guère sûr de lui. Il avait besoin qu'on le motive.

— Faites-moi confiance, chef, reprit Picard d'une voix ferme. Je sais que vous en êtes capable. Toutes les heures que vous avez passées, enfant, à reconstituer des moteurs de vaisseaux étaient du temps bien employé.

O'Brien le regarda comme s'il venait de lui avouer qu'il était à demi-ferengi par sa mère.

— Comment l'avez-vous su ?

Picard réalisa qu'il venait de faire une gaffe. O'Brien lui avait raconté cette anecdote au cours d'une conversation qui n'aurait pas lieu avant plusieurs années.

Il s'éclaircit la gorge.

— Je l'ai lu dans votre dossier, bien sûr. Où aurais-je pu l'apprendre ?

O'Brien eut l'air impressionné.

— Vraiment ? Je n'aurais jamais pensé qu'il soit aussi détaillé... Ni que quelqu'un prenne la peine de le lire en entier.

— Et pourtant..., dit le capitaine, soulagé qu'O'Brien semble le croire.

S'il voulait tenir dans cette époque, il devrait se montrer plus prudent.

— Alors, et ce schéma d'alimentation ?

O'Brien sourit. Apparemment, il se sentait un peu plus à la hauteur de la tâche depuis que Picard lui avait caressé l'ego dans le sens du poil.

— Oui, monsieur. Je m'en occupe tout de suite.



Il saisit le bloc-notes et sortit dans la salle des machines. Picard le regarda réquisitionner plusieurs techniciens, qu'il arracha à des travaux moins importants pour leur expliquer ce qu'ils auraient à faire.

— Fletcher, appela O'Brien, dites à Munoz et à Lee de monter ici tout de suite. Nous allons réorganiser le schéma d'alimentation des turbines. Il va falloir brûler de l'huile de coude jusqu'à minuit...

— Ça ne me paraît guère prudent, intervint une voix dont Picard ne vit pas le propriétaire.

Il se leva de ce qui, plus tard, deviendrait le bureau de Geordi La Forge (après avoir été confié à d'autres ingénieurs), et se dirigea vers la porte pour jeter un coup d'œil.

— Ah, lâcha-t-il, comprenant mieux cette remarque à présent qu'il voyait celui qui l'avait faite.

Sous ses yeux, le commander Data s'approcha d'O'Brien. Apparemment, l'humain et l'androïde se rencontraient pour la première fois.

— Excusez-moi ? répliqua O'Brien.

— Si vous allumez un produit pétrolier à bord de ce vaisseau, et que vous le laissez brûler jusqu'à zéro heure, il activera le système anti-incendie qui scellera tout ce compartiment.

Picard avait oublié combien l'androïde était naïf lorsqu'il avait embarqué sur l'Entreprise, et à quel point il prenait tout au pied de la lettre. À bien y réfléchir, le chemin parcouru par Data au fil des ans lui semblait plus remarquable encore.

O'Brien ne comprenait pas ce qui se passait.

— Mais... c'était juste une expression, balbutia-t-il, vaguement inquiet. L'androïde le dévisagea.

— Une expression de quoi ?

O'Brien chercha désespérément une réponse.

— Euh... une façon de parler, vous voyez ? J'essayais d'expliquer à M. Fletcher que nous travaillerions tard.

Data inclina la tête comme pour mieux assimiler l'information.

— Je vois, dit-il enfin. Dans ce cas, « brûler de l'huile de coude jusqu'à minuit » signifie travailler tard.

O'Brien eut un sourire hésitant.

— C'est ça.

— Curieux. Quelle est l'étymologie de cet idiome ? interrogea l'androïde. Comment est-il arrivé dans le langage contemporain ?

Le chef mécanicien frémit.

— Je n'en sais rien, monsieur, avoua-t-il. (Puis, mal à l'aise :) Mais si vous voulez, je peux...

Le capitaine décida de venir à sa rescousse.

— Commander Data, intervint-il, bienvenue à bord. Heureux de vous voir ! Et il ne mentait pas. Ravi de se trouver en présence de quelqu'un à qui il vouait une confiance totale, Picard lui fit un sourire chaleureux.

L'androïde se tourna vers lui. Il ne comprenait pas pourquoi un humain dont il ignorait tout se montrait si amical envers lui. Mais il ne se laissa pas démonter pour autant.

— Je suis... raisonnablement content de vous voir, monsieur, répondit-il.

D'un signe du menton, Picard indiqua un panneau mural près du réacteur de distorsion.

— J'aurais besoin de votre aide pour quelques ajustements sur la batterie principale.

Data hocha la tête.

— Certainement.

Ils se dirigèrent vers le panneau et l'ouvrirent. Picard désigna un conduit.

— Comme vous le voyez, nous avons un problème à ce niveau. Quelque chose ne fonctionne pas très bien, mais nous n'avons pas pu déterminer quoi...

L'androïde scruta le mécanisme.

— Il va falloir changer le sous-processeur à champ d'induction, conclut-il. (Il se tourna vers le capitaine.) Apparemment, nous allons devoir... brûler de l'huile de coude jusqu'à minuit.

Picard sourit. Data apprenait vite. Il reporta son attention sur le mécanisme et...

... Se retrouva en train d'observer un écran éteint. Tournant la tête, il vit qu'il se trouvait devant le bureau de Beverly, à l'époque qu'il en était venu à considérer comme le présent. Il était toujours vêtu d'un simple peignoir qui lui rappelait de façon ironique son absence totale de contrôle sur les événements.

— Jean-Luc... Que se passe-t-il ?

Beverly se tenait sur le seuil de la pièce. Dans les yeux de Riker, debout derrière elle, Picard lut la même question.

— Ça s'est produit à nouveau, expliqua-t-il.

Beverly haussa les sourcils.

— Un déplacement temporel ?

Il hocha la tête.

— Oui.

— Ne bougez surtout pas, ordonna Crusher.

Elle disparut et revint quelques instants plus tard, porteuse d'un tricordeur médical dont elle se servit pour scanner la tête de Picard.

— Que vous est-il arrivé exactement ? s'enquit Riker.

Le capitaine poussa un soupir.

— C'est encore un peu vague... mais moins que la dernière fois. On dirait qu'à chaque nouveau déplacement, je conserve un peu plus de souvenirs. (Il

marqua une pause pour rassembler ses pensées.) Je suis d'abord allé dans ce qui semblait être le futur, puis dans le passé, juste avant notre première mission.

Beverly, qui venait de terminer son examen, lut les résultats sur l'écran. Elle plissa les yeux d'un air incrédule.

— Alors ? la pressa Riker.

Crusher secoua la tête.

— Je viens de scanner son lobe temporal et de comparer le résultat avec celui obtenu quelques minutes auparavant. Mon tricordeur indique une augmentation de treize pour cent des neurotransmissions dans son hippocampe. (Elle plongea son regard dans celui de Picard.) Autrement dit, depuis votre entrée dans ce bureau, vous avez accumulé l'équivalent de deux jours de souvenirs.

— Deux jours ? répéta Riker. Mais c'est...

— Impossible ? suggéra Picard. (Il acquiesça.) À moins que j'aie passé beaucoup de temps ailleurs entre les tic-tacs de l'horloge.

Il grimaça. Enfin, il tenait une preuve de ce qu'il venait de vivre. Il n'était pas fou ; il se déplaçait réellement dans le temps.

## CHAPITRE IX

Le habak était une salle rectangulaire située au sommet d'une tour qui servait de chambre rituelle aux Indiens de Darvon V. On ne pouvait y accéder que par une trappe munie d'une échelle de bois.

Au plafond, une seconde trappe ouverte laissait entrer les rayons pâles du soleil. Il y avait également une fosse à feu. Bien que n'ayant pas été utilisée depuis plusieurs jours, elle dégagait encore une épaisse fumée âcre.

Wesley Crusher avait passé la matinée à étudier les tapisseries sacrées qui décoraient les murs du habak. Il les avait déjà étudiées avant et il les étudierait encore de nombreuses fois d'ici la fin du voyage.

Le plus drôle, c'était qu'il ne se lassait pas d'examiner les symboles colorés tissés à la main. Chaque fois, il lui semblait y découvrir un nouveau message caché, une sagesse subtile à laquelle il venait juste d'accéder.

— Wesley ?

Le jeune homme pivota et vit que le Voyageur l'avait rejoint dans la chambre. Il ne l'avait pas entendu entrer, mais ça n'avait rien d'étonnant : le Voyageur ne se déplaçait pas comme les gens ordinaires.

Plus le temps passait, plus Wesley devenait semblable à lui. À force de s'entraîner au transfert vers d'autres plans d'existence, il avait de moins en moins besoin de marcher pour se déplacer...

Pourtant, il continuait à le faire : ça lui semblait plus naturel, et il espérait qu'il en serait toujours ainsi.

— Oui, Voyageur ? répondit-il.

La créature de Tau Ceti le dévisagea avec une intensité qui le surprit.

— Tu ne sens pas ? demanda-t-elle.

Wesley secoua la tête.

— Sentir quoi ?

Plutôt que de le lui expliquer à haute voix, le Voyageur se dirigea vers une tapisserie et pointa le doigt vers un motif aux couleurs vives que Wesley ne réussit pas à identifier. En outre, il aurait mis sa main à couper que le dessin ne se trouvait pas là quelques minutes auparavant.

Le jeune homme ouvrit son esprit et s'infiltra dans la trame de la réalité, qu'il examina dans ce plan et dans plusieurs autres. Il fut intrigué de voir que le

motif était présent dans tous, comme s'il transcendait les barrières du temps et de l'espace.

Poussé par un instinct qu'il n'identifia ni ne comprit, Wesley se tourna vers une seconde image toute proche. Plus reconnaissable, elle représentait l'Entreprise. Mais comme la tache de couleur, elle existait à plusieurs endroits à la fois.

Soudain, Wesley comprit. Le cœur lourd, il se tourna vers le Voyageur.

— Non, dit-il. Je ne peux pas laisser cet événement se produire.

— Il est déjà en train de se dérouler, lui rappela son professeur.

— Dans ce cas, je dois y mettre un terme, déclara fermement Wesley.

Le Voyageur eut un sourire indulgent.

— Crois-tu qu'il soit sage pour toi d'intervenir ?

Un goût de poussière emplit la bouche du jeune homme.

— Mes amis et ma mère sont à bord, protesta-t-il. Comment pourrais-je ne pas intervenir ?

Le Voyageur ne se départit pas de son sourire.

— Il n'y a pas si longtemps, nous avons cru que ce village succomberait à la violence. T'en souviens-tu ?

Wesley hocha la tête. Les Indiens qui vivaient ici avaient capturé des Cardassiens. Obligé de les libérer, le capitaine Picard avait déployé ses forces. N'importe quel observateur aurait parié que du sang coulerait avant le coucher du soleil.

Wesley avait voulu intervenir, mais le Voyageur l'en avait dissuadé en lui tenant ces propos :

— Chacun doit affronter son destin. Il ne nous appartient pas de nous y opposer. (Puis, au bout d'un instant :) Aie foi en leurs capacités à résoudre seuls ce problème.

Le capitaine avait trouvé un moyen d'éviter le désastre. Mais c'était un miracle que les événements aient tourné en sa faveur... À moins que le Voyageur n'ait toujours su qu'il en serait ainsi. Malgré ses études, Wesley connaissait toujours mal les pouvoirs de son mentor.

— Est-ce comme... la Prime Directive ? demanda-t-il à voix haute. Nous interdit-on de nous impliquer ?

Le Voyageur haussa les épaules.

— Il existe toujours des lois : certaines qu'on nous impose, d'autres que nous établissons tout seuls... mais qui n'en sont pas moins importantes.

Le jeune homme fronça les sourcils en examinant à nouveau la tache de couleur.

— N'existe-t-il pas des exceptions, des moments où il faut savoir ignorer les règles ?

Le Voyageur inclina la tête d'une façon qui rappela Data à Wesley.

— Peut-être. Mais qui est assez sage pour déterminer ce qui justifie une exception ?

Wesley soupira. Oui, ça ressemblait bien à la Prime Directive.

— Dans ce cas, je ne peux rien faire pour : les aider ? demanda-t-il sur un ton suppliant. Pour les mettre en garde contre ce qui va se passer ?

Son professeur lui jeta un regard plein de sympathie.

— À ta place, lâcha-t-il enfin, je n'interviendrais pas-même si c'était en mon pouvoir.

Le jeune humain se dirigea vers le banc qui longeait le mur de gauche et s'y laissa tomber lourdement. Il se passa une main dans les cheveux.

— Maman, chuchota-t-il, les lèvres tremblantes.

Dans la salle de réunion, Riker secoua la tête en s'installant à sa place habituelle autour de la longue table sombre, en compagnie des autres officiers supérieurs.

Il avait vu sa part de phénomènes fantastiques, mais celui-ci décrochait la timbale ! L'idée que le capitaine voyage dans le temps, victime d'un marionnettiste aussi capricieux qu'inconnu, le perturbait davantage qu'il n'aurait su le dire.

Riker ne quittait pas Picard du regard, comme s'il craignait que celui-ci ne se volatilise soudain et ne réapparaisse en un clin d'œil, après avoir vécu deux ou trois jours à une autre époque.

Ça semblait inimaginable... Et pourtant, c'était bien réel. Le docteur Crusher lui en avait fourni la preuve. Et ce n'était pas la première fois que l'équipage de l'Entreprise se trouvait confronté à des problèmes de déplacement temporel.

Riker se serait senti moins mal à l'aise s'ils avaient disposé d'un peu plus d'éléments. Mais ce n'était pas le cas ; aussi Picard avait-il réuni tous ses officiers pour qu'ils réfléchissent à la question et déterminent ce qu'il convenait de faire...

Pour autant que ce soit possible.

— Merci à tous de votre rapidité, commença Picard. (Puis, ne plaisantant qu'à moitié :) Comme vous le savez peut-être, le temps presse. (Il se tourna vers Deanna.) Conseiller, vous souvenez-vous du jour où j'ai pris le commandement de l'Entreprise ?

— Je crois que oui, acquiesça la Bétazoïde.

Picard se pencha vers elle.

— Que s'est-il passé après la cérémonie de bienvenue ?

— Vous voulez dire, après votre arrivée du Galilée ?

Il hocha la tête.

— C'est ça.

Deanna réfléchit quelques instants.

— Il y a eu une réception à l'Avant Toute. Je vous ai présenté à Worf et aux autres officiers...

Le capitaine leva une main pour l'interrompre.

— Vous souvenez-vous que j'aie déclenché une alerte rouge dans le hangar ? Ou que Starfleet nous ait ordonné de nous rendre dans la Zone Neutre plutôt que sur Farpoint, afin d'enquêter sur une anomalie spatiale ?

— Non, répondit Deanna.

Picard se radossa à sa chaise.

— Moi oui : je viens de vivre ces événements il y a quelques heures.

— Il semblerait, fit remarquer Data, qu'une discontinuité existe entre les époques que vous nous avez décrites : ce qui se produit dans l'une n'affecte pas les deux autres.

— Pourtant, intervint Riker, que ce soit dans le passé ou dans le présent, on constate le même genre d'anomalie dans le système Devron. Difficile de croire à une coïncidence.

Le capitaine hocha la tête.

— Pour ce que j'en sais, cette anomalie existe également dans le futur.

— Elle est peut-être liée à une sorte de... disruption temporelle, avança Geordi. (Il plaça ses mains devant lui comme s'il tenait un bol.) Un trou dans le continuum.

Beverly se tourna vers Picard.

— Mais quel rapport avec vos déplacements ?

— Bonne question, grogna le capitaine. Je soupçonne que j'en connaîtrai la réponse à mon prochain retour du futur... ou du passé, selon ce qui arrivera en premier.

— D'ici là, grimâça Riker, les Romuliens vont nous tenir occupés.

Picard acquiesça, l'air préoccupé. Quoi qu'il puisse lui arriver, il ne devait pas oublier les problèmes d'ordre général.

— Merci de me le rappeler, numéro un. En ce qui concerne notre mission actuelle, tous les départements doivent se tenir en alerte et prêts au combat à partir de huit heures demain matin. (Il balaya l'assemblée du regard.) J'espère que nous n'en arriverons pas là, mais si c'est le cas, pas question que nous nous laissions prendre au dépourvu. Rompez.

Les officiers se levèrent et s'apprêtèrent à rejoindre leurs postes respectifs. Alors que Deanna se dirigeait vers la porte, Riker la retint.

— On dirait que la nuit va être longue, sourit-il. Tu veux qu'on dîne ensemble ?

Dans les yeux de la jeune femme, il lut quelque chose auquel il ne s'attendait pas : une hésitation, un malaise. Il se demanda quelle en était la cause.

— En fait, répondit Deanna, j'ai... (Elle jeta un coup d'œil par-dessus l'épaule de Riker.) Nous avons déjà prévu quelque chose, corrigea-t-elle.

Riker suivit son regard et découvrit la silhouette massive de Worf. Il tenta de cacher sa surprise. Apparemment, la relation entre Deanna et le Klingon avait progressé plus vite qu'il ne s'y attendait. Mais ce n'était pas leur faute ; ils n'avaient pas à le tenir informé de leurs mouvements.

— Je vois, dit-il en faisant de son mieux pour prendre un air détaché. Dans ce cas, je te verrai demain matin.

Worf inclina la tête.

— Bonne nuit, monsieur.

Riker lui rendit son salut avec un peu de raideur.

— Bonne nuit, Worf.

Il regarda le Klingon s'éloigner en compagnie de Deanna, et sentit une boule se former au creux de son estomac. Pourtant, il n'avait aucun droit de leur dire de quelle façon passer leur temps libre.

Même si Deanna et lui n'étaient plus amants depuis que sa mission sur Bétazed avait pris fin, il avait toujours considéré la jeune femme comme son amie la plus proche, sa confidente... Sa compagne.

Et maintenant, quelqu'un d'autre était en train de prendre sa place. Quelqu'un pour qui il éprouvait du respect et même de l'affection.

Mais ça ne changeait rien à sa tristesse.

Sa tristesse ou sa jalousie ? se demanda-t-il. Ses sentiments étaient peut-être plus profonds qu'il le croyait. Et si, sans se l'avouer, il avait espéré que Deanna et lui seraient de nouveau ensemble un jour ?

Perturbé par cette idée, Riker poussa un soupir et retourna sur la passerelle.



## CHAPITRE X

Picard s'immobilisa près de la station scientifique de proue pour donner ses instructions à Data. La lueur du moniteur se reflétait sur le visage de l'androïde.

— Effectuez un balayage subsatial en continu, ordonna-t-il. Il se peut que nous détectons une distorsion temporelle.

— Oui, monsieur, répondit Data.

Sans hésiter, il se mit au travail.

Voyant que Riker se dirigeait vers le poste de commandement, le capitaine l'y rejoignit.

Ils s'assirent.

— Will, dit Picard sans quitter des yeux l'écran principal, quand je glisse d'une époque à l'autre, je me retrouve désorienté pendant quelques instants. Si ça devait se produire pendant une situation de crise, je veux que vous soyez prêt à assumer le commandement.

Pas de réaction. Picard se tourna vers son second et vit qu'il avait le regard perdu dans le vague.

— Numéro un ?

Riker réalisa que le capitaine attendait une réponse. Il sursauta et se redressa dans son siège.

— Désolé, monsieur. Oui, je me tiendrai prêt.

Mais il semblait préoccupé, et Picard aurait parié que ça n'avait rien à voir avec ses devoirs d'officier. Il fronça les sourcils.

— On dirait que je ne suis pas le seul à être désorienté ici... Tout va bien, Will ?

Son second hocha la tête.

— Oui, capitaine. Je suis juste un peu distrait.

Picard n'en croyait pas un mot, mais il préféra ne pas insister. Même Will Riker avait le droit de rêvasser de temps à autre. Si une urgence se présentait, le capitaine ne doutait pas qu'il saurait faire face.

Et puis, songea-t-il, j'ai beaucoup de choses à faire avant d'être de nouveau arraché à cette époque. Ça avait l'air un peu idiot formulé ainsi, mais il devait bien trouver un moyen de juxtaposer l'incroyable et l'ordinaire.

— Je vous abandonne la passerelle, numéro un. Si vous avez besoin de moi, je serai dans mes quartiers.

Riker se tourna vers lui et sourit machinalement.

— Compris, monsieur.

Le capitaine se leva et se dirigea vers ses appartements.

La porte s'ouvrit en silence à son approche.

Jamais il ne s'était senti aussi reconnaissant d'avoir ce sanctuaire à bord de l'Entreprise. Tout se trouvait à sa place, depuis son intégrale reliée de Shakespeare jusqu'à sa maquette du Stargazer, en passant par la statuette naikane acquise sur la planète Kurlan et son majestueux poisson-lion.

C'était très réconfortant... et très illusoire. Il n'avait aucune garantie qu'il serait encore là dans une heure, ou même une minute. Quelle signification avaient ces termes pour quelqu'un qui arpentait le temps en tous sens ?

Mais assez de préoccupations métaphysiques. Picard avait bien l'intention de mettre à profit ce dont il disposait. Il s'assit derrière son bureau et se concentra sur son travail administratif. Quelque danger qu'il puisse courir à titre individuel, la vie à bord de l'Entreprise continuait avec toutes ses contraintes.

Il avait à peine commencé quand il entendit sonner le carillon. Il tourna la tête vers la porte.

— Entrez.

Le sas s'ouvrit, révélant son officier médical en chef. Il crut apercevoir une lueur inquiète au fond de ses yeux, mais Crusher avança vers lui trop vite pour qu'il puisse s'en assurer.

Beverly s'arrêta près du synthétiseur.

— Un lait chaud, réclama-t-elle.

L'appareil bourdonna, puis produisit la boisson requise. Crusher saisit le verre et le donna à son capitaine, qui leva la tête vers elle.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il.

Beverly lui sourit.

— Une prescription de votre médecin : un verre de lait chaud et huit heures de sommeil.

Picard s'agita dans sa chaise.

— Beverly...

— Vous êtes épuisé. Je ne sais pas si vous avez dormi dans le passé ou dans le futur, mais je suis certaine que vous ne l'avez pas fait dans le présent. Si vous refusez de vous mettre au lit, je vous ferai droguer et coucher de force.

Picard gloussa, résigné à son sort.

— Chef, oui chef.

L'espace d'une seconde, leurs regards se croisèrent, et ils savourèrent l'humour de ce moment. Puis Beverly se pencha en avant et posa une main sur celle de Picard.

Ça aurait pu être un geste amical, songea-t-il, mais elle s'attarda une seconde de plus que nécessaire. Et quand elle se releva, il fut cette fois certain de lire de l'inquiétude dans ses yeux.

— Que se passe-t-il ?

Beverly sembla sur le point de répondre. Puis elle se ravisa et, faisant volte-face, se dirigea vers la porte. Déterminé à connaître le fin mot de l'histoire, Picard se leva.

— Beverly !

Elle s'immobilisa, prit une inspiration et se tourna lentement vers lui. Il lui fallut quelques secondes pour se ressaisir avant de parler.

— En tant que médecin, dit-elle à voix basse, je suis souvent obligée d'annoncer de mauvaises nouvelles à mes patients. Leur dire qu'ils doivent subir une opération, qu'ils ne pourront pas avoir d'enfants... ou qu'une horrible maladie les guette.

Sa gorge se serra, et elle ne put continuer. Les yeux brillants, elle détourna la tête.

Touché par son inquiétude, le capitaine s'approcha d'elle.

— Vous avez dit vous-même que c'était juste une possibilité, lui rappela-t-il. Une parmi tant d'autres.

— Mais vous avez été dans le futur, protesta Beverly d'une voix rauque. Vous savez que ça va se produire.

Il s'efforça de sourire.

— Je préfère penser à l'avenir comme à une chose qui n'est pas gravée dans la pierre. Beaucoup d'événements peuvent se produire en un quart de siècle...

Il s'attendait à toute sorte de réponses, mais certainement pas à ce que Beverly se penche pour l'embrasser.

Et c'est pourtant ce qu'elle fit.

Picard lui rendit son baiser. Ça ne ressemblait pas du tout à celui qu'ils avaient échangé quelques mois auparavant, quand leurs esprits avaient été reliés sur la planète Kespritt. Cette fois, cela dura plusieurs secondes.

Quand ce fut terminé, Beverly recula et plongea son regard dans celui du capitaine. Picard huma son parfum et réalisa quelque chose : bien que subtil, il pouvait être extrêmement provoquant.

— Vous avez raison, chuchota Beverly. Beaucoup de choses peuvent se produire...

Avant que Picard lui demande une explication, elle se détourna et sortit. Cette fois, il ne tenta pas de l'arrêter.

Quand le sas se fut refermé derrière elle, il réfléchit à ce qui venait de se passer. Leur relation venait-elle d'entrer dans une nouvelle phase ? Ou ne s'agissait-il que d'un incident sans suite, à mettre sur le compte de l'émotion ?

Seul le temps le dirait.

Picard se souvint du verre de lait chaud. Il revint vers son bureau, le saisit et en but une première gorgée. C'était aussi agréable et relaxant que Beverly le lui avait promis.

Le capitaine reposa le verre vide et alla s'allonger sur sa couchette. Il entendit ses articulations craquer de contentement.

Beverly avait raison : il était épuisé. Fermant les yeux, il se promit de ne faire qu'une courte sieste au cours de laquelle il revivrait certainement leur baiser. Mais on pouvait rêver de choses plus désagréables...

Alors qu'il somnait dans le sommeil, Picard crut entendre une voix. Ridicule, songea-t-il. Je suis seul dans mes quartiers.

— Monsieur ? Réveillez-vous, monsieur !

Il ne pouvait pas ignorer la voix plus longtemps. Ouvrant les yeux, Picard découvrit le visage de La Forge penché sur lui. L'ingénieur se découpait contre une source de lumière qui rendait son visage difficile à distinguer.

— Oui, murmura-t-il. Qu'est-ce qui se passe ? Avons-nous déjà atteint la Zone Neutre ?

— La Zone Neutre ?

Picard se redressa, regarda autour de lui... et réalisa qu'il se trouvait dans la bibliothèque de Data. De retour dans le futur.

Quant à la source de lumière, ce n'était qu'une fenêtre par où pénétraient les rayons du soleil couchant.

Picard se frotta les yeux.

— Désolé, s'excusa-t-il. J'étais... de nouveau dans le passé. (Il se rassit et tenta de rassembler ses esprits.) Qu'est-il arrivé ?

La Forge eut un sourire compatissant.

— Data a pris les dispositions nécessaires pour effectuer des tests dans les laboratoires de biologie du campus. Nous pouvons y aller.

Se souvenant de ce qu'il venait d'apprendre, Picard secoua la tête.

— Non, nous n'avons pas le temps. Nous devons nous rendre dans la Zone Neutre.

La Forge fronça les sourcils.

— Pourquoi donc, monsieur ?

Le vieil homme tenta de se concentrer.

— Parce que dans les deux autres époques, Starfleet a découvert une sorte de... d'anomalie spatiale dans... Voyons, où était-ce ? Ah, oui : le système Devron, s'exclama-t-il, très excité. (Il tapa du poing droit dans sa paume gauche.) C'est ça : le système Devron, dans la Zone Neutre !

La Forge poussa un soupir.

— Monsieur...

Mais Picard ne le laissa pas continuer. Il n'osait pas s'interrompre, de peur de perdre le fil de ses pensées.

— Si l'anomalie se trouvait dans le passé et dans le présent, elle est peut-être toujours là. Nous devons nous assurer que...

La Forge lui jeta un regard ennuyé.

— Ça ne veut rien dire, protesta-t-il. Ce n'est pas parce que vous l'avez vue - ou que vous croyez l'avoir vue - à deux autres époques que...

Picard sentit le rouge lui monter aux joues.

— Geordi, je sais ce que j'ai à faire !

La Forge sourit de nouveau. D'une certaine façon, songea le vieil homme, c'était encore pire. Il pouvait tolérer les doutes et le scepticisme, mais pas la pitié.

— Très bien, capitaine. Comme vous voudrez, capitula l'ingénieur. Mais vous devez savoir que la Zone Neutre n'existe plus. À moins que vous ne l'ayez oublié...

La Zone Neutre n'existe plus ? Fouillant dans sa mémoire, Picard eut la surprise de réaliser que son ami disait vrai.

— Les Klingons, marmonna-t-il. Dans cette réalité, ils ont vaincu l'Empire Romulien...

La Forge hocha la tête.

Exact. Et en ce moment, nos relations avec eux ne sont pas au beau fixe... C'est le moins qu'on puisse dire.

Irrité par le ton paternaliste de son ancien subordonné, Picard se releva.

— Je le sais bien ! cria-t-il en tirant sur sa chemise comme il tirait autrefois sur la tunique de son uniforme. Je ne suis pas encore complètement gâteux !

Il prit conscience du ton hargneux qu'il employait et s'en désola : une fois de plus, il passait ses nerfs sur ceux qui essayaient de l'aider. Espérant se faire pardonner, il posa une main sur l'épaule de La Forge.

— Navré, Geordi. Quand je suis ici, il est très difficile pour moi de me concentrer... De me souvenir des choses. Mais je ne voulais pas me défouler sur vous.

L'ingénieur acquiesça.

— Ça ira. (Une pause.) Bon, si nous devons nous rendre dans le système Devron, il va nous falloir un vaisseau.

Picard se gratta le menton.

— Ça, c'est sûr. (Une idée lui traversa l'esprit.) Je crois qu'il est temps de réclamer le remboursement de vieilles dettes...

La Forge haussa un sourcil.

— Le remboursement de vieilles dettes ? répéta-t-il sans comprendre.

— Exact, approuva Picard. Contactez l'amiral Riker sur la base stellaire

Geordi jeta un regard approbateur au moniteur que Data venait d'introduire dans la bibliothèque. À l'exception d'un emblème de Starfleet, au centre, l'écran était d'une belle couleur bleu violacé.

— Excellente résolution, approuva l'ingénieur. Pour tout vous dire, je n'avais encore jamais vu pareil écran chez un particulier.

Data acquiesça.

— Comme je vous l'ai dit, occuper la Chaire Lucasienne s'accompagne de quelques privilèges.

Des privilèges insoupçonnés, songea Picard, car il n'avait pas fallu longtemps à l'androïde pour contacter le QG de Starfleet, ni pour arranger une audience avec l'amiral Riker.

Un instant plus tard - soit moins d'une demi-heure après que Data eut présenté sa requête au commandement -, Riker entra en contact avec eux.

Il avait beaucoup plus de cheveux blancs que dans les souvenirs de Geordi, mais c'était sans doute le cas de tous ses vieux camarades. Étant amiral, il avait des responsabilités qui lui donnaient toutes les raisons de s'en faire davantage.

Mais ce n'était pas la seule différence. Avant même qu'il ouvre la bouche, Geordi eut l'impression que Riker était devenu plus sec, plus cassant que du temps où il occupait le poste de second à bord de l'Entreprise. Son sourire charmeur avait disparu, comme l'éclat de ses yeux bleus.

— Jean-Luc, dit l'amiral, saluant d'abord son ancien capitaine. Data, Geordi.

Il avait l'air content de les voir, mais ne montrait pas l'enthousiasme sur lequel Picard comptait. En fait, il semblait presque... soupçonneux.

— Will, répondit Picard. Vous avez vraiment la tête de l'emploi, à présent. Je savais bien qu'on finirait par faire quelque chose de vous.

Riker s'agita, mal à l'aise.

— Oui, je n'ai pas à me plaindre de ma carrière, dit-il pour couper court. Que puis-je faire pour vous, monsieur ?

Picard expliqua de quoi il avait besoin et pourquoi. Au fil des secondes, Geordi vit l'amiral se renfrogner et devenir de plus en plus froid. Enfin, il se radossa à son siège et fronça les sourcils.

— Jean-Luc, lâcha-t-il, vous savez que j'aimerais vous aider... Mais franchement, ce que vous me demandez est impossible. Les Klingons ont fermé leurs frontières à tous les vaisseaux de la Fédération.

Tentant de garder son calme, Picard secoua la tête.

— Je ne crois pas que vous mesuriez... la gravité de la situation, Will. S'il existe vraiment une anomalie spatiale dans le système Devron...

Riker ne le laissa pas finir.

— J'ai lu un rapport de Starfleet pas plus tard que ce matin. On n'a détecté aucune activité suspecte dans ce secteur, rien qui sorte de l'ordinaire en matière de phénomènes célestes.

— Je n'y crois pas ! cria Picard. Leurs senseurs à longue portée doivent avoir un défaut. Nous devons nous rendre sur place pour nous en assurer !

Ne pouvant soutenir le regard de son ancien capitaine, Riker se tourna vers Data.

— Professeur, que pensez-vous de tout ceci ?

L'androïde hésita un instant, comme s'il réfléchissait à sa réponse. Il avait fait de sacrés progrès, songea Geordi.

Loin de continuer à prendre des décisions basées sur la logique pure, il incluait les sentiments des gens dans l'équation.

— Je ne sais pas trop, dit-il enfin. Mais je ne peux m'opposer à ce que demande le capitaine. Et il semble vraiment convaincu qu'il voyage dans le temps.

Riker poussa un soupir exaspéré. Que Data se range du côté de Picard ne l'arrangeait pas du tout : ça l'obligeait à prendre au sérieux cette absurde requête.

— Très bien. Le Ville de York patrouille près de la frontière. Je vais demander au capitaine Shelby d'effectuer un balayage à longue portée du système Devron. Si elle trouve quoi que ce soit, je vous le ferai savoir.

Picard secoua la tête.

— Non, ça ne suffit pas.

— Il le faudra pourtant, répliqua l'amiral. Je suis navré, Jean-Luc. Riker, terminé.

## CHAPITRE XI

Tandis que son écran s'éteignait, Riker se radossa à sa chaise en poussant un soupir. Il détestait se montrer si brusque avec un homme qui avait fait autant pour lui que Jean-Luc Picard.

Pourtant, il n'avait pas le choix. Le capitaine aurait, aussi bien pu lui demander un mugato apprivoisé que la permission d'entrer dans le territoire klingon : ni l'un ni l'autre n'était bénéfique à son espérance de vie.

À bien y regarder, Picard semblait au bout du rouleau. Le peu de temps qui lui restait allait être gâché par l'infirmité et l'humiliation dues à sa maladie.

C'est à cause de ça, songea Riker. Il doit chercher une façon de partir dans un dernier coup d'éclat, plutôt que d'assister au triste spectacle de sa propre déchéance...

Mais Picard ne pouvait pas faire ça. Sacrifier sa vie était une chose ; entraîner Data et Geordi dans la mort en était une autre -, dont Riker ne le croyait pas capable.

En parlant de Data... Qu'avait-il fait à ses cheveux ? On aurait dit qu'il s'en était servi pour effacer un des tableaux noirs encore en usage à l'Université de Cambridge.

Le moniteur bipa.

— Riker, j'écoute, répondit-il mécaniquement.

Un instant plus tard, il vit apparaître le visage du capitaine Sam Lavelle. Celui-ci sourit, sincèrement heureux de revoir l'officier qui lui avait mené la vie dure lors de son affectation sur l'Entreprise.

— Amiral Riker, dit-il avec chaleur. Vous semblez en pleine forme. Rien de plus normal : les Canadiens ont la peau dure.

C'était une plaisanterie récurrente entre eux. Autrefois, Lavelle avait commis l'erreur de croire que Riker était né dans le même pays que lui ; en fait, il avait grandi en Alaska.

— Il paraît, grimaça l'amiral.

D'ordinaire, il appréciait l'humour de Sam, mais aujourd'hui, il n'était pas d'humeur à rire.

Remarquant le manque d'enthousiasme de son supérieur, Lavelle redevint sérieux.

— Quelque chose ne va pas, monsieur ?



Riker haussa les épaules.

— Sam... Promettez-moi une chose : si je viens vous trouver quand j'aurai quatre-vingt-dix ans, et que je vous demande de m'emmener dans un endroit où j'ai de grandes chances de me faire tuer, et votre équipage avec, refusez gentiment !

Lavelle sembla interloqué par cette requête. Mais il sentit que l'amiral n'avait pas envie de s'étendre sur la question.

— D'abord, dit-il, je ne crois pas que vous me demanderiez quelque chose d'aussi insensé, même si vous étiez devenu sénile. Ensuite, d'ici là, ce sera le problème de mon successeur... À moins que vous n'ayez oublié quel jour nous sommes.

Soudain, Riker se souvint.

— Exact. C'est aujourd'hui que vous prenez votre retraite, n'est-ce pas ?

— Ne faites pas cette tête sinistre, plaisanta Lavelle. Je vais finir par croire que vous avez changé d'avis à mon sujet.

Encore une vieille plaisanterie. L'amiral réagit comme il s'y attendait.

— Non, Sam. Je pense toujours que vous n'êtes pas du bois dont on fait les officiers, mais j'ai fini par m'habituer à vous. Vous savez ce que c'est...

Lavelle sourit.

— Dois-je comprendre que vous ne regrettez pas d'avoir écouté... ? (Il s'interrompit brusquement, réalisant qu'il venait de commettre une gaffe.) Désolé, s'excusa-t-il. Je ne voulais pas parler d'elle.

Riker hocha la tête, tentant d'ignorer la douleur liée à ce dur souvenir.

— Pas de problème, mentit-il. (Puis, changeant de sujet :) Alors, vous croyez vraiment que vous vous plairez à la tête d'une colonie scientifique ?

Ce fut au tour de Sam de hausser les épaules.

— J'ai promis à Korina qu'on essaierait quelque chose de différent, et c'est ce qu'elle a choisi. Après l'avoir obligée à me suivre sur l'Entreprise pendant plus de quinze ans, je n'ai pas vraiment eu voix au chapitre.

« De toute façon, je commençais à en avoir assez de la vie à bord. Je suis plus attaché à la terre ferme que je ne veux bien le croire.

Riker lui jeta un coup d'œil affectueux.

— Vous allez me manquer, Lavelle. Vous êtes certain que je ne peux pas vous faire changer d'avis ?

Sam secoua la tête.

— Trop tard. Mes bagages sont déjà prêts. (Il dévisagea l'amiral.) Et vous ? Combien de temps allez-vous moisir dans ce bureau poussiéreux ?

— Jusqu'à ce qu'on m'en expulse par la force, gloussa Riker.

— Vraiment ? insista Sam, une lueur malicieuse dans le regard. Voulez-vous dire que vous n'avez plus envie de sauter à bord d'un vaisseau stellaire pour découvrir de nouvelles planètes ? D'aller où personne n'a jamais mis les pieds ?

C'était une bonne question, même posée sur le ton de la plaisanterie.

— Les nouvelles planètes, lâcha-t-il, surpris par l'amertume de sa propre voix, ne signifient plus autant pour moi que par le passé. Je dois me faire vieux...

Pour la première fois depuis le début de leur conversation, Sam laissa parler son cœur.

— Je dirais plutôt que vous vous laissez vieillir...

Encore un sujet que l'amiral n'avait guère envie d'approfondir.

— Dites à vos gars que je leur envoie un autre capitaine d'ici un ou deux jours, Sam. Et donnez-moi de vos nouvelles. D'après ce qu'on m'a raconté, Beta Retimnion est aussi facilement accessible que n'importe quel autre endroit de la galaxie.

Son subordonné eut un sourire un peu nostalgique.

— C'est valable pour vous aussi, monsieur. J'espère que nous nous reverrons. Et merci encore pour tout. Lavelle, terminé.

De nouveau, l'écran s'éteignit, et Riker se renfonça dans son siège. Ça lui faisait tout drôle qu'un homme de dix ans son cadet ait la témérité de renoncer au fauteuil de capitaine.

Où avait filé tout ce temps ? Comment s'était-il éloigné des choses qui lui tenaient le plus à cœur, de la soif d'aventures qui avait dicté son choix de carrière ?

Riker souhaita pouvoir remonter un quart de siècle en arrière, à l'époque où il avait tout ce qu'il désirait et aucune raison de se sentir coupable.

Que ne ferait-il pas pour qu'on lui rende sa jeunesse...

Après la communication avec l'amiral Riker, Geordi soupira. Le capitaine n'allait pas être content. Mais c'était sans doute mieux ainsi.

Après tout, ils n'avaient aucune raison valable de se rendre dans le territoire klingon. Ils n'étaient plus les jeunes officiers confiants d'autrefois. Quand bien même, ç'aurait été prendre beaucoup de risques pour satisfaire les caprices d'un vieil homme.

Sous ses yeux, Picard tourna le dos au moniteur. Il n'était pas difficile de deviner les émotions qui l'agitaient : de la frustration et de la colère, sans doute. Pire encore, le capitaine devait se sentir trahi par l'homme qu'il avait toujours considéré comme son propre fils.

Mais il s'en remettrait. Geordi le ramènerait chez lui et y veillerait. D'ici deux ou trois jours, il aurait tout oublié du système Devron.

— Qu'il aille se faire foutre, grommela Picard. Jeune ingrat ! Il est assis derrière un bureau depuis beaucoup trop longtemps. Savez-vous combien de fois je lui ai sauvé la mise, hein ?

Geordi tenta de masquer son soulagement.

— Je suppose qu'il ne nous reste plus qu'à attendre, et voir ce que trouvera le Ville d'York.

Data se tourna vers lui.

— Il existe une autre option.

Geordi soupira de nouveau. Comme s'ils avaient eu besoin de ça !

— Laquelle ? s'enquit-il à contrecœur.

— Nous pourrions nous faire emmener par un vaisseau médical, suggéra l'androïde.

— Un vaisseau médical ? répéta Picard en plissant les yeux.

Data hocha la tête.

— Une épidémie de peste terelliane sévit sur Romulus. Le Haut Conseil Klingon autorise provisoirement les vaisseaux médicaux de la Fédération à pénétrer sur son territoire.

Le capitaine grimaça.

— Bien sûr...

Geordi jeta un coup d'œil à Data. Il n'arrivait pas à croire que l'androïde soutienne cette folie.

— Il ne nous reste plus qu'à trouver un vaisseau médical qui accepte de jouer les taxis, ironisa-t-il.

Picard saisit le bras de l'androïde.

— Je crois que je peux arranger ça, monsieur Data. Localisez l'U.S.S. Pasteur. J'ai une certaine... influence sur son capitaine.

Un instant, il sembla perdu dans ses pensées. Le voile des souvenirs obscurcissant son regard. Puis il se reprit.

— Du moins, corrigea-t-il, j'avais une certaine influence sur elle.

Anciennement connue sous le nom de Beverly Crusher, le capitaine du vaisseau médical U.S.S. Pasteur détailla les trois visiteurs qui se tenaient dans ses appartements, se concentrant en particulier sur celui qui avait été son mari.

— Je n'ai jamais pu te dire non, soupira-t-elle en se radossant à sa chaise.

Picard lui sourit.

— Tu aurais pourtant dû le faire quand je t'ai demandé de m'épouser.

Beverly grimaça.

— Ne m'en parle pas, ou je risque de changer d'avis au sujet de cette expédition.

Dans son esprit, elle se revit le jour de son mariage, devant la demeure familiale des Howard, sur Caldos. Jean-Luc et elle se tenaient face au gouverneur Maturin ; ils avaient prononcé leurs vœux sous le regard ému de leurs amis, tandis que le vent leur apportait une odeur de fougères.

Wesley était là, son attitude ne dévoilant en rien l'être étrange et merveilleux qu'il était devenu. Il souriait, heureux pour sa mère.

Le frère de Jean-Luc, Robert, était content lui aussi, parce que leur mariage avait lieu dans un endroit béni par la tradition. Du moins était-ce ce qu'il leur avait dit en privé avant la cérémonie.

Sans doute aurait-il préféré que ça se déroule sur Terre, dans la propriété ancestrale des Picard, l'odeur portée par la brise étant celle du raisin. Mais il s'attendait à quelque chose de froid et d'artificiel ; alors n'importe quelle tradition était pour lui une excellente surprise.

Beverly aussi était heureuse pour la première fois depuis bien des années. Il lui semblait que ses épousailles avec un homme bon et noble rétablissaient une sorte d'équilibre cosmique.

Et cette fois, se jura-t-elle, ça durerait.

Au temps pour ses pouvoirs de divination, songea-t-elle, amusée, en reportant son attention sur les trois visiteurs. C'était une bonne chose qu'elle ait choisi la médecine plutôt que la cartomancie.

Jean-Luc flanqua un coup de coude dans les côtes synthétiques de Data.

— Je savais bien que je pouvais toujours compter sur elle... Ce n'est pas comme Riker ! (Un rictus amer tordit sa bouche tandis qu'il se souvenait de sa conversation avec l'amiral.) T'ai-je raconté ce qu'il a osé me répondre, Beverly ? À moi ?

Elle hocha la tête.

— Tu me l'as déjà dit, Jean-Luc.

Beverly avait de la peine de le voir dans cet état : un homme dont elle avait admiré le brillant intellect, maintenant réduit à la sénilité. Elle jeta un regard vers Data et Geordi.

— Très bien. La première chose à faire, c'est d'obtenir la permission de franchir la frontière klingonne. Et croyez-moi, ça ne va pas être facile.

— Pourquoi ne pas faire appel à Worf ? suggéra l'ancien ingénieur. Il fait toujours partie du Haut Conseil, je crois.

— Je n'en suis pas si sûr, répliqua Data. En ce moment, il est difficile d'avoir des informations sur la structure politique de l'Empire Klingon. Aux dernières nouvelles, Worf vivait sur H'atoria, une petite colonie proche de la frontière.

Jean-Luc claqua des doigts.

— Worf ! Mais bien sûr... C'est la solution idéale. Il nous aidera. Appelons-le tout de suite.

La voix de l'officier des communications sortit de l'intercom.

— Chilton au capitaine Picard.

— J'écoute, répondirent en même temps Beverly et l'homme auquel elle avait été mariée.

Ils échangèrent un regard.

— Capitaine, enchaîna Chilton sans se laisser troubler par cette double réponse, la Station McKinley veut savoir quand nous comptons rejoindre les hangars.

Beverly se leva.

— Dites à ces gens qu'on vient de nous confier une mission prioritaire, et qu'ils ne sont pas prêts de nous voir chez eux.

— Oui, capitaine.

Alors que Beverly se dirigeait vers la porte, son ancien époux lui sourit.

— Tu as gardé mon nom ?

C'était une constatation plus qu'une question, aussi ne répondit-elle pas. Flanquée de ses trois visiteurs, elle se dirigea vers la passerelle.

Si elle avait besoin de quelque chose pour lui rappeler la fonction primaire de l'U.S.S. Pasteur, le caducée gravé dans le sol autour de son fauteuil de commandement était là pour ça.

Elle s'apprêtait à utiliser son vaisseau dans un but légèrement différent ; mais si Jean-Luc avait vu juste, elle sauverait quand même des vies.

— Nell, dit-elle à l'enseigne Chilton, programmez une trajectoire vers H'atoria. Vitesse maxi.

Chilton jeta un coup d'œil étonné par-dessus son épaule, mais s'exécuta.

— Oui, capitaine.

Beverly se tourna vers Jean-Luc et lui désigna l'ascenseur.

— Je t'ai fait préparer des quartiers sur le pont cinq, si tu veux te reposer.

Il la foudroya du regard.

— Voilà que tu recommences, avec ton obsession de me voir dormir. C'est une femme que je voulais, pas un médecin particulier.

Beverly lui sourit, mais une lueur, dans ses yeux, rappela à Picard où il se trouvait, et qui commandait à bord.

— Je pourrais te faire escorter là-bas, menaçait-elle à mots couverts.

Un instant, elle crut qu'il allait lui rendre les choses plus difficiles encore. Puis il produisit un claquement de langue dégoûté et lui tourna le dos.

— Je suis encore capable de trouver mon chemin à bord d'un vaisseau, grogna-t-il. Je ne suis pas vieux à ce point...

Il entra dans l'ascenseur.

— Tout le monde me traite comme un invalide, marmonna-t-il en cherchant du regard un témoin à son indignation. Mais il me reste encore de belles années... Je n'ai pas besoin qu'on me promène en laisse !

Un instant plus tard, les portes se refermèrent sur lui. Dès qu'il eut disparu, Beverly se tourna vers Data et Geordi.

— Depuis combien de temps n'a-t-il pas passé de scanner neurologique ? demanda-t-elle d'une voix chargée de tristesse.

Geordi haussa les épaules.

— Je ne sais pas trop, mais inutile de perdre votre temps à lui en suggérer un. Il dit qu'il refuse de passer ces « maudits examens ».

Beverly poussa un grognement. C'était du Jean-Luc tout craché.

— Croyez-vous qu'il fasse vraiment ce qu'il dit. Qu'il voyage dans le temps ?  
Geordi détourna la tête. Visiblement, il ne croyait guère à l'histoire de son ancien capitaine.

— À vrai dire, je suis sceptique aussi, avoua Beverly. Mais il est toujours Jean-Luc Picard, et s'il veut vivre une dernière mission, ce n'est pas moi qui l'en priverais.

Dans la cabine d'ascenseur, Picard se parlait à lui-même pour fixer son plan dans sa mémoire.

— Je dois découvrir cette anomalie... leur montrer que je ne suis pas fou. Ils verront bien...

Alors, ils seraient embarrassés d'avoir douté de lui.

Non qu'il se soucie d'avoir raison : ce serait la cerise sur le gâteau. Ce qu'il voulait vraiment, c'était découvrir pourquoi il se déplaçait dans le temps, et quel rapport ça avait avec le phénomène survenu dans le système Devron.

L'ascenseur s'immobilisa ; les portes s'ouvrirent, et il sortit...

... Sur la passerelle. Un instant, il sentit une vague nausée : le sentiment de confusion qui l'assailait à chaque glissement temporel.

Une fois de plus, il était revenu dans le passé.

Regardant autour de lui, il aperçut Tasha à la console tactique, Worf, O'Brien et Data à leurs postes respectifs.

Troi était assise dans le siège qui lui revenait, près de celui du capitaine.

Picard tira sur la tunique.

— Au rapport.

— Nous sommes en route vers Farpoint, répondit Troi. Nous devrions y arriver dans approximativement treize heures et trente minutes.

Picard hocha la tête. Il se dirigea vers O'Brien et regarda le moniteur de sa console.

— Puis-je faire quelque chose pour vous, monsieur ? s'enquit le chef mécanicien, mal à l'aise.

— Oui. À quelle distance nous trouvons-nous du système Chavez ?  
l'interrogea Picard.

O'Brien plissa les yeux.

— Le système Chavez ? répéta-t-il. Nous venons juste de passer à côté...  
Le capitaine se mordit les lèvres.

— Et vous n'avez rien remarqué de spécial ?

L'Irlandais semblait de plus en plus perplexe.

— Non, monsieur.

Picard jura intérieurement.

— Sortez de la vitesse de distorsion, ordonna-t-il. Faites demi-tour, et ramenez-nous vers le système Chavez.

Du coin de l'œil, il saisit les réactions des membres de l'équipage. Tasha, Troi et plusieurs autres eurent l'air interloqué ; quant à O'Brien, il se contenta d'obéir.

Il leur fallut quelques minutes pour reprogrammer leur trajectoire et atteindre les coordonnées que Picard avait en tête. Vu les circonstances, cela lui parut une éternité.

O'Brien reprit la parole :

— Nous venons d'entrer dans le système Chavez, monsieur.

Le capitaine se tourna vers Data.

— Commander, détectez-vous quelque chose d'anormal dans les environs ?

L'androïde lui rendit son regard.

— Qu'entendez-vous par « anormal », monsieur ? Chaque système possède des caractéristiques uniques.

Picard réfléchit, s'efforçant de reconstituer la façon dont ça s'était produit la première fois.

— Il devrait y avoir une sorte de barrière, se souvint-il. Un vaste champ de plasma disrupteur.

Tasha s'affaira sur la console tactique. Un moment plus tard, elle releva la tête.

— Rien.

Frustré, le capitaine secoua la tête.

— C'est la bonne époque, le bon endroit. Il devrait être là, marmonna-t-il.

Intrigué, O'Brien fronça les sourcils.

— Qui donc, monsieur ?

Picard se raidit et balaya la passerelle du regard.

— Q ! Nous sommes ici !

Pas de réponse. De nouveau, il s'adressa à sa Némésis.

— Ce petit jeu a assez duré ! Montrez-vous !

Toujours pas de réponse... Du moins, pas de la part de Q. Mais les membres de l'équipage échangèrent des coups d'œil dubitatifs, s'interrogeant sans doute sur la santé mentale de leur capitaine.

Exaspéré, Picard se tourna vers Troi.

— Conseiller, sentez-vous une présence extraterrestre du type que je vous ai décrit plus tôt : une intelligence supérieure ?

La jeune femme eut l'air inquiet.

— Non, monsieur.

À la proue, croyant que Picard ne faisait pas attention à eux, Worf et Tasha parlèrent à voix basse.

— Qui est ce... Q ? demanda le Klingon.

Yar haussa les épaules.

— Pour ce que j'en sais, une lettre de l'alphabet.

Où était-il ? se demanda le capitaine, à bout de nerfs. Où était son tourmenteur ?

— Ce n'est pas ainsi que ça devrait se passer, grommela-t-il. (Puis, d'une voix plus forte et plus autoritaire :) Maintenez la position. Je serai dans mes quartiers.

Sortant de la passerelle, il supporta en silence les regards réprobateurs de ses officiers. De toute façon, qu'aurait-il pu dire ? Que l'intelligence supérieure avec laquelle il avait rendez-vous ne daignait pas se manifester ? Qu'il avait failli à ses ordres pour les entraîner dans une chasse à la chimère ?

Dégoûté, il pénétra dans ses quartiers et...

... Se retrouva dans un tout autre endroit.

C'était une sorte de tribunal de verre et d'acier, sans aucune surface qui ne soit pas lisse, dure et brillante. Une foule d'épouvantails dépenaillés s'y pressaient, des hommes et des femmes aux yeux profondément enfoncés dans leurs orbites qui tendaient le doigt vers lui en sifflant et en criant des insultes.

Parmi eux, il reconnut les intrus aperçus dans le vignoble de son avenir et le hangar de son passé, mais ceux-ci semblaient s'être multipliés. L'air était lourd de leur transpiration et de leur haine.

Soudain, il comprit où il se trouvait et quand. Après tout, il était déjà venu là. Il avait basculé dans le XXI<sup>e</sup> siècle, à l'époque de l'horreur post-atomique terrienne. Ça expliquait l'air famélique et hagard des spectateurs, l'amertume de leur voix, le désespoir au fond de leurs yeux.

Et ce tribunal était bien celui devant lequel il avait comparu des années auparavant... Au nom du reste de l'humanité !

Comme pour confirmer ses soupçons, tous les regards se tournèrent simultanément vers une porte ouverte, au-delà de laquelle on devinait un long corridor sombre. Quelqu'un approchait dans l'obscurité.

Quelqu'un qui était assis les jambes croisées sur une chaise en lévitation.

Q, songea le capitaine. Qui d'autre ?

Avec un minutage impeccable, l'entité émergea des ombres, jouant en virtuose avec les sentiments de la foule. Les épouvantails poussèrent un rugissement d'approbation tandis que Q, vêtu d'une longue robe de juge, flottait vers le centre de la pièce.

Levant une main, il fit taire la populace en délire. Un silence absolu tomba sur le tribunal.

Avec un sourire ironique, Q se tourna vers Picard.

— Mon capitaine, le salua-t-il en grimaçant. Je pensais que vous n'arriveriez jamais.



## CHAPITRE XII

— Q, lâcha le capitaine. J'en étais sûr.

L'entité haussa les épaules.

— En réalité, vous n'en étiez certain qu'à quatre-vingt-seize pour cent... mais on ne va pas chipoter.

Picard n'était pas d'humeur à supporter les bouffonneries de Q.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il sèchement.

— N'est-ce pas évident, Jean-Luc ? (D'un geste ample, Q désigna le tribunal et ses occupants nauséabonds.) Ne le voyez-vous pas vous-même, vieille branche ? Ou êtes-vous devenu aveugle et sourd ?

Le capitaine fronça les sourcils. Qu'il le veuille ou non, il allait devoir jouer le jeu.

— La dernière fois que je me suis tenu ici, c'était il y a sept ans...

— Il y a sept ans, répéta Q, moqueur. Les mortels ne comprennent décidément rien à l'écoulement du temps. Votre pensée est si linéaire...

Picard s'entêta.

— Vous m'avez accusé d'être le représentant d'une espèce barbare...

— Les mots exacts étaient « une espèce infantile, sauvage et dangereuse », je crois, corrigea Q.

— Mais nous avons démontré que l'humanité était devenue pacifique et bienveillante, insista Picard. Vous l'avez accepté, et vous nous avez laissé repartir. (Il balaya du regard la foule de spectateurs silencieux.) Alors, pourquoi me ramener dans ce tribunal, puisque vous avez déjà rendu votre jugement ?

Q poussa un soupir.

— Je vois que vous avez besoin qu'on vous mâche le travail, qu'on relie tous les points entre eux pour vous montrer le dessin final. (Il secoua la tête, agacé par les limites de l'esprit humain.) Que c'est ennuyeux !

— Pour vous, peut-être. Mais..., commença Picard.

— Ce serait beaucoup plus amusant si vous trouviez tout seul. (Q claqua des doigts ; ses yeux s'écarquillèrent comme s'il venait d'avoir une idée.) En fait, je vais vous aider à deviner.

Il plongea une main à l'intérieur de sa robe et en sortit une série de cartes blanches. Sur la première du paquet figurait le chiffre 10.

— Voici ce que je vous propose : je répondrai à dix de vos questions appelant un oui ou un non. Si vous vous débrouillez bien, vous serez peut-être notre grand gagnant de la journée... Alors, Jean-Luc, qu'en dites-vous ?

Le capitaine n'avait pas le choix.

— D'accord, Q. (Il décida de débayer le terrain autant que possible.)  
Êtes-vous de nouveau décidé à mettre l'humanité en accusation ?

Q sourit.

— Non, répondit-il, ôtant la carte du dessus pour révéler le chiffre 9.

— Existe-t-il un rapport entre le jugement d'il y a sept ans et ce qui se passe aujourd'hui ? poursuivit Picard.

Q fit mine de réfléchir.

— Voyons... Je dirais... oui.

Il brandit la carte marquée 8.

— Mais vous prétendez que l'humanité ne comparât pas devant vous ?

— C'est exact. Ça vous fait trois questions.

— C'était juste une remarque ! protesta Picard.

Sans se laisser fléchir, Q retourna une autre carte.

— Plus que sept. Et vous n'avez pas beaucoup avancé jusqu'ici, si je puis me permettre. Un chimpanzé aurait sans doute fait mieux, et nous aurait davantage amusés.

Frustré, Picard se concentra sur sa question suivante.

— L'anomalie spatiale dans la Zone Neutre... A-t-elle un rapport avec ce qui se passe ?

— Oh que oui ! approuva Q.

Il brandit la carte 6.

— Fait-elle partie d'un complot romulien ? demanda Picard. Une manœuvre destinée à relancer la guerre ?

Q secoua la tête.

— Vous avez passé trop de temps avec les Klingons, Jean-Luc, observa-t-il. Non, et non. Déjà six ; plus que quatre.

— Une minute, protesta le capitaine. Ça ne fait que cinq.

Q compta sur ses doigts.

— « Fait-elle partie d'un complot romulien ? » Un. « Une manœuvre destinée à relancer la guerre ? » Deux, ce sont des questions distinctes.

Picard tenta de maîtriser sa colère. Il avait une occasion de découvrir de quoi il retournait, et il ne voulait pas la perdre.

— Êtes-vous responsable de cette anomalie, Q ?

L'entité éclata d'un rire joyeux.

— Non, non, mon si incroyablement obtus capitaine de vaisseau stellaire. Vous allez être tellement surpris quand vous réaliserez d'où ça vient ! Si vous y arrivez jamais... Et il ne vous reste plus que trois questions.

Picard opta pour une nouvelle approche.

— Êtes-vous responsable de mes déplacements temporels ?

Q regarda autour de lui, comme s'il était sur le point de faire quelque chose d'illégal et qu'il se souciait qu'on l'observe. Il se pencha vers le capitaine.

— Je vous répondrai, si vous me promettez de n'en parler à personne, chuchota-t-il.

— Je vous le jure.

— Dans ce cas... Oui.

Picard secoua la tête.

— Pourquoi ?

— Navré, mais ce n'est pas une question fermée. (Q prit un air faussement désolé et jeta les cartes restantes.) Je m'y attendais un peu, vous savez. Et j'ajouterai que ça illustre parfaitement notre décision.

Picard lui jeta un coup d'œil interrogateur.

— Votre décision ? répéta-t-il sans comprendre.

Q acquiesça.

— Le verdict a été rendu, capitaine. Vous êtes coupable.

Picard fit un pas vers lui.

— Coupable de quoi ?

— Mais... d'être inférieur, bien sûr. (Q le dévisagea sans chercher à cacher son mépris.) Il y a sept ans, je vous ai dit que nous vous observerions, et c'est ce que nous avons fait. Nous avons espéré que votre race simiesque connaîtrait une certaine évolution, qu'elle manifesterait la capacité de s'améliorer.

La chaise flottante de Q descendit un peu ; les yeux de l'entité se retrouvèrent au même niveau que ceux de Picard.

— Et qu'avons-nous vu à la place ? reprit Q, une lueur dure au fond du regard. Vous avez passé votre temps à vous inquiéter pour la carrière du commander Riker... à écouter le babillage pédant de Troi... à vous demander si Worf est un homme ou une souris... à encourager Data et son exploration imbécile du concept d'humanité.

— Nous avons aussi découvert des nouveaux mondes, protesta Picard. Nous sommes entrés en contact avec d'autres espèces ; nous avons développé notre compréhension de l'univers.

— À votre façon ridicule et limitée, oui, concéda Q. Mais vous n'avez aucune idée du chemin qui vous reste à parcourir. Et au lieu d'utiliser ces sept années pour vous améliorer, vous les avez gaspillées.

— Je ne suis pas d'accord..., commença Picard.

D'un geste insouciant, Q lui signifia que son opinion importait peu.

— Le temps universel est infini, capitaine, mais pas la patience de notre Continuum. Je crains que vous et votre race ne l'ayez épuisée.

Picard avait le sentiment croissant qu'il ne pourrait pas gagner cette bataille.

On aurait dit que Q avait déjà pris sa décision.

— Puisque vous avez rendu votre verdict, soupira-t-il, puis-je connaître la sentence ?

— Bien entendu. Votre voyage dans les étoiles prend fin ici, Jean-Luc. Il est temps pour vous de laisser la place à des espèces qui la méritent davantage.

— Vous voulez dire que nous n'aurons plus le droit de nous déplacer dans l'espace ?

Les yeux de Q lancèrent des éclairs.

— Non, stupide débris à la dérive. Je veux dire que vous n'aurez plus le droit d'exister. Le sort de l'humanité est scellé. Vous serez totalement et irrévocablement détruits.

Non, songea Picard, hébété.

Comment était-ce possible ? Même une entité aussi puissante que Q n'était pas capable d'une telle chose.

— Moi ? ricana Q, qui avait lu dans son esprit. Et voilà, vous recommencez à me croire responsable de tout ce qui vous arrive ! Pourtant, cette fois, je ne suis pas votre ennemi, même si j'aurais pu le devenir après avoir dû écouter cette insipide musique de balalaïka pendant toute une soirée.

— De la musique de balalaïka ? répéta Picard. Je ne comprends pas...

— Peu importe. (Q se pencha, à tel point que son nez toucha presque celui du capitaine.) Ce n'est pas moi qui vais provoquer la destruction de l'humanité... mais vous, Jean-Luc.

Picard faillit s'étrangler.

— Moi ?

— C'est exact, approuva Q. Vous êtes en train de le faire... vous l'avez déjà fait... et vous allez le refaire dans le futur.

Le capitaine serra les dents.

— Pour une fois, vous ne pourriez pas vous expliquer clairement ? J'en ai assez de vos sous-entendus.

Q poussa un soupir mélodramatique.

— Le pauvre... Il ne comprend pas. Je suppose que je ne peux m'en prendre qu'à moi. J'ai cru en lui ; j'ai pensé : qu'il avait un vague soupçon de potentiel... Mais apparemment, je me suis trompé. C'est la vie.

— Non, protesta Picard, sentant que l'entité était sur le point de faire sa sortie. Vous ne pouvez pas partir comme ça. Vous devez...

Q ne parut pas l'entendre.

— Bonne chance, Jean-Luc. Vous réussirez peut-être à ne pas tuer jusqu'au dernier humain de la galaxie... Mais j'en doute.

— Non ! hurla le capitaine.

— Puisse les dieux en qui vous croyez avoir pitié de votre âme. La séance est levée, déclara Q.

— Non ! répéta Picard.

Mais déjà, l'entité levait la main. Il entendit quelqu'un frapper sur un gong et...

... Se redressai éveillé en sursaut. Le temps qu'il réalise où il se trouvait, le bruit du gong se tut. Il lui fallut plusieurs secondes pour s'apercevoir qu'il était revenu dans le présent. Bondissant sur ses pieds, il se précipita vers la passerelle. Riker ne s'y trouvait pas ; il activa l'intercom.

— Commander Riker, appela-t-il.

— Oui ? répondit presque aussitôt la voix de son second.

— Rassemblez tous les officiers supérieurs, ordonna-t-il, frissonnant encore à l'idée de ce qu'il venait d'apprendre. Et déclenchez une alerte rouge : nous avons sur les bras un problème bien plus grave que nous ne le pensions.

## CHAPITRE XIII

— Docteur Pulaski ?

Kate Pulaski leva les yeux de la table où, seule, elle jouait au choctog andorien... et perdait. Elle n'attendait personne en particulier, et sûrement pas la Fille de la Cinquième Maison de Bétazed, Porteuse du Calice Sacré de Riix.

— Ambassadeur Troi ? répondit-elle, sans réussir à cacher sa surprise.

Quelques officiers tournèrent la tête vers elle, puis retournèrent à leur conversation.

Lwaxana Troi n'avait guère changé depuis la dernière fois que Kate l'avait vue, cinq ans auparavant. Ses cheveux étaient roux et non bruns, mais il émanait toujours d'elle l'inépuisable énergie qui donnait aux plus courageux des capitaines de vaisseau l'envie de battre en retraite vers les capsules de sauvetage.

Je suis bien placée pour parler, songea Pulaski avec amusement. Elle n'aurait pas dû jeter la pierre à Lwaxana.

— Je vois que vous vous souvenez de moi, sourit la Bétazoïde. Et il est vrai que je me suis teint les cheveux ; ça me fait plaisir que vous le remarquiez.

Pulaski s'empourpra. La télépathie était un pouvoir très ennuyeux, surtout quand on ne le maîtrisait pas soi-même. Elle désigna la chaise en face d'elle.

— Asseyez-vous, je vous en prie.

L'ambassadeur ne se fit pas prier. Elle saisit une des petites tuiles posées sur la table et inspecta le dragon gravé à sa surface.

— Je sais, vous vous demandez ce que je fais à bord du Répulsion. L'ambassadeur Zul de Triannis est tombé malade il y a quelques jours...

— Et vous avez pris sa place au sein de l'équipe de négociation d'Alpha Tiberia, acheva Pulaski. Je vois. Mais l'ambassadeur Zul était l'un de nos meilleurs experts en marchandage ferengi...

— C'est exact, approuva Lwaxana en reposant la tuile à sa place. Et c'est pourquoi on m'a demandé de le remplacer. Voyez-vous, j'ai aussi une solide expérience de la négociation avec les Ferengis... Une expérience plus mouvementée que celle de l'ambassadeur Zul, oserais-je ajouter.

Pulaski sourit.

— Je n'en doute pas. Alors, comment vont Deanna et le reste de l'équipage de l'Entreprise ?

La Bétazoïde se renfrogna.

— Vous n'allez pas me croire, mais la pauvre petite n'est toujours pas mariée. Pourtant, elle est de loin la plus belle femme à bord, si je puis me permettre. (Elle poussa un soupir.) Quant aux autres... ils restent égaux à eux-mêmes, je suppose. (Elle réfléchit quelques instants.) Will Riker s'était-il déjà laissé pousser la barbe à l'époque où vous serviez avec eux ?

Pulaski hocha la tête.

— Il venait juste de le faire.

— Et... avez-vous rencontré Alexandre ?

Elle fit un signe de dénégation.

— Ça ne me dit rien. Qui est-ce ?

Lwaxana sourit.

— Le petit Klingon le plus adorable qui se puisse exister. Difficile de croire que son père soit un type renfrogné comme M. Woof.

— Vous voulez dire M. Worf, corrigea Kate, amusée.

— Woof, Worf... (La Bétazoïde haussa les épaules comme si ça n'avait pas la moindre importance.) Quoi qu'il en soit, Alexandre est arrivé à bord après la mort de sa mère. Avez-vous connu K'Ehleyr ?

Pulaski additionna deux et deux.

— K'Ehleyr était la mère du garçon ?

Lwaxana hocha la tête.

— Pauvre petite... Elle a été tué par un horrible membre du Haut Conseil, quand les recherches qu'elle menait ont révélé la trahison de sa famille.

Pulaski frissonna.

— C'est affreux. Et l'enfant, il va bien ?

— Maintenant, oui... Grâce à l'attention que ma fille lui consacre, se rengorgea Lwaxana.

Pulaski aimait bien Worf, mais elle ne l'imaginait pas en train d'élever un enfant seul. Ça devait être très difficile pour lui.

— Ça l'est, acquiesça l'ambassadeur.

Une fois de plus, Kate regretta que les Bétazoïdes aient un don de télépathie.

— Et Data ? s'enquit-elle. Comment va-t-il ?

Lwaxana la dévisagea.

— L'androïde ? Il n'a pas beaucoup chan... (Elle s'interrompit.) Non, c'est inexact. Il n'a pas changé physiquement, mais maintenant que vous m'y faites penser, sa personnalité s'est développée. Il est mieux intégré socialement... plus humain, dirais-je, faute d'un autre mot.

Kate soupira et baissa les yeux vers les tuiles colorées du choctoc, de son côté de la table.

— Comme j'avais tort...

— À propos de quoi ?

— À propos de Data. Quand je servais à bord de l'Entreprise, je ne voyais en lui qu'un savant assemblage de composants électroniques. Après tout, ce n'était pas une entité biologique. Mais j'ai gardé un œil sur son dossier, et je me rends compte à présent que j'étais dans l'erreur. Jusqu'au cou.

Lwaxana la dévisagea.

— Vous devriez le lui dire. Ça lui ferait plaisir d'entendre ça de la bouche de quelqu'un comme vous. Quelqu'un qu'il respecte.

Pulaski hochait la tête.

— Je le ferai sans doute. Je ne sais pas pour lui, mais moi, je me sentirai beaucoup mieux après. (Elle marqua une pause.) En fait, je rendrai peut-être une petite visite à l'équipage de l'Entreprise. Je vais bientôt avoir une permission, et...

La Bétazoïde se pencha en avant et fit un signe de dénégation.

— Ce n'est pas le moment, très chère, dit-elle à voix basse.

Elle regarda autour d'elle pour s'assurer que personne ne les observait, puis poursuivit :

— L'Entreprise est en mission secrète dans la Zone Neutre. Je crois qu'on a détecté là-bas une sorte d'anomalie spatiale...

Kate haussa les sourcils.

— Si c'est une mission secrète, comment se fait-il... ?

Elle s'interrompit. La télépathie, bien sûr.

Lwaxana sourit.

— Ça paye de traîner dans l'entourage d'un amiral. On y apprend toute sorte de choses intéressantes. (Puis, redevenant sérieuse :) Évidemment, il ne faut pas que ça se sache. Deanna me tuerait. Par Riix ! Elle a déjà assez de problèmes. Vous ai-je dit qu'elle n'était pas encore mariée ?

Pulaski grimaça.

— Il me semble.

Le lieutenant Reginald Barclay lâcha un long soupir en se souvenant des détails de sa récente transformation.

— En fait, déclara-t-il, il n'était pas si terrible de me trouver dans la peau d'une araignée. Je ne me rendais pas bien compte de ce qui se passait autour de moi ; je sentais juste que quelque chose avait changé, comme si le temps avait ralenti ou que mes réactions étaient devenues plus rapides. Mais j'étais quand même perturbé par...

Il leva la tête vers Troi, qui lui jeta un regard plein de sympathie depuis son fauteuil, placé à l'autre bout de la pièce.

— ... Vos nouveaux appétits ? suggéra-t-elle sur un ton neutre.

Reginald hochait la tête. Malgré le temps écoulé, il avait encore du mal à penser à une mouche sans saliver.

— C'est ça.



Deanna sourit.

— Comme je vous l'ai dit, ce que vous ressentez n'a rien d'anormal. Tout le monde à bord a été affecté par cette maladie protomorphique. Et tout le monde, moi y compris, en a conservé des souvenirs assez perturbants.

— Oui, mais c'est mon nom qu'on lui a donné, grogna Reginald.

— Le docteur Crusher a procédé ainsi par respect de la tradition scientifique, mais si vous souhaitez qu'elle le modifie...

Le lieutenant réfléchit quelques instants, puis secoua la tête. L'idée qu'une maladie porte son nom ne lui déplaisait pas tant que ça, même si ça impliquait qu'il était responsable de sa propagation.

D'une certaine façon, ça lui garantissait l'immortalité. Pendant les siècles, voire les millénaires à venir, les scientifiques de la Fédération parleraient avec déférence du Syndrome Protomorphique de Barclay.

Si la Fédération survivait aux événements actuels... Ce dont il n'était pas sûr.

— Je suppose que ma transformation en araignée n'est pas ce qui me préoccupe le plus, avoua-t-il. Ni le fait qu'une maladie porte mon nom.

Deanna s'en doutait depuis le début, mais elle n'avait rien dit : elle voulait qu'il arrive à cette conclusion par lui-même. Elle avait toujours procédé ainsi. Patiemment, elle attendit que Reginald lui explique son véritable problème.

— C'est cette mission, lâcha-t-il enfin. L'anomalie découverte dans le système Devron... Tous ces Oiseaux de Proie que les Romuliens ont envoyés dans la Zone Neutre. (Il déglutit.) Ce matin, nous avons dû effectuer un rapport d'aptitude au combat. Vous savez ce que ça signifie, pas vrai ?

Troi lui rendit son regard.

— Non, Reg. Qu'est-ce que ça signifie ?

— Que nous allons entrer en guerre avec eux. Les Romuliens, je veux dire, expliqua-t-il aussi calmement qu'il le put. (Il baissa les yeux vers ses mains, qui tremblaient.) Personne ne nous l'a encore annoncé, mais je ne suis pas idiot.

Deanna prit son temps pour répondre. Une fois n'étant pas coutume, les appréhensions de Reginald avaient un fondement, et ils le savaient tous les deux.

— Je pense que vous sautez un peu vite aux conclusions, dit-elle. Je ne peux pas vous affirmer qu'il n'y aura pas de guerre, mais ce n'est qu'une possibilité parmi tant d'autres.

Barclay fronça les sourcils.

— Et le rapport d'aptitude au combat ? Aucun capitaine n'en réclame, à moins de penser que quelque chose est sur le point de se produire.

— Ou que quelque chose pourrait être sur le point de se produire, corrigea Deanna. Pour l'instant, nous ne savons pas grand-chose. Nous ignorons d'où vient l'anomalie, et pourquoi les Romuliens s'y intéressent ; alors, nous prenons toutes les précautions nécessaires.

Reginald se sentit un peu rassuré.

— Mais que se passera-t-il si les Romuliens réagissent mal ? S'ils nous voient approcher et décident que nous avons, euh, mal interprété leur geste ?

L'expression de Troi ne changea pas.

— Il existe toujours un risque, concéda-t-elle. Toutefois, les Romuliens ne sont pas un peuple impulsif. Je pense qu'ils réfléchiront avant d'ouvrir les hostilités.

Barclay haussa les sourcils.

— Ils envoient trente Oiseaux de Proie dans la Zone Neutre. S'ils ne prévoient pas d'attaquer, pourquoi... ?

— Reg, je ne sais pas ce qui va se passer, admit Deanna. Je dis simplement cela : jusqu'à ce que nous ayons davantage d'informations, il ne sert à rien de se faire du souci. (Elle lui fit un sourire rassurant.) Et puis, vous savez bien que le capitaine Picard fera tout ce qui est en son pouvoir pour éviter un conflit armé.

Ça, c'était vrai. Mais Reginald ne pensait pas que Picard ait encore beaucoup d'influence sur la situation. Il allait le faire remarquer quand une voix sortit de l'intercom.

— Riker à Troi. Le capitaine demande à tous les officiers supérieurs de se rendre en salle de réunion... Tout de suite.

Deanna avait rarement l'air perturbé, mais cette fois, c'était le cas, songea Reginald.

— J'arrive, assura-t-elle à Riker.

Le lieutenant eut l'impression que le pont du vaisseau se déroba sous ses pieds.

— Ma séance n'est pas terminée, protesta-t-il faiblement.

Troi se dirigea vers la porte et il se leva pour la suivre.

— Nous reprendrons dès que possible, lui promit-elle.

Il paniqua.

— Mais... Je n'ai pas eu le temps de vous parler de...

Troi s'immobilisa sur le seuil. Déjà, la porte de ses quartiers s'ouvrait pour les laisser sortir.

— Reg, dit-elle patiemment, je sais que ce n'est pas facile pour vous, mais essayez de vous détendre. Votre anxiété ne peut pas améliorer les choses.

— Essayer de me détendre, répéta le lieutenant tandis qu'elle le prenait par le bras et l'entraînait dans le couloir. C'est une bonne idée.

Mais au fond de lui, il savait que ça ne marcherait pas. La relaxation n'était pas un de ses points forts.

Il voulut le rappeler à Deanna, mais elle pénétra dans l'ascenseur. Les portes se refermèrent sur elle. Reg se retrouva seul dans le hall.

Autour de lui, d'autres membres de l'équipage vaquaient calmement à leurs occupations. Facile pour eux, songea Reg avec amertume. Ils ne sont pas pétrifiés au point de ne plus pouvoir respirer. Ou se tenir droits. Ou y voir.

Le lieutenant n'avait pas seulement peur de mourir. Il était en proie à une crainte beaucoup plus insidieuse : l'idée cauchemardesque d'être incapable de réagir à un moment crucial, et de causer la mort d'autres personnes. Si la pression devenait trop forte, peut-être se transformerait-il en idiot inutile et encombrant...

En d'autres termes, Reginald Barclay avait peur d'avoir peur ; il était terrorisé par la perspective d'être terrorisé, paralysé à l'idée de se trouver paralysé.

Mais Troi avait sans doute raison. S'il pouvait se détendre un peu... Un programme holographique ferait l'affaire.

Il s'arrêta net. Non, pas les holodecks. Il avait déjà eu bien assez de problèmes là-bas. Le gymnase, alors ? Non plus. Il n'était pas un grand sportif, et il se sentait déjà suffisamment inepte.

Restait toujours la solution de dernier recours. À bien y réfléchir, il était d'une humeur idéale pour les cocktails maison de Guinan. Et pour aussi stupides que fussent ses inquiétudes, elle était toujours prête à l'écouter.

Son choix fait, Reginald appela l'ascenseur. Au bout de quelques secondes, les portes s'ouvrirent devant lui. Mais en pénétrant dans la cabine, avec le sentiment de faire le nécessaire pour résoudre ses problèmes, il sentit ses joues s'empourprer.

Une minute. Pourquoi Troi avait-elle été convoquée si soudainement ? Se pouvait-il qu'il se soit produit quelque chose ayant un rapport avec l'afflux de vaisseaux romuliens dans la Zone Neutre ? Quelque chose de vraiment grave ? Une attaque, par exemple. La Fédération était-elle déjà en guerre ?

Reginald sentit que sa tête tournait. Avant qu'il puisse se reprendre, une sirène hurla dans la cabine.

— Alerte rouge, annonça l'ordinateur de bord. Ce n'est pas un exercice. Alerte rouge. Ce n'est pas un exercice...

## CHAPITRE XIV

Assis à une extrémité de la longue table de la salle de réunion, Picard observait le visage de ses officiers. Leurs expressions allaient de l'inquiétude à l'incrédulité en passant par le ressentiment. Toutes choses qu'il avait lui-même expérimentées dans le tribunal de Q, au XXI<sup>e</sup> siècle.

Seul Data ne semblait pas affecté. Mais il réagissait toujours ainsi... du moins, à cette époque.

— Alors ? demanda enfin le capitaine. Qu'en pensez-vous ?

Geordi secoua la tête.

— Je n'y crois pas. Ça doit encore être un de ses petits jeux pervers. En cet instant, il nous écoute sûrement en se tordant de rire.

— Mais nous ne pouvons prendre le risque d'ignorer ses paroles... Elles impliquent que je vais provoquer la destruction de l'humanité, rappela Picard.

Beverly se pencha en avant.

— Q n'a-t-il pas dit que vous l'aviez déjà provoquée ?

Deanna acquiesça.

— Oui, et que vous étiez en train de le faire ?

Riker poussa un soupir.

— Tout ça commence à me donner la migraine.

Data fronça légèrement les sourcils.

— Compte tenu du fait qu'il existe une discontinuité apparente entre les trois époques que visite le capitaine, les propos de Q peuvent être exacts, bien que prêtant à confusion. Les actions que le capitaine a entreprises dans le passé se sont déjà produites ; celles du présent sont en cours...

— Et celles du futur restent encore à accomplir, acheva Picard.

L'androïde le dévisagea.

— Exactement, monsieur.

Worf grogna.

— Moi aussi, je sens venir la migraine...

— Alors, interrogea Picard, que dois-je faire ? M'enfermer quelque part dans les trois époques pour ne provoquer aucune catastrophe ? Est-ce le seul moyen ?

— Il se peut que ce soit votre passivité qui entraîne la destruction de l'humanité, fit judicieusement remarquer Riker. Supposez que vous ne vous

trouviez pas sur la passerelle à un moment-clé où vous seriez le seul à pouvoir prendre la bonne décision ?

— Nous perdons du temps, intervint Deanna. Il n'y a aucun moyen rationnel de prédire ce qui se passera. Je pense que nous devons nous conduire normalement, et traiter les problèmes au fur et à mesure qu'ils se présenteront. Autrement, nous nous laisserons paralyser par l'indécision.

Picard hocha la tête.

— Entendu. (Il marqua une pause.) On dirait qu'il existe un lien entre mes bonds dans le temps, la menace de Q et l'anomalie spatiale de la Zone Neutre. Quelqu'un a-t-il une idée à ce sujet ?

— Plusieurs possibilités existent, répondit Data. Il est possible que vos déplacements temporels soient la cause de l'anomalie, ou qu'à l'inverse, l'anomalie provoque vos déplacements temporels.

Mais pourquoi le capitaine ? s'exclama Worf. Pourquoi est-il le seul affecté ?

Tous se turent pour réfléchir. Ce fut Picard qui reprit la parole le premier, avec une conclusion qui l'étonna lui-même.

— Je vois une autre possibilité. Et si Q me permettait de me déplacer dans le temps afin que j'aie une chance de sauver l'humanité ?

Ses officiers écarquillèrent les yeux.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ? s'enquit Riker.

— Q a toujours éprouvé une certaine... fascination pour l'humanité, expliqua Picard, et plus particulièrement pour moi. Je pense qu'il s'intéresse à mon sort.

— C'est exact, approuva Data. Il se comporte envers vous comme un maître envers son animal familier. D'une certaine façon, vous êtes pour lui ce que Spot est pour moi.

Picard ne fut pas enchanté par cette comparaison et il le fit savoir d'un regard sévère.

L'androïde inclina la tête.

— Ce n'était qu'une analogie, capitaine.

— Mouais, grogna Picard. Et je crains qu'elle ne soit proche de la vérité, soupira-t-il de mauvaise grâce. Pour le moment, supposons que Q me considère comme un bibelot précieux. Il ne veut pas que je sois détruit, mais quelque chose lui interdit peut-être d'intervenir directement pour l'empêcher.

— Quelque chose : vous voulez dire, les autres Q ? demanda Geordi.

— Oui, ou son propre code moral... si tant est qu'il en ait un.

— Et s'il vous avait donné la faculté de vous déplacer dans le temps pour que vous assistiez au développement d'un problème depuis trois points de vue différents ? suggéra Riker.

Le capitaine réfléchit à cette possibilité.

— Un problème qu'on pourrait résoudre seulement en unissant les ressources de trois époques, murmura-t-il.

Ses cogitations furent interrompues par l'intercom.

— Enseigne Calan au capitaine Picard.

Il leva les yeux.

— Je vous écoute, enseigne.

— Nous approchons de la Zone Neutre, monsieur.

Jean-Luc vit ses officiers échanger des regards inquiets.

— Nous arrivons, déclara-t-il.

Alors qu'ils pénétraient sur la passerelle, chacun d'eux se dirigea vers son poste familier. Assis dans le fauteuil de commandement, Picard examina les étoiles qui défilaient sur l'écran principal.

— Arrêt immédiat, ordonna-t-il. Balayage à longue portée.

Régler les senseurs prit quelques instants, et obtenir des résultats exploitables quelques autres.

— Quatre Oiseaux de Proie romuliens de l'autre côté de la frontière, annonça Data. Ils sont immobiles, monsieur. De notre côté, je détecte les vaisseaux de la Fédération Concorde et Bozeman.

— Toute la question est : qui va bouger le premier ? résuma Riker à voix haute.

— Nous, déclara fermement le capitaine. Monsieur Worf, contactez le vaisseau-étendard romulien. Nous n'avons rien à gagner en gardant le silence.

— Oui, monsieur, répondit le Klingon. (Dix secondes plus tard :) J'ai le commandant en ligne.

— Sur écran, ordonna Picard.

L'image d'un Klingon âgé remplaça celle de l'espace piqueté d'étoiles.

Picard sursauta, regarda autour de lui à la recherche d'une explication... et réalisa qu'il ne se trouvait plus à bord de l'Entreprise, mais du Pasteur, dans ce qu'il considère comme le futur.

Beverly était assise près de lui. Saisi de vertige, il agrippa les accoudoirs de son siège pour se stabiliser.

Il lui fallut une seconde ou deux pour identifier le Klingon : Worf. Son ancien chef de la sécurité était installé derrière un bureau encombré de paperasses. Derrière lui, des livres et des dossiers s'empilaient sur deux armoires basses.

— Capitaine Picard, dit le gouverneur, inclinant la tête en un témoignage de respect.

Beverly lui rendit son salut.

— Bonjour, Worf. Ça faisait longtemps...

— Exact, approuva le Klingon. J'ai examiné votre requête.

Il marqua une pause, comme s'il avait du mal à se résoudre à ce qui allait suivre. Picard comprit aussitôt que les nouvelles n'étaient pas bonnes.

— La première chose que vous devez savoir, reprit-il, c'est que je ne fais plus partie du Haut Conseil.

De fait, c'était une très mauvaise nouvelle. Si Worf était tombé en disgrâce, ça ne leur faciliterait pas le travail.

— Après que je me suis opposé à notre retrait de l'Alliance Fédérale, expliqua le Klingon, la Maison de Mogh s'est vu retirer le pouvoir. Elle a été officieusement exilée de notre monde natal.

— Je vois, dit Beverly, pleine de sympathie.

Mais Picard ne voyait rien du tout : il était aveugle à tout ce qui ne concernait pas directement son problème.

— Worf, supplia-t-il, vous devez bien avoir encore un peu d'influence. Nous avons besoin de votre aide.

Le Klingon eut un ricanement amer.

— Je ne suis plus que le gouverneur de cette colonie, cracha-t-il comme si ce titre était une insulte. Mes pouvoirs sont purement décoratifs. Si l'amiral Riker vous avait donné un vaisseau stellaire avec bouclier d'invisibilité, vous auriez pu passer en douce. Je n'arrive pas à croire qu'il ait refusé de vous aider.

Picard tendit les mains.

— Je me moque des moyens ; la seule chose qui compte, c'est de nous rendre dans le système Devron. (Il serra les poings.) Malgré ce qui vous est arrivé, vous devez au moins pouvoir nous accorder la permission de passer la frontière. Je ne vous en demanderai pas davantage.

Worf baissa les yeux, puis secoua la tête.

— Je regrette, mais mon devoir passe avant tout. Je dois obéir aux lois de l'Empire.

Le capitaine se mordit la lèvre inférieure. Il devait tenter une approche différente.

— Je suis peut-être un vieillard sénile qui ne comprend plus rien, dit-il enfin. Mais le Worf que j'ai connu se souciait davantage de l'honneur et de la loyauté que de tous les règlements de la galaxie.

Marquant une pause pour accentuer l'effet dramatique de sa déclaration, il vit le Klingon relever brusquement la tête et froncer ses sourcils proéminents.

— D'un autre côté, reprit-il, c'était il y a si longtemps... Vous n'êtes peut-être plus le Worf que j'ai connu.

Le coup de grâce ! Picard s'attendait à une réaction émotionnelle, mais pas d'une telle violence. Emporté par sa rage, le Klingon balaya d'un geste tout ce qui se trouvait sur son bureau. Des disques informatiques volèrent dans les airs telles des armes meurtrières, tandis que des rapports officiels dégorgeaient leur contenu sur le sol.

— Dor-sHo GHA ! rugit Worf, tremblant de fureur.

Il abattit ses deux poings sur le bureau. Je vois que ça marche encore, songea Picard.

Ses yeux lançant des éclairs, Worf pointa un doigt accusateur vers son ancien capitaine.

— Vous avez toujours utilisé votre connaissance des traditions klingonnes pour obtenir de moi ce que vous vouliez.

— C'est exact, admit Picard sans vergogne. Parce que ça a toujours marché. Votre problème, mon ami, c'est que vous avez réellement un sens de l'honneur très développé. Vous vous souciez vraiment de la loyauté et de la confiance. (Il ricana.) Ne me blâmez pas de vous connaître trop bien, Worf. Blâmez-vous d'incarner des vertus auxquels les autres font semblant d'adhérer.

Le Klingon le dévisagea en silence. Peu à peu, sa colère retombait.

— Très bien ! cria-t-il enfin. Vous pouvez traverser la frontière... Mais seulement si je vous accompagne. Personne n'est plus familiarisé que moi avec la Zone Neutre, et vous aurez besoin d'un guide.

Il se renfrogna.

— Certains membres de l'Empire n'attendent qu'une occasion de déclarer la guerre à la Fédération. Ils pensent que les humains se sont joués d'eux pendant la durée de notre alliance, et qu'ils n'hésiteront pas à tirer sur un vaisseau non-authorized.

Picard sourit dans sa barbe. C'était plus qu'il n'en espérait.

— Conditions acceptées, répondit-il.

Un instant plus tard, le visage de Worf fut remplacé par un champ d'étoiles. La transmission était terminée, et Picard avait obtenu ce qu'il souhaitait : ils étaient en route pour le système Devron.

Beverly se tourna vers Chilton.

— Enseigne, ordonna-t-elle, informez les techniciens de la salle de téléportation qu'ils doivent téléporter le gouverneur.

— Entendu.

En se levant pour attendre le rayon du téléporteur, Worf réfléchit aux conséquences de cette décision sur sa carrière. Un Klingon n'abandonnait pas son poste, fût-il purement bureaucratique. Sans doute, il serait assigné à comparaître devant un tribunal... voire déchu de son titre.

Pour la première fois depuis des années, il eut un rictus insouciant. Perdre un travail auquel il n'avait jamais aspiré ne le peinerait guère. C'était une belle journée pour foutre sa vie en l'air, songea-t-il.

Un de ses assistants pénétra dans le bureau, un bloc-notes à la main.

— Gouverneur, annonça-t-il, voici le rapport d'approvisionnement du...

— K'dho moqak ! rugit Worf.



Pris au dépourvu par cet éclat, son assistant recula de deux pas. Il ouvrit et referma la bouche plusieurs fois avant de réussir à articuler :

— Mais, gouverneur...

— Annulez tous mes rendez-vous des trois prochains jours, ordonna Worf.  
(Puis, se ravisant :) Annulez tous mes rendez-vous, point.

Son assistant secoua la tête.

— Je ne comprends pas, protesta-t-il. La délégation de Krios...

— Résoudra elle-même ses problèmes ridicules, répliqua Worf.

Avant de devoir écouter les jérémiades de son aide, il se retrouva dans un tout autre endroit. Il lui fallut quelques secondes pour réaliser qu'il se tenait sur une des plates-formes de téléportation du Pasteur.

— Bienvenue à bord, sourit le technicien, une malcorienne aux longs cheveux roux tressés.

Worf hocha la tête. Il était là. Quoi qu'il se passe à partir de maintenant, il y ferait face en homme d'honneur.

## CHAPITRE XV

Picard vit Chilton pivoter dans son siège pour s'adresser à Beverly.

— Le gouverneur Worf vient d'arriver, annonça-t-elle.

Beverly acquiesça. Sans aucun doute, elle était aussi contente que son ex-mari de revoir leur ami klingon. Pour la mission qu'ils projetaient d'entreprendre, ils auraient besoin de toute l'aide disponible.

Elle se tourna vers Jean-Luc.

— Qu'une chose soit bien claire, dit-elle très sérieusement. Si nous rencontrons la moindre opposition, je nous ramène dans le territoire de la Fédération. Le Pasteur n'est pas un vaisseau de Classe Galaxie ; il ne tiendrait pas longtemps dans un combat.

Elle avait raison, bien entendu. Il existait des limites à ce qu'ils pouvaient raisonnablement accomplir. Si la situation avait été inversée, Picard aurait réagi de la même manière.

Mais ce n'était pas une mission ordinaire, et les missions extraordinaires requéraient parfois des mesures hors du commun. Avec un peu de chance, pourtant, la question ne se poserait pas. Inutile de se mettre Beverly à dos pour rien, jugea-t-il.

Il hocha la tête.

— Je comprends.

— Très bien, acquiesça son ex-femme, apparemment satisfaite. Enseigne, programmez une trajectoire pour le système Devron, vitesse de distorsion treize.

Elle leva une main pour donner le signal du départ, puis se figea et tourna la tête vers Jean-Luc. Un sourire naquit lentement sur ses lèvres.

— En souvenir du bon vieux temps, suggéra-t-elle.

Elle n'eut pas besoin d'en dire davantage. Jean-Luc grimaça et, comme il l'avait fait un millier de fois à bord de l'Entreprise, leva une main.

— En avant, ordonna-t-il.

— Euh... pour aller où, monsieur ? s'enquit O'Brien, perplexe.

L'Irlandais ne se trouvait pas à bord du Pasteur. En regardant autour de lui, Picard vit que lui non plus.

Il était de retour sur l'Entreprise, dans le passé. Prenant une longue inspiration pour se calmer, il étudia l'écran principal sur lequel s'affichaient le soleil et plusieurs planètes du système Chavez.

Mais celui-ci n'était plus son objectif. À présent qu'il détenait des informations supplémentaires, il avait une autre destination en tête.

— Programmez une trajectoire vers le système Devron, ordonna-t-il à O'Brien. Vitesse de distorsion neuf.

Troi lui jeta un coup d'œil inquiet.

— Monsieur, le système Devron se trouve à l'intérieur de la Zone Neutre.

— Et nous n'avons pas reçu l'ordre d'y pénétrer, ajouta Tasha.

Le capitaine la foudroya du regard.

— Je le sais bien, lieutenant. Exécutez mes ordres, chef.

O'Brien hocha la tête.

— Oui, monsieur.

Picard entendit des chuchotements dans son dos, mais il fit de son mieux pour ne pas y prêter attention.

Un instant plus tard, Troi le rejoignit.

— Capitaine, dit-elle à voix basse, pour que personne d'autre ne l'entende, puis-je vous parler une minute en privé ?

— Bien sûr. (Picard se tourna vers Tasha.) Lieutenant, contactez la Station Farpoint. Je veux parler au commander Riker.

— Oui, monsieur, répondit la jeune femme.

Mais elle était visiblement distraite par la perspective de l'entrevue entre le capitaine et son conseiller.

Picard eut plaisir à remarquer que Troi, même à ce stade de leur relation, faisait preuve d'une parfaite discrétion. Elle attendit que les portes de la salle de réunion se soient refermées derrière eux avant de prendre la parole.

— Capitaine, dit-elle, je tenais juste à vous exprimer mon inquiétude concernant la façon dont l'équipage répond à vos ordres... inattendus.

— Les officiers n'ont pas confiance en moi, acquiesça Picard. Je le sais. Ils pensent que je fais n'importe quoi.

— Certains, oui. D'autres sont simplement désorientés, corrigea Deanna. Il faut toujours du temps à un équipage pour apprendre à connaître son capitaine, et inversement.

— Je comprends. Mais même s'ils n'en sont pas conscients, je sais de quoi ces gens sont capables, répondit Picard. Ils ont tout pour devenir les meilleurs.

Troi sourit.

— Je suis heureuse de vous l'entendre dire. Ça leur ferait peut-être du bien aussi... (Elle marqua une pause.) Mais le plus important, c'est de leur révéler ce qui se passe. Ça les aiderait beaucoup.

Picard réfléchit quelques instants.

— Je sais qu'il est difficile d'exécuter des ordres dont on ne connaît pas la raison, dit-il enfin. Mais pour le moment, je n'ai pas le choix.

Troi n'eut pas l'air convaincu.

— Si vous pouviez au moins leur expliquer pourquoi...

Elle fut interrompue par la voix de Tasha, sortant de l'intercom.

— Lieutenant Yar au capitaine Picard. J'ai le commander Riker en ligne, monsieur.

Picard remarqua la réaction de Deanna à la mention de ce nom : celle d'une femme qui, bien qu'elle ne se l'avouât pas, éprouvait toujours quelque chose pour un ancien amant.

Il leva le nez vers le micro fixé au plafond.

— Merci, lieutenant. Passez-moi-le ici.

— Oui, monsieur.

Le capitaine s'assit et activa le moniteur de la salle de réunion. Aussitôt, le visage glabre d'un Will Riker plus jeune apparut à l'écran. Picard ne se retourna pas vers Troi, mais il imaginait très bien l'expression de la Bétazoïde.

— Commander, salua-t-il Riker. Je voulais juste vous faire savoir que nous ne pourrions pas vous récupérer sur la Station Farpoint à l'heure prévue.

Riker haussa les sourcils.

— Je vois. Puis-je vous en demander la raison ?

— Pas pour le moment.

— Ah. Et quel retard prévoyez-vous au juste ?

Picard secoua la tête.

— Je ne sais pas encore, mais je vous tiendrai au courant. Merci d'informer le docteur Crusher et le lieutenant La Forge de ma part.

— Ce sera fait, monsieur.

Sur ces mots, le capitaine coupa la communication.

Sur la Station Farpoint, Beverly Crusher finissait son petit déjeuner quand un sifflement retentit à sa porte. À bord des vaisseaux stellaires, un carillon annonçait les visiteurs, mais les Bandi avaient conçu la station en tenant compte de leurs propres préférences.

— Entrez.

La porte s'ouvrit, révélant la silhouette élancée de Will Riker.

— Navré de vous déranger, dit-il avec un agréable sourire.

— Ce n'est pas grave, dit Beverly.

Elle avait fait sa connaissance à bord du Capuche, qui les conduisait tous deux sur Farpoint. Riker y avait servi sous les ordres du capitaine De Soto.

— Maman ? C'est le commander Riker ?

Avant que Beverly puisse répondre, son fils Wesley jaillit de sa chambre, les yeux écarquillés de plaisir. Durant le voyage, Will avait eu la bonté de prendre

le petit garçon sous son aile, et de répondre patiemment à toutes ses questions sur les systèmes du Capuche.

— Oui, répondit-elle bien inutilement.

Le sourire de Riker s'élargit.

— Comment ça va, Wes ?

L'enfant haussa ses frêles épaules.

— Pas trop mal. J'étais en train de lire le descriptif des nouveaux conduits à plasma que Starfleet vient d'installer sur ses vaisseaux. (Dévoré par la curiosité, il marqua une pause puis se lança :) Si je demande gentiment, vous croyez que le capitaine me laissera les voir ?

Ce fut au tour de Riker de hausser les épaules.

— Je ne peux pas te le garantir, Wes. Je ne l'ai jamais rencontré ; je ne sais pas du tout à quoi il ressemble : Mais je lui glisserai un mot pour toi.

Wesley bondit de joie.

— Super ! (Il se tourna vers Beverly.) Maman, tu pourrais faire pareil ?

La jeune femme sentit le rouge lui monter aux joues. Riker lui jeta un regard interrogateur.

— Le capitaine Picard et mon défunt mari étaient amis, expliqua-t-elle brièvement. Je suppose que je ne vous en ai jamais parlé...

Riker secoua la tête.

— Non. Mais vu les circonstances, vous pourriez peut-être lui glisser un mot pour nous deux.

Venant de quelqu'un d'autre, cette remarque aurait pu sembler sarcastique ou pleine de ressentiment. Dans la bouche de Riker, elle fit sourire Beverly, et dissipa son embarras comme par enchantement.

Crusher aurait voulu éprouver plus d'enthousiasme à l'idée de rejoindre l'équipage de l'Entreprise. En réalité, elle n'avait pas choisi cette mission dans le but de servir un vieil ami de son mari : bien au contraire, ce point l'avait fait réfléchir à deux fois avant de signer.

Jack était mort dix ans auparavant, alors qu'il était un des subordonnés de Picard. La dernière fois qu'elle avait vu le capitaine, c'était pour son enterrement.

Travailler avec lui serait difficile. Elle se sentirait probablement mal à l'aise, au moins les premiers temps. Si Jack n'avait pas péri dans ce terrible accident, qui sait ce qu'il aurait pu devenir ?

Quant à Picard, elle ne cesserait de lui rappeler la mort d'un ancien camarade, dont il s'était toujours senti responsable, même à tort.

Pourtant, Beverly voulait ce poste. Après des années d'étude, et tout ce qu'elle avait accompli dans le corps médical, c'était la seule épreuve qui se présentât encore à elle, et elle n'était pas femme à refuser un défi.

— Je ferai ce que je pourrai, répondit-elle à Riker.

Le sourire de l'officier se figea.

— Malheureusement, je crois que nous devons attendre un peu avant de mettre ces bonnes résolutions à l'épreuve. Je viens de parler avec Picard, et il m'a dit que notre rencontre était ajournée jusqu'à nouvel ordre.

Beverly lut de la déception sur le visage de son fils.

— Pourquoi ? demanda-t-il.

— J'aimerais pouvoir te répondre, mais le capitaine n'a pas jugé bon de me l'expliquer, dit Will.

Cette fois, Beverly avait entendu une note de ressentiment dans sa voix. Apparemment, Will Riker n'aimait pas être tenu à l'écart de l'action.

Wesley se laissa tomber sur un divan.

— Je savais bien que c'était trop beau pour être vrai, soupira-t-il.

Riker lui posa une main sur l'épaule.

— Quoi qui ait pu retenir le capitaine, ça ne le retardera sans doute pas plus d'un jour ou deux. Tu tiendras bien jusque-là, non ?

Le garçon leva la tête et acquiesça.

— Je suppose, dit-il d'une voix morne.

Riker lui sourit.

— Parfait. (Il se tourna vers Beverly.) Dans ce cas, je vais me rendre dans les quartiers du lieutenant La Forge. Je pourrais le prévenir par intercom, mais j'aime autant y aller en personne. Ce n'est pas comme si j'avais autre chose à faire...

Beverly ne put s'empêcher de glousser.

À bord de l'Entreprise, le capitaine reporta son attention sur Troi.

— Est-ce tout ce dont vous vouliez me parler, conseiller ?

Elle ne répondit pas tout de suite. Visiblement, elle était troublée par quelque chose.

— En fait, non. Je me demande depuis un moment si je dois vous en informer ou pas, mais... (Elle hésita.) C'est à propos du commandeur Riker...

Bien entendu, Picard savait tout de leur relation sur Bétazed ; il savait même comment elle évoluerait au cours des années à venir. Mais comme il ne pouvait rien révéler à Deanna, il fit mine de n'en avoir jamais entendu parler.

— Oui ?

— En fait, nous avons été... intimement liés autrefois, expliqua la jeune femme.

Picard feignit la surprise.

— Je vois. Pensez-vous que cela sera une gêne sur le plan personnel ?

Deanna secoua vivement la tête.

— Non, monsieur. C'était il y a longtemps. Je suis certaine que ça ne signifie plus rien pour lui... comme pour moi. Mais je pensais qu'il valait mieux vous mettre au courant.

Picard fit mine de réfléchir.

— J'apprécie votre honnêteté, conseiller. Et je compte sur vous et sur le commandeur Riker pour trouver un moyen de travailler côte à côte en bonne intelligence.

Troi hocha la tête, mais elle ne semblait pas persuadée d'y arriver.

Le capitaine se dirigea vers le synthétiseur.

— Du Earl Grey, chaud, réclama-t-il.

La réponse de l'ordinateur fut aussi rapide que peu satisfaisante.

— Cette boisson n'a pas été programmée dans cette unité. Merci de saisir sa composition chimique.

Picard sourit. Il se tourna vers Troi, prêt à faire un commentaire humoristique...

... Et se retrouva face à l'écran principal du vaisseau, où s'affichait le visage d'un commandeur romulien.

Il lui fallut quelques secondes pour reprendre ses esprits et réaliser qu'il se trouvait dans le présent. Alors, il reconnut son interlocuteur.

— Tomalak, chuchota-t-il.

Il l'avait rencontré dans le Noyau de Galorndon, quand il avait donné asile à l'amiral Jarok, et revu plusieurs fois ensuite. Le Romulien était toujours aussi impressionnant.

— Alors, capitaine, ricana-t-il. Combien de temps allons-nous nous regarder en chiens de faïence de part et d'autre de la frontière ?

Se ressaisissant, Picard lui rendit son regard. Oui, combien de temps ? se demanda-t-il. Puis il eut une idée.

— Il existe bien une solution...

— Laquelle ? s'enquit Tomalak.

Le capitaine haussa les épaules.

— Il paraît évident que nous sommes ici pour la même raison : enquêter sur l'anomalie dans le système Devron.

— C'est exact, concéda le Romulien. Que proposez-vous ?

— Nous pourrions envoyer chacun un vaisseau dans la Zone Neutre, avec le seul but d'effectuer des recherches, suggéra Picard.

Tomalak réfléchit.

— Starfleet a-t-il approuvé cet arrangement ?

— Non, répondit Picard.

Le Romulien sourit.

— Ça me plaît déjà plus.

Il plissa les yeux en considérant cette perspective sous tous ses angles, puis finit par hocher la tête.

— D'accord : un vaisseau chacun. Mais je vous préviens tout de suite : si d'autres bâtiments de la Fédération tentent de pénétrer dans la Zone...

— Inutile de me menacer, coupa Picard. Nous sommes tous conscients des conséquences.

— Très bien, acquiesça Tomalak d'un air presque amical. Dans ce cas, rendez-vous dans le système Devron.

Un instant plus tard, son visage eut disparu, remplacé par les constellations de la Zone Neutre.

Picard se tourna vers le pilote.

— Programmez une trajectoire pour le système Devron, ordonna-t-il. Vitesse de distorsion cinq... En avant !



## CHAPITRE XVI

Guinan s'attendait à ce que le capitaine vienne la consulter à tout moment. Elle ne fut pas déçue.

Dès qu'il entra à l'Avant-Toute, il la chercha du regard. Comme elle ne se trouvait pas à sa place habituelle derrière le comptoir, il lui fallut quelques instants pour la repérer.

— Excusez-moi, dit-elle à Reginald Barclay en se levant de la table qu'ils partageaient. J'ai un rendez-vous.

L'ingénieur pâlit.

— Mais...

— Je sais, la rassura Guinan, posant une main sur son épaule. Vous avez besoin de parler à quelqu'un. Et vous avez peur de ce qui est en train de se passer. Mais c'est pareil pour tout le monde. (Elle planta son regard dans celui de Reg.) Il est normal d'être effrayé, monsieur Barclay. Ça ne veut pas dire que quelque chose cloche chez vous. Au contraire.

Il plissa le front.

— Vous... vous croyez vraiment ?

— J'en suis certaine. Et je sais aussi que, malgré vos inquiétudes, vous vous en sortez toujours admirablement bien.

Barclay réfléchit.

— Je suppose que vous avez raison, lâcha-t-il enfin.

Guinan grimaça.

— Comme d'habitude...

Elle lui tapota amicalement le dos et fit signe à son serveur en chef.

— Un autre cocktail maison pour M. Barclay, Ben, lui ordonna-t-elle. Et ne lésinez pas sur la grenadine.

Le serveur hocha la tête.

— Entendu, dit-il en retournant vers le comptoir.

Picard s'était immobilisé au centre de la pièce. Guinan s'approcha de lui en souriant.

— Vous venez souvent ici ? demanda-t-elle.

Il faillit lui rendre son sourire.

— Pas aussi souvent que j'aimerais, admit-il. Comme vous vous en doutez, ce n'est pas une simple visite de courtoisie.

Guinan acquiesça.

— Vous voulez qu'on aille discuter dans mon bureau ?

— J'aimerais beaucoup.

Elle le prit par le bras et le guida vers une alcôve, près d'une des baies vitrées. De là, ils pouvaient voir défiler les étoiles.

Un serveur fit un pas dans leur direction, mais Guinan le congédia d'un geste, et il n'alla pas plus loin.

— Je parie, dit-elle en se tournant vers le capitaine, que vous n'avez pas très soif.

— C'est exact. (Il marqua une pause, le temps de rassembler ses pensées.) Guinan, j'ai un problème très grave. Et j'espérais que vous pourriez m'aider à le résoudre.

— C'est en rapport avec vos déplacements temporels, devina-t-elle.

Picard plissa les yeux.

— Alors, vous savez... ?

Elle hocha la tête.

— Ça ne devrait pas vous surprendre.

Il fit un signe de dénégation.

— Je suppose que non. (Il se pencha en avant, l'éclairage diffus de l'alcôve adoucissant ses traits.) Guinan, je viens d'avoir une petite conversation avec un ami commun...

— Q, précisa-t-elle.

Le seul son de cette lettre la remplissait de dégoût.

— Oui. Il m'a informé que je provoquerai la destruction de l'humanité, expliqua Picard. Qui plus est, cela se produira dans trois époques distinctes. Chaque fois, je serai à l'origine de la catastrophe.

— Je vois, répondit Guinan.

— Par ailleurs, poursuivit Picard, nous avons découvert une anomalie spatiale dans le système Devron, vers lequel nous nous dirigeons en ce moment même. Je pense qu'elle est peut-être la cause de la destruction évoquée par Q.

— Mais vous n'en êtes pas certain, fit remarquer Guinan. Pour ce que vous en savez, ça n'a peut-être aucun rapport.

— Exact, confirma Picard. De la même façon, il semble que Q soit responsable de mes déplacements temporels, bien que je n'en aie aucune preuve. À supposer que j'aie raison, j'ignore si ses intentions sont bienveillantes ou pas. Après tout, mes voyages dans le passé et dans le futur peuvent être la cause du problème ou le moyen de le résoudre. Je n'en sais absolument rien.

Pleine de sympathie, Guinan hocha la tête.

— Ça fait beaucoup de questions sans réponse, pas vrai ?

Picard poussa un soupir.

— C'est bien pour ça que je suis venu réclamer votre aide. Après tout, vous êtes la seule qui ait gardé un sens de la perspective quand l'Entreprise a été victime d'une dérive temporelle...

— Je m'en souviens, approuva Guinan. Nous avons sauté d'une trame à l'autre et nous sommes retrouvés en guerre contre les Klingons, dans un monde où Tasha Yar était toujours vivante.

Picard hocha la tête.

— Oui. En outre, vous connaissez bien Q et vous le mettez mal à l'aise ; je crois même qu'il vous craint. Je me trompe peut-être, mais je pense que vous êtes capable de résoudre ce problème, sinon directement, du moins en me conseillant.

Guinan le dévisagea. Elle n'aurait rien aimé tant que d'accéder à la requête de son ami, mais...

— Je crains que ce soit impossible.

Le capitaine ne put cacher sa déception.

— Voulez-vous dire que vous ne pouvez pas m'aider, ou que vous ne le voulez pas ?

— Ce que je veux dire, Jean-Luc, reformula-t-elle en choisissant soigneusement ses mots, c'est que vous devez trouver la solution tout seul.

Il se radossa à sa chaise.

— Mesurez-vous ce qui est en jeu ? Et ce que nous risquons de perdre ?

— J'en ai une assez bonne idée, confirma Guinan.

— Mais ça ne vous fait pas changer d'avis ? insista Picard.

— J'aimerais bien. Et j'aimerais aussi vous expliquer pourquoi c'est impossible.

Elle haussa les épaules. Picard fit de son mieux pour accepter cette réponse.

— Vous ne pouvez vraiment rien me dire ? demanda-t-il.

Guinan réfléchit quelques instants.

— Juste que la solution est à votre portée. Et que vous êtes le seul à pouvoir la trouver.

Le capitaine prit une inspiration et la relâcha lentement. Ce n'était pas ce qu'il espérait, mais c'était tout de même quelque chose.

— Merci, dit-il sincèrement.

Guinan eut un sourire ironique.

— De rien.

— Peu importent les raisons de notre présence, fit remarquer l'enseigne Sonya Gomez en vérifiant sur son moniteur les ratios de transfert des moteurs de distorsion.

— Peu importe ? répéta l'enseigne Robin Leffler, qui se tenait près d'elle dans la salle des machines.

Son travail consistait à examiner les cristaux de dilithium à la recherche de minuscules fissures causées par le plasma : une tâche routinière qui le devenait un peu moins considérant l'actuelle trajectoire du vaisseau.

— Ne t'inquiètes-tu pas de ce qui se passe dans la Zone Neutre ? s'étonna-t-il.

— Bien sûr que si, répondit Gomez. Mais réfléchis un peu... Nous contemplons des systèmes solaires que personne n'a vus depuis la signature du Traité d'Algeron.

Leffler lui sourit.

— Nous les contemplerions s'il y avait des baies vitrées dans la salle des machines. Peut-être qu'ils peuvent les voir depuis l'Avant-Toute, mais ici, nous n'avons que les rapports de nos senseurs.

Gomez se renfrogna.

— D'accord, d'accord. Mais c'est quand même excitant de les savoir là, dehors, tout autour de nous. (Elle marqua une pause.) Certains des plus grands capitaines de l'histoire ne connaissent la Zone Neutre que de nom.

Leffler haussa les épaules.

— Je suppose.

Gomez se tourna vers lui.

— Et ça ne te fait rien ?

Le jeune homme poussa un soupir.

— Bien sûr que si. Mais je ne peux m'empêcher de penser à la règle numéro vingt-neuf.

— La règle numéro vingt-neuf ? répéta sa compagne.

— « Le paysage est encore plus beau sur le chemin du retour », dit Leffler. Les sourcils froncés, il examina son moniteur plus attentivement.

— Qu'entends-tu par là ? interrogea Gomez.

Sans relever la tête, le jeune homme lui tapota l'épaule.

— Que tu devrais faire attention à tes ratios de transfert. Sinon, nous risquons de ne jamais rentrer chez nous.

— Oh.

Méditant la sagesse de la règle numéro vingt-neuf, Sonya Gomez chassa de son esprit les images de systèmes solaires encore vierges.

Pour le moment...

Il ne leur avait pas fallu longtemps pour atteindre le système Devron, songea Picard en observant l'écran principal. Ni pour y découvrir quelque chose qui valait le déplacement.

— Selon nos senseurs, annonça Data, nous avons localisé l'anomalie.

Assis devant sa console, Geordi laissa échapper un sifflement.

— Je n'ai jamais rien vu de la sorte, avoua-t-il.

— Moi non plus, renchérit Worf.

— C'est magnifique, souffla Deanna.

— Mais ça peut quand même être un piège, leur rappela Riker.

L'anomalie était telle que l'avaient décrite les senseurs à longue portée : une explosion de couleurs chaotiques, traversées d'éclairs argentés. Sur l'écran, le phénomène avait une qualité éthérée qui le rendait à la fois spectaculaire et effrayant.

Picard se leva et fit quelques pas en direction de l'écran. Il avait l'impression que l'anomalie l'observait, qu'elle le mettait au défi de percer tous ses secrets avant qu'il ne soit trop tard.

Il se tourna vers Data.

— Balayage intégral, ordonna-t-il.

— Oui, monsieur, répondit l'androïde.

Le capitaine regarda ses doigts voler sur la console...

... Et eut le sentiment d'avoir fait un nouveau bond dans le temps. Un rapide coup d'œil à la ronde le lui confirma : si Tasha occupait la console tactique, il était de retour dans le passé.

Par-dessus son épaule, Data jeta un regard vers Picard.

— Nous approchons du système Devron, capitaine. Nos senseurs captent une anomalie de grande taille droit devant.

Picard poussa un grognement. Il avait déjà entendu ça...

— Arrêt immédiat. Affichage à l'écran.

Une fois de plus, il découvrit le vortex d'énergies temporelles composant l'anomalie. Mais elle semblait occuper beaucoup plus de place que précédemment.

— Elle a grossi, n'est-ce pas ? demanda-t-il sans réfléchir.

Troi fronça les sourcils.

— Capitaine ?

Picard secoua la tête.

— Rien. Balayage intégral, monsieur Data.

— Oui, monsieur.

Il fit deux pas en avant pour mieux voir l'écran, où l'anomalie...

... Avait disparu.

Picard eut beau cligner des yeux, il ne put la faire revenir. Sur l'écran ne s'affichaient qu'un soleil jaune et trois planètes dénuées de vie.

Avant même de regarder autour de lui, il comprit qu'il était dans le futur. C'était la seule époque où son cerveau fonctionnait aussi mal, où ses réflexes étaient aussi lents.

— J'ai effectué un balayage intégral du système Devron, annonça Data. Nos senseurs ne captent rien qui sorte de l'ordinaire.

Pivotant sur lui-même, Picard vit que l'androïde était assis à une console à côté de La Forge, et que Worf se penchait par-dessus son épaule. Le Klingon secoua la tête.

— Non, protesta le capitaine. C'est impossible...

Il rejoignit ses camarades, son cœur cognant douloureusement dans sa poitrine. Ils avaient sûrement commis une erreur...

— Je l'ai vue dans les deux autres époques, balbutia-t-il. Il devrait y avoir... une énorme anomalie spatiale.

Geordi leva les yeux vers lui.

— Je suis navré, monsieur, mais nous avons tout vérifié.

Ça ne colle pas, songea Picard. Elle devait être là.

## CHAPITRE XVII

Ce n'était pas ce qu'avait espéré Beverly. Debout près de la station scientifique, elle sentit son cœur saigner pour Jean-Luc.

Il semblait tellement certain de trouver quelque chose dans le système Devron ! Elle s'était même demandé s'il ne pourrait pas avoir raison.

Si cette improbable histoire de voyage dans le temps et de destruction de l'humanité n'aurait pas quelque fondement...

Mais la preuve était indéniable : il n'y avait rien à voir. Beverly pouvait imaginer la déception de son ex-mari.

— Vérifiez encore, insista Jean-Luc.

Data obéit, sans résultat.

— Toujours rien, capitaine. J'ai effectué un balayage intégral dans un rayon d'une année-lumière autour du Pasteur. Aucune anomalie ni quoi que ce soit qui y ressemble.

— Avez-vous scanné la bande subspatiale ? s'obstina Jean-Luc.

— Oui, monsieur, répondit Geordi. La barrière est un peu mince dans cette zone...

— Ah ah ! triompha le vieil homme.

L'ingénieur fronça les sourcils.

— Mais, comme j'allais le dire, ça n'a rien d'inhabituel. En d'autres termes, nous n'avons toujours pas le moindre indice.

Le sourire de Jean-Luc s'évanouit ; il secoua la tête.

— Je ne comprends pas. Je l'ai vue dans les deux autres... les deux autres époques. Pourquoi n'est-elle pas ici ?

Worf, qui s'affairait à une console voisine, leva un regard inquiet.

— Capitaine, dit-il en fixant Beverly, je surveille les canaux de communication klingons, et plusieurs vaisseaux de guerre viennent d'être détournés vers ce secteur. Ils recherchent un bâtiment renégat de la Fédération.

Misère, songea Beverly. Fin de la partie. Le moment était venu de décamper... à condition qu'ils en aient encore le temps.

Son ancien époux la tira par là manche.

— Tu n'as pas l'intention de faire demi-tour, n'est-ce pas ?

Elle poussa un soupir, ne souhaitant pas heurter davantage les sentiments du vieil homme. Mais ça restait la seule solution.

— Jean-Luc, le raisonna-t-elle, il n'y a aucune anomalie spatiale...

— Il devrait y en avoir une ! rugit le capitaine. Je le sais !

Il se tourna vers Data et le saisit par les épaules. Par le passé, il s'était si souvent appuyé sur l'androïde que c'était devenu un réflexe.

— Il doit bien exister un autre moyen de chercher des perturbations temporelles. De trouver les choses que ne détecte pas un balayage ordinaire...

Data considéra cette suggestion.

— En effet, il existe plusieurs méthodes pour détecter les perturbations temporelles, confirma-t-il. Mais nous sommes limités par l'équipement du Pasteur. Ce vaisseau a été conçu pour les urgences médicales, pas pour effectuer des recherches scientifiques.

Beverly s'interposa.

— Jean-Luc, nous avons fait tout ce qui était en notre pouvoir. Nous devons retourner sur le territoire de la Fédération.

— Néanmoins, poursuivit Data, imperturbable, il doit être possible de modifier le déflecteur de distorsion pour émettre un rayon de tachyons inversés, qui sonderait l'espace au-delà de la barrière subspatiale.

Jean-Luc bondit de joie.

— Parfait ! s'exclama-t-il en brandissant les poings. Faites-le tout de suite.

— Une minute, coupa Beverly. (Elle se tourna vers l'androïde.) Combien de temps cela prendra-t-il ?

Il haussa les épaules.

— Pour effectuer les modifications et fouiller tout le système Devron, environ quatorze heures.

Beverly soupira.

— Worf, de combien de temps disposons-nous avant l'arrivée des vaisseaux de guerre ?

— Je n'en suis pas certain, mais je pense qu'ils viennent de l'avant-poste de Memp'ha. Si c'est bien le cas, ils en ont pour huit à onze heures de vol.

Une fois de plus, le temps jouait contre eux... Étant donné les circonstances, il fallait que Beverly soit folle pour ne pas jeter l'éponge, même si Data accordait quelque crédit à la théorie de Jean-Luc.

Mais elle avait déjà tenté des choses beaucoup plus osées.

— Très bien, Data. Mettez-vous au travail tout de suite. Enseigne Chilton, programmez une trajectoire de retour vers la Fédération. Si nous n'avons rien trouvé dans six heures, nous repartirons à la distorsion maximale.

Chilton hocha la tête.

— Oui, capitaine.



— Six heures ne suffiront pas, protesta Jean-Luc. Nous devons rester ici jusqu'à ce que nous l'ayons trouvée, qu'importe le temps que ça prendra.

Beverly dut se retenir pour ne pas exploser.

— Exécutez mes ordres, dit-elle à l'enseigne. (Puis, à Picard :) Puis-je te parler un instant ?

Les yeux de Jean-Luc lançaient des éclairs.

— J'allais te demander la même chose.

Sans un mot, elle le précéda.

Quand les portes de la salle de réunion se refermèrent derrière eux, Picard bouillonnait toujours d'indignation.

— Beverly, je n'arrive pas à croire que tu veuilles repartir avant de...

Elle pivota vers lui, le visage rouge de colère.

— Ne conteste plus jamais mes ordres pendant que nous sommes sur la passerelle !

Désarçonné par cet éclat inhabituel, Jean-Luc mit quelques secondes à se ressaisir.

— Je ne fais qu'essayer de... Les enjeux sont énormes. Tu ne te rends pas compte que...

— Je me rends compte, coupa Beverly, que tu n'aurais jamais toléré ce genre de comportement à bord de l'Enterprise. C'est pareil pour moi.

Aussi frustré qu'il soit, Jean-Luc dut reconnaître que son ex-femme venait de marquer un point : si quelqu'un s'était conduit de la sorte en sa présence, il l'aurait renvoyé dans ses quartiers jusqu'à nouvel ordre. Non : il l'aurait fait jeter au cachot.

— Tu as raison, admit-il, radouci. Je n'aurais pas dû faire ça. Rassure-toi, ça ne se reproduira pas. Mais tu dois comprendre que la survie de l'humanité est en jeu. Q m'a dit que nous risquions d'être détruits...

— Je sais, acquiesça Beverly. C'est pour ça que je veux bien m'attarder ici et continuer à chercher. (La colère s'estompa de son regard.) Mais envisage la possibilité que rien de ce que tu me dis ne soit réel...

Jean-Luc eut l'impression d'avoir reçu une gifle. Il fit un pas en arrière.

— Que veux-tu dire par là ? balbutia-t-il.

Beverly se rapprocha et lui prit les mains.

— Jean-Luc, je t'aime trop pour ne pas te dire la vérité. Tu es atteint du syndrome irumodique à un stade avancé. Il se peut que tout ceci - l'anomalie, la menace envers l'humanité - n'existe que dans ta tête. (Elle marqua une pause.) Je resterai ici six heures, pas une minute de plus. Puis nous rentrerons à la maison.

Il ouvrit la bouche pour protester, mais un regard de son ex-femme l'en dissuada. Il comprit qu'il n'arriverait pas à la faire changer d'avis.

— Dis-toi bien que je ne serais même pas venue si quelqu'un d'autre me l'avait demandé, ajouta Beverly pour atténuer le coup. J'aurais refusé dès le départ.

Jean-Luc la crut. Elle lâcha ses mains et, l'abandonnant dans la salle de réunion pour lui laisser le temps de se remettre, retourna sur la passerelle.

Resté seul, Picard réfléchit. Il comprit que Beverly avait dit vrai : il avait abusé de sa patience et de celle de tous leurs vieux amis. En jouant sur leurs souvenirs et leur loyauté, il avait obtenu d'eux qu'ils accèdent à ses demandes. Mais il ne pouvait en exiger davantage.

Soudain, il eut l'impression de n'être plus seul. Quelqu'un se tenait derrière lui.

Faisant volte-face, il découvrit une parodie de vieillard : un humain aux yeux cernés et aux cheveux gris en désordre, vêtus d'habits sales et trop grands pour lui.

Appuyé sur une canne, il porta un cornet d'audition à son oreille.

— Hein ? croassa-t-il en imitant la voix du capitaine. Que vient-elle de dire, mon garçon ? Je n'ai pas bien saisi...

Picard fronça les sourcils.

— Que se passe-t-il, Q ? Qu'avez-vous fait de cette maudite anomalie ? L'épouvantail se rapprocha de lui comme pour mieux entendre.

— Ce que j'ai fait de ta mamie ? Mais rien du tout, mon garçon. Tu as encore dû la perdre...

Le capitaine s'empourpra.

— Arrêtez de jouer l'imbécile et répondez-moi ! explosa-t-il.

Q lui agita sous le nez un index arthritique.

— Les jeunes sont si impatients... Vous exigez toujours des réponses. Pourquoi ne prenez-vous pas le temps de vivre... de cueillir les roses... d'apprécier les choses à leur juste valeur... ?

Picard fit un pas vers sa Némésis qui, avec une rapidité démentant son état pitoyable, leva sa canne et lui en pointa le bout sur l'estomac.

— Allons, allons, dit Q, retrouvant ses manières brusques et ironiques. Ne vous laissez pas emporter, mon antique ami : vous risquez la crise cardiaque. Et je ne voudrais surtout pas que vous me claquiez dans les pattes avant le moment approprié... même s'il n'est plus très lointain.

— Pas si j'ai mon mot à dire, gronda le capitaine.

L'entité fixa l'œil gauche de Picard.

— Est-ce un vaisseau éclaté que je vois là, ou êtes-vous juste content de me voir ?

Picard lutta contre la fureur qui menaçait de le submerger.

— Je ne vous demande qu'une chose : l'anomalie que nous cherchons... Est-ce elle qui détruira l'humanité ?

— Vous oubliez ce que je vous ai dit lors de notre dernière rencontre : c'est vous qui détruirez l'humanité.

— En faisant quoi ? insista Picard.

— Ça, c'est à vous de le déterminer. Je croyais m'être bien fait comprendre.

— Dans ce cas, quand cela se produira-t-il ? Comment... ?

Soudain, Picard réalisa qu'il ne se trouvait plus à bord du Pasteur, dans le futur, mais sur la passerelle de l'Entreprise. L'anomalie s'affichait sur l'écran, et Q n'était nulle part en vue.

Mais l'entité moqueuse lui avait laissé un souvenir : la canne sur laquelle elle s'appuyait. Picard la laissa tomber et fit un pas en avant.

— Au rapport, monsieur Data.

L'androïde consulta le moniteur de sa console.

— L'anomalie fait deux cents millions de kilomètres de diamètre, monsieur. C'est une source d'énergie temporelle hautement concentrée, équivalente à dix étoiles de type G.

Le capitaine rumina ces informations.

— Et quelle est la source de cette énergie ? s'enquit-il.

— Je n'en suis pas certain, répondit Data. Nos senseurs n'ont pas réussi à la pénétrer.

Picard réfléchit un moment. Dans le futur, l'androïde avait suggéré de...

— Data... Que diriez-vous de modifier les déflecteurs pour émettre un rayon de tachyons inversés ? Ça nous permettrait de franchir la barrière subspatiale et de voir ce que contient l'anomalie.

L'androïde parut légèrement surpris.

— Une idée très intéressante, admit-il néanmoins. Je ne crois pas qu'on ait jamais utilisé ainsi un rayon de tachyon. (Il marqua une pause.) J'ignorais que vous étiez un expert en théorie temporelle.

Le capitaine sourit.

— Moi, non... Mais j'ai des amis très doués. Mettez-vous au travail tout de suite.

— Oui, monsieur. (Data se leva.) Je pense que nous pourrions effectuer les modifications nécessaires en salle des machines.

Picard hocha la tête. Tandis que l'androïde se dirigeait vers l'ascenseur, il reporta son attention sur l'écran principal où s'étendait l'anomalie, symbole d'un anéantissement qu'il ne comprenait toujours pas. Mais il était bien déterminé à réussir.

— Un cadeau d'un ami ? demanda Riker en ramassant la canne abandonnée. Picard grimaça.

— Un très vieil ami, confirma-t-il.

Assise devant sa console, n'ayant rien d'autre à faire qu'observer l'anomalie qui scintillait sur son moniteur, l'enseignante Calan laissa dériver son esprit vers des souvenirs lointains. Elle ne pouvait s'en empêcher : ce qu'elle avait vécu était trop difficile à oublier.

Comme les enseignantes Ro et Sito, Calan était bajorane. Et comme tous les membres de sa race, elle avait connu l'enfer entre les mains des Cardassiens qui tenaient sa planète natale sous leur coupe.

Un souvenir se détachait du reste. Il remontait au tout début de l'occupation cardassienne, quand son peuple captif avait subi les pires atrocités.

À l'époque, Calan peinait dans les cuisines du camp pénitentiaire de Marjono, un des plus grands de la planète. Les conquérants n'avaient eu aucun scrupule à mettre les enfants au travail. En fait, ils semblaient même y prendre un plaisir pervers, comme si ça montrait à quel point les Bajorans leur étaient soumis.

Ils ne pouvaient pas savoir combien la fillette était ravie de sa nouvelle occupation : quand les Cardassiens avaient fini de manger, elle devait débarrasser les tables et ramener les assiettes sales aux cuisines.

Si elle se débrouillait bien, elle réussissait à glisser dans sa tunique un bout de pain ou une racine de jenka, qu'elle partageait ensuite avec les autres prisonniers.

Bien sûr, elle avait une peur panique des Cardassiens ; mais parfois, la faim se faisait plus forte. Et puis, elle aimait savoir qu'elle se rebellait contre l'occupant... à sa façon.

Plus âgée, elle aurait compris qu'il ne faudrait pas longtemps pour qu'elle se fasse prendre. Mais elle n'était qu'une enfant. Ne voulant pas renoncer à leur source d'approvisionnement clandestin, les autres prisonniers ne l'avaient pas mise en garde.

Un jour, alors qu'elle glissait dans ses vêtements les restes d'un repas cardassien, un garde la vit faire. Sans un mot, il la saisit par ses longs cheveux blonds et la traîna chez le commandant de la prison.

Comme la plupart de ses semblables qui occupaient de hauts postes, Gul Makur n'était pas un individu brutal et sans cervelle. Mais il ne pouvait laisser impunie l'audace de Calan.

Si les prisonniers croyaient qu'ils pouvaient commettre de petites infractions, expliqua-t-il à la fillette, ils ne tarderaient pas à en oser de plus grandes... Ce qui entraînerait le genre de problème qu'il préférait éviter.

Le commandant prit le couteau avec lequel il découpait sa viande. À trois reprises, il l'enfonça dans la chair tendre de l'épaule de Calan puis connecta les points avec sa lame, créant une cicatrice triangulaire.

Des années plus tard, la jeune femme apprit que la résistance avait fini par tuer Gul Makur d'une façon particulièrement lente et douloureuse. Alors, dans son esprit, la cicatrice devint un symbole d'honneur.

Même après avoir intégré Starfleet, elle refusa qu'on l'efface chirurgicalement. Le petit triangle faisait désormais partie d'elle, et il n'était pas ce qu'elle conservait de pire de son enfance.

Comme souvent quand elle se remémorait cette scène, Calan glissa une main à l'intérieur de son uniforme et chercha du bout des doigts la boursouflure de la cicatrice. Bizarre... elle n'arrivait pas à la trouver.

Elle eut beau chercher, elle ne sentit rien. Une sueur glacée lui coula dans la nuque. Impossible que le triangle ait disparu. Par les prophètes, elle l'avait vu le matin même dans la glace !

Mais Calan dut se résoudre à une évidence aussi implacable que les méthodes de Gul Makur : il n'y avait pas la moindre cicatrice sur son épaule. C'était comme s'il ne s'était jamais rien passé, comme si elle avait imaginé toute la scène.

Pourtant, vingt ans après, elle sentait encore la pointe du couteau s'enfoncer dans sa chair. Elle sentait la douleur et la honte des larmes brûlantes qui coulaient sur ses joues...

La cicatrice avait bien existé, et voilà qu'elle avait disparu. Pourquoi ?

## CHAPITRE XVIII

— Je suis surpris, déclara Geordi. Je ne savais pas que le capitaine Picard maîtrisait si bien la théorie temporelle.

— Moi non plus, avoua Data, la voix légèrement étouffée par le bourdonnement des moteurs.

Côte à côte dans la salle des machines, ils effectuaient les modifications réclamées par leur capitaine. Quand l'androïde avait décrit ce qu'il s'apprêtait à faire, Geordi n'avait pu résister à l'envie de lui donner un coup de main. Après tout, il n'avait jamais vu de rayon de tachyons inversés. Alors, en créer un...

— Et l'utiliser pour scanner l'espace au-delà de la barrière. (L'ingénieur secoua la tête.) Une idée brillante... si elle fonctionne.

— C'est aussi ce que je pense, acquiesça Data.

— Mais ce n'est pas la première fois que le capitaine Picard me prend au dépourvu. Je me demande d'où il sort toutes ses idées...

L'androïde hocha la tête.

— Moi aussi.

Geordi désigna un des moniteurs, où s'affichait la configuration des déflecteurs.

— Nous obtiendrons davantage d'énergie si nous redirigeons ce circuit vers le point de jonction.

Data pensait de même.

— Déclenchement du rayon de tachyons.

Sur un second moniteur, l'ingénieur vit un rayon lumineux jaillir de la coupole des déflecteurs et commencer à scanner l'anomalie.

Au bout d'un moment, l'androïde se tourna vers son ami.

— Je suis curieux, Geordi. Où pensez-vous être dans vingt-cinq ans ?

L'humain sourit.

— Pourquoi me demandez-vous ça ?

— Le capitaine Picard a vu notre avenir, expliqua Data. Il nous a peut-être même rencontrés. Je trouve intéressant de spéculer sur ce que nous deviendrons.

Geordi haussa les épaules.

— Je ne sais pas. Si je suis toujours en vie, je suppose que je travaillerai encore pour Starfleet.

Data le dévisagea.

— Si je comprends bien, vous n'envisagez aucun changement significatif ?

L'ingénieur fit un signe de dénégation.

— Pas vraiment. Je suis un type assez chanceux : je fais ce que je veux dans des conditions très satisfaisantes. Je porterai cet uniforme jusqu'au jour de ma mort. (Il marqua une pause.) Et vous ?

Data réfléchit quelques instants.

— J'ai souvent songé à quitter Starfleet pour me lancer dans l'enseignement.

— Vous voulez devenir professeur ? s'étonna Geordi.

— Peut-être. J'aimerais être accepté à l'Université de Cambridge pour y occuper la Chaire Lucasienne, où se sont succédés Sir Isaac Newton, le docteur Stephen Hawking et Torar Olafok. (Il hésita.) Mais ce n'est qu'une possibilité. Il se peut que je reste dans Starfleet.

Il était temps de vérifier leurs instruments.

— Parfait, déclara Geordi. Le rayon tient le coup. Nous commençons à recevoir des données...

— L'ordinateur mettra un certain temps à produire une image complète de l'intérieur de l'anomalie, fit remarquer Data. Je suggère que nous...

Avant qu'il puisse terminer sa phrase, Geordi poussa un cri.

— Malédiction, grogna-t-il en portant les mains à son visage.

— Que se passe-t-il ? s'enquit Data.

— Je n'en suis pas sûr, balbutia l'ingénieur. (Il savait que ça lui faisait très mal, et qu'il n'avait encore jamais rien éprouvé de semblable.) C'est comme si quelqu'un m'avait enfoncé un pic à glace dans les tempes. Mon VISOR détecte toutes sortes de distorsions électromagnétiques.

Il tituba, perdit l'équilibre... et sentit l'androïde le rattraper au vol.

— Data à infirmerie. Urgence médicale dans la salle des machines.

Picard secoua la tête. Il était déjà suffisamment occupé à se disputer avec Q, à glisser d'une époque à l'autre et à lutter pour la survie de l'humanité. Et voilà qu'un autre problème se manifestait !

Beverly pointa un doigt vers Geordi, assis sur un lit biologique. L'ingénieur avait ôté son VISOR.

— Regardez ça, dit Crusher. On voit la différence à l'œil nu.

C'était vrai : l'ombre d'un iris venait d'apparaître sur les globes oculaires autrefois dépourvus de couleur.

— Exact, acquiesça Picard.

Beverly saisit un scanner manuel et pratiqua un rapide examen. Tandis qu'elle consultait les résultats, son front se plissa.

— Que se passe-t-il ? s'enquit le capitaine.

— C'est incroyable, souffla sa compagne. L'ADN de ses nerfs optiques est en train de se régénérer ! Je détecte la formation d'une rétine. (Elle se tourna vers Picard.) C'est comme s'il lui poussait de nouveaux yeux.

Geordi jura entre ses dents.

— Ça doit être pour ça que j'ai si mal, grogna-t-il : mon optique n'est plus aligné avec mon VISOR.

— Comment est-ce possible ? s'enquit Picard.

— Ça ne devrait pas l'être, répondit Beverly. Il n'existe aucune explication médicale à la régénération spontanée de tissus morts.

Pendant qu'ils méditaient sur cette phrase, l'infirmière Ogawa s'approcha d'eux et tendit un bloc-notes à Beverly.

— Docteur, on nous apprend à l'instant que deux membres de l'équipage, l'enseigne Calan et le lieutenant McBurney, viennent de voir guérir d'anciennes blessures. Je ne sais pas ce que je dois faire.

Le capitaine la dévisagea.

— Voir guérir ? répéta-t-il, incrédule.

Avant qu'ils puissent poursuivre cette conversation. Data s'approcha d'eux. Jusque-là, il travaillait sur un terminal voisin. Fasciné par l'état de Geordi, Picard avait oublié sa présence.

— Je crois, commença l'androïde, que je tiens une explication partielle de ce qui arrive au commander La Forge... et aux autres. Si vous voulez bien vous joindre à moi, monsieur, je vous montrerai.

Picard et Beverly le suivirent. Jetant un coup d'œil au moniteur par-dessus l'épaule de Data, le capitaine découvrit un diagramme assez complexe de l'anomalie, auquel étaient incorporées les informations obtenues par les senseurs. Contenant sa curiosité, il attendit que l'androïde prenne la parole.

— Je viens de terminer mon analyse de l'anomalie, annonça Data. Il s'agit apparemment d'une convergence multi-phases dans le continuum spatio-temporel.

Beverly fronça les sourcils.

— Et en français, qu'est-ce que ça donne ?

— Disons... une éruption d'antitemps, traduisit l'androïde.

Picard écarquilla les yeux.

— D'antitemps ?

— Oui, monsieur, confirma Data. C'est un concept relativement nouveau en mécanique temporelle. La relation entre le temps et l'antitemps est analogue à celle qui existe entre la matière et l'antimatière.

Picard réfléchit.

— Très bien, dit-il enfin. Poursuivez.

— L'antitemps, expliqua l'androïde, a l'exact opposé des caractéristiques du temps normal : il opère comme une régression que nous ne comprenons pas encore très bien.



Le capitaine commençait à saisir.

— Autrement dit, l'anomalie résulte de la convergence du temps et de l'antitemps en un même endroit, résuma-t-il.

— Tout à fait. Quelque chose a détruit la barrière qui séparait les deux dans le système Devron, et cette rupture projette des vagues d'énergie qui perturbent le cours normal du temps.

Data se tourna vers Geordi.

— Il est possible que les molécules d'ADN du commander La Forge ne soient pas en train de se régénérer, mais qu'elles retournent simplement à leur état originel.

S'il avait raison...

— Vous voulez dire que ses yeux rajeunissent ? s'étrangla Picard.

L'androïde hocha la tête.

— C'est ça.

— Donc, l'anomalie temporelle a des vertus rajeunissantes... Je ne vois pas le rapport avec la destruction de l'humanité, bien au contraire.

— Moi non plus, renchérit Beverly.

Picard fronça les sourcils.

— Monsieur Data... Avez-vous une idée de ce qui a pu provoquer la rupture de la barrière spatiale entre le temps et l'antitemps ?

L'androïde eut l'air surpris.

— L'antitemps, monsieur ?

Picard réalisa que Data était assis à son poste sur la passerelle, pas dans l'infirmerie. Il en déduisit qu'il était retourné dans le passé.

Saisissant cette occasion, il se dirigea vers la console de l'androïde et commença à saisir des données aussi vite que possible. Les autres - Tasha, Worf, O'Brien et Troi - l'observèrent en se demandant ce qu'il faisait.

— Je crois, expliqua Picard à Data, qu'en modifiant le déflecteur pour envoyer un rayon de tachyons inversés, nous découvrirons que l'anomalie provient d'une rupture entre le temps et l'antitemps.

L'androïde le dévisagea.

— C'est une hypothèse fascinante, monsieur. Où avez-vous... ?

— Ce serait trop long à vous expliquer, coupa Picard. Commencez les modifications et envoyez le rayon. Dès que vous aurez fini, cherchez ce qui a bien pu provoquer la rupture, et exposez-moi vos hypothèses.

Data ne posa pas de questions.

— Oui, monsieur.

Tandis qu'il s'exécutait, le capitaine étudia l'image de l'anomalie sur l'écran. Au cas où il l'aurait oublié, elle était toujours beaucoup plus grande dans le passé que dans le présent.

— Monsieur O'Brien, appela-t-il. Taille du phénomène ?

Il ne fallut que quelques secondes au chef mécanicien pour lui fournir une réponse.

— Approximativement quatre cents millions de kilomètres de diamètre, monsieur.

Picard secoua la tête, souhaitant mieux comprendre ce qui se passait.

— Pourquoi est-elle plus grosse ici ? marmonna-t-il entre ses dents.

O'Brien lui jeta un regard perplexe. Il ne voyait pas du tout de quoi parlait son supérieur.

— Capitaine...

Picard pivota en entendant la voix de Worf. Le Klingon venait de découvrir quelque chose d'anormal sur son moniteur.

— Cinq transporteurs terelliens sont en position dans le système Devron, monsieur.

— Leur vaisseau-étendard tente de nous contacter, ajouta Tasha. Son commandant s'appelle Androna.

— Sur écran, ordonna Picard.

L'instant suivant, le visage d'un Terellien apparut sous ses yeux.

— L'Entreprise, sourit Androna. Je suis ravi de vous voir. Nous recevons des menaces de l'Empire Romulien depuis notre entrée dans la Zone Neutre. Heureusement que vous êtes là pour nous protéger.

Picard fronça les sourcils.

— Que faites-vous là ?

L'expression du Terellien s'éclaira.

— Quand nous avons entendu parler de la Lumière... de son pouvoir de guérir la maladie et de rajeunir les vieillards... nous n'avons pu résister à son appel.

Le capitaine soupira. À en juger la tête que faisaient ses officiers, ils n'avaient jamais entendu parler de cette Lumière.

Normal : ils ne venaient pas d'effectuer un bond dans le temps. Ils n'avaient pas été assis à l'infirmerie en compagnie de Beverly Crusher et d'un homme dont les yeux se régénéraient (quelque cause qu'on attribue au phénomène).

— Nous ne pouvons être certains que la... Lumière a ce pouvoir, répliqua prudemment Picard. Il peut exister des dangers dont nous ne sommes pas conscients...

Le Terellien n'eut pas l'air ébranlé.

— J'ai cinq vaisseaux remplis de malades et d'agonisants, capitaine. S'il y a une seule chance pour que ça marche, je ne ferai pas machine arrière.

Picard aussi pouvait se montrer têtu.

— Il serait plus sage de quitter la Zone Neutre et de nous laisser enquêter sur ce phénomène, insista-t-il.

Androna secoua la tête.

— Non, mon ami. J'ai fait trop de chemin. Je choisis de rester ici.

Bien que frustré par cette attitude, Picard ne pouvait ordonner au Terellien de déguerpir : il n'avait pas l'autorité nécessaire.

— Je vous préviens : si les Romuliens décident d'intervenir, je ne serai peut-être pas en mesure de vous protéger.

— Je comprends, répondit Androna. Nous prenons le risque. Bonne chance à vous, capitaine.

Son visage disparut de l'écran. Picard médita quelques instants, puis se dirigea vers la salle de réunion. En passant devant Tasha, il jeta :

— La passerelle est à vous, lieutenant.

Elle hocha la tête.

— Très bien, monsieur.

Les portes s'ouvrirent devant Picard, lui donnant accès à un endroit où il pourrait réfléchir au calme. Où...

... Rien ne lui semblait familier. Pas étonnant : il ne se trouvait plus à bord de l'Entreprise, mais de nouveau sur le Pasteur de Beverly.

Miséricorde, songea-t-il. J'ai encore changé d'époque.

Alors qu'il se dirigeait vers la porte, le pont s'inclina soudain sous ses pieds, manquant le projeter à terre. La sirène d'alarme se déclencha.

S'accrochant à tout ce qui se présentait, Picard se dirigea tant bien que mal vers la passerelle.

Dans le siège central, Beverly lançait des ordres. Mais rien sur l'écran principal n'expliquait pourquoi.

— Que se passe-t-il ? demanda Picard juste assez fort pour être entendu.

Son ex-femme tourna la tête vers lui.

— Nous sommes attaqués, Jean-Luc.

À cet instant, le vaisseau trembla de nouveau. Mais Picard n'en voyait toujours pas la cause.

— Boucliers réduits à trente-cinq pour cent, annonça Chilton. La nacelle bâbord a des dommages mineurs.

Worf leva les yeux de sa console.

— Trois croiseurs d'attaque klingons viennent de sortir d'invisibilité à bâbord et à tribord, déclara-t-il d'une voix tendue. Nous sommes cernés.

## CHAPITRE XIX

Pour la troisième fois, le vaisseau fut ébranlé par un tir klingon. Les mains agrippant les accoudoirs de son fauteuil, Beverly serra les dents.

Ça faisait longtemps qu'elle n'avait pas participé à un combat, et elle n'avait aucune intention de recommencer si elle pouvait faire autrement. Surtout quand les chances ne penchaient pas en sa faveur...

Elle jeta un regard à Chilton et, d'un ton aussi égal que possible, ordonna :

— Vitesse de distorsion, enseigne. Sortez-nous d'ici.

La jeune femme s'activa à sa console.

— Impossible, capitaine. Les moteurs ne répondent pas.

Une autre secousse. Cette fois, Beverly fut presque éjectée de son siège.

— Dans ce cas, programmez les coordonnées un-quatre-huit point deux-un-cinq. Impulsion maximale.

Chilton s'exécuta, mais les croiseurs klingons s'élançèrent à leur poursuite. Une fois de plus, le Pasteur encaissa les tirs ennemis.

— Puissance de distorsion fluctuante, annonça Chilton. Boucliers réduits à trente pour cent.

Beverly se mordit la lèvre. Derrière elle, une voix familière domina le tumulte.

— Statut des armements, monsieur Worf.

Un instant, Picard eut presque l'air de ce qu'il était autrefois, comme s'il avait surmonté les effets débilissants de sa maladie pour redevenir un maître stratège.

La réponse ne mit pas longtemps à lui parvenir.

— Nos phasers ne peuvent rien contre leurs boucliers, monsieur. La fuite est notre seul espoir.

Prise d'une bouffée de rage, Beverly tourna la tête vers le Klingon.

— Vous aviez dit huit heures dans le pire des cas. Que font ces croiseurs ici ?

— Ils doivent venir d'un autre secteur, répondit Worf, furieux de ne pas avoir envisagé cette hypothèse plus tôt.

Beverly se tourna vers Geordi.

— Nous avons besoin d'entrer en distorsion... tout de suite.

L'ancien ingénieur pianota sur sa console, mais son froncement de sourcils ne présageait rien de bon. Enfin, il releva la tête.

— Désolé, capitaine : ça ne fonctionne pas. Je n'arrive pas à garder les inducteurs de phase en ligne plus de...

Il fut interrompu par une nouvelle rafale de secousses.

— Boucliers réduits à neuf pour cent, rapporta Chilton. Encore un impact, et ils sauteront.

Beverly jura entre ses dents. Il ne lui restait qu'une option, et même si ça ne lui plaisait pas, elle devait y recourir.

— Monsieur Worf, ordonna-t-elle, ouvrez un canal. Dites-leur que nous nous rendons.

Trente ans plus tôt, le Klingon aurait protesté, refusant de passer pour un lâche. Mais les années l'avaient rendu plus sage et plus clairvoyant ; aussi obéit-il sans un mot.

Un silence tendu s'abattit sur la passerelle. Au bout d'un moment, Worf leva les yeux.

— Ils refusent notre reddition, annonça-t-il. Ils veulent finir ce qu'ils ont commencé.

Avant que Beverly puisse assimiler cette information, le vaisseau fut frappé de plein fouet par un tir de barrage qui la jeta hors de son fauteuil. Elle n'avait pas encore heurté le sol que la console de Chilton explosa dans une pluie d'étincelles, qui atteignirent l'enseigne au visage.

Jean-Luc, qui se trouvait le plus près de la jeune femme, vola à son secours aussi vite que possible. Mais Beverly vit bien que c'était inutile : Chilton était morte.

Les regards des deux capitaines se croisèrent. L'expression de Picard rappela à son ex-femme qu'il avait lui aussi perdu des subordonnés dans ce type de circonstances.

Worf s'installa à la console restée vacante.

— Nos boucliers ont sauté, déclara-t-il d'une voix tendue. Nous sommes à leur merci.

Beverly se hissa à nouveau dans son fauteuil et regarda l'écran principal. Celui-ci ne montrait qu'un de leurs poursuivants, déployés tout autour du Pasteur.

Les Klingons se préparaient à porter le coup de grâce. Les connaissant, elle songea qu'ils bénéficieraient au moins d'une mort rapide.

— Capitaine, intervint Data, un autre vaisseau est en train de sortir d'invisibilité, coordonnées deux-un-cinq point trois-un-zéro.

Étonnée, Beverly se demanda pourquoi leurs adversaires avaient besoin de renforts contre un bâtiment médical.

— Capitaine ! C'est l'Entreprise !

Le cœur de Beverly bondit dans sa poitrine à la mention de leur ancien vaisseau. Reportant son attention sur l'écran principal, elle vit le Classe Galaxie approcher du croiseur klingon, qui ne se doutait de rien.

Ses phasers firent feu et une rafale de torpilles à photons vint pilonner le vaisseau ennemi. Celui-ci explosa dans un nuage de plasma bleu.

Avant que l'équipage du Pasteur puisse se réjouir, une alarme retentit à bord.

— Le réacteur de distorsion est touché, hurla Geordi.

Picard devint blanc comme un linge.

— Il faut le stabiliser ! s'écria-t-il en rejoignant l'ingénieur devant sa console.

— Les vaisseaux klingons fuient, annonça Data.

Pourtant, le Pasteur fut agité par un nouveau tremblement.

— Mais pas sans lâcher une dernière bordée, ajouta l'androïde.

— Capitaine, s'époumona Geordi, je ne parviens pas à stabiliser le réacteur ! Il entre en phase critique !

Une voix que Beverly connaissait bien sortit des haut-parleurs.

— Entreprise au Pasteur. Nos senseurs révèlent une brèche dans votre réacteur de distorsion.

— Comme si nous ne le savions pas ! répliqua Beverly.

— Préparez-vous à une téléportation d'urgence, ordonna son interlocuteur.

Jean-Luc eut un sourire émerveillé. Il se tourna vers son ex-femme, ses yeux posant la question avant que ses lèvres ne l'aient formulée.

— Riker ?

— Riker, acquiesça Beverly.

Jean-Luc semblait perplexe. Il n'y a pas si longtemps, son ancien second avait refusé de l'aider, et voilà qu'il apparaissait au bon moment pour leur sauver la mise !

Le capitaine n'avait pas fini de s'interroger quand il se retrouva debout sur la passerelle de l'Entreprise. Will Riker occupait le fauteuil central, comme au bon vieux temps, quand lui-même était absent ou se reposait. Mais cette fois, il avait l'air un peu plus à l'aise.

Rien d'étonnant à ça : il avait commandé l'Entreprise pendant plusieurs années après que Picard eut rejoint le corps diplomatique, et avant que Starfleet ne le nomme amiral.

Jean-Luc ne reconnut aucun membre de l'équipage, mais il ne s'attendait pas à ce que ce soit le cas. En fait, il ne s'attendait à rien d'autre qu'être pulvérisé par un laser klingon.

Regardant autour de lui, il vit que les officiers du Pasteur s'étaient matérialisés à ses côtés, à l'exception de la pauvre Chilton. Mais qu'était devenu le reste de l'équipage de Beverly ?

À en juger son air inquiet, Jean-Luc comprit que son ex-femme se posait la même question. Le lieutenant qui occupait la console tactique les rassura.

— Vos gens se trouvent tous à notre bord, capitaine.

— Levez les boucliers, ordonna Riker. Où sont passés les Klingons ?

Le lieutenant consulta son écran.

— Ils s'enfuient, monsieur. Ils sont déjà à une demi-année-lumière de nous. Riker hocha la tête.

— Ils reviendront, affirma-t-il.

Pour l'instant, se rassura Beverly, ils étaient en sécurité. Poussant un soupir de soulagement, elle jeta un coup d'œil à la ronde.

L'Entreprise avait connu quelques modifications au fil des ans. Le siège du capitaine était un peu plus haut que dans son souvenir, et les consoles n'avaient plus la même forme. Mais c'était toujours l'endroit qu'elle avait considéré comme son foyer.

Satisfait que la bataille ait pris fin, Riker se tourna vers ses amis et leur sourit.

— Et bien ? demanda-t-il sur le ton de la plaisanterie. Personne ne me remercie ?

Worf fit un pas vers l'amiral. Une fureur mal contenue se lisait sur ses traits.

— Vous remercier de quoi ? gronda-t-il. Si vous n'aviez pas commencé par refuser votre aide au capitaine, rien de tout ça ne serait arrivé.

Le sourire de Riker s'évanouit.

— Et vous, Worf ? Je n'arrive pas à croire que vous ayez laissé un vaisseau médical entrer en territoire klingon sans lui fournir une escorte.

— J'ai fait pour le mieux, répliqua Worf. Contrairement à certains, j'ai toujours le sens de la loyauté... et de l'honneur.

— Ce n'était pas une question d'honneur mais de bon sens, protesta Riker.

— Ou de lâcheté ! cracha le Klingon.

Les yeux de l'amiral lancèrent des éclairs.

— Rappelez-vous à qui vous parlez, gouverneur.

Jean-Luc s'interposa entre les deux hommes avant que la confrontation ne tourne au drame.

— Nous n'avons pas de temps à perdre, les pressa-t-il. Will, il faut sceller la brèche du réacteur de distorsion du Pasteur.

Riker le dévisagea, incrédule.

— Pourquoi faire ?

— À cause de la barrière subspatiale, expliqua le vieillard. Elle est très fine dans cette région. Si le vaisseau explose, il risque de la déchirer... et d'inonder tout le système d'antitemps ! C'est ça qui risque de provoquer la destruction de l'humanité !

Oh non, songea Beverly. Il est reparti dans ses délires...

Riker observa Picard comme si celui-ci avait irrémédiablement basculé dans la folie. Puis son regard se posa sur Data, Geordi et Beverly.

— De quoi diantre parle-t-il ?

L'ex-femme de Jean-Luc secoua la tête.

— Franchement, je n'en suis plus très sûre...

Picard saisit l'androïde par le bras.

— Dites-leur, Data ! Dites-leur !

— Dans cette zone, la barrière subspatiale est très fine, confirma l'androïde en se tournant vers Riker.

— Vous voyez ? s'égosilla Jean-Luc en désignant l'écran principal sur lequel le Pasteur dérivait, le feu des disrupteurs dansant le long de sa coque. S'il explose, il risque de tout détruire !

L'amiral jeta un coup d'œil à son officier tactique.

— Monsieur Gaines, existe-t-il un moyen de réparer cette brèche ?

Le lieutenant n'eut pas l'air optimiste.

— Je ne pense pas, monsieur. Les injecteurs de plasma sont déjà...

Quelque chose attira son regard. Ses doigts volèrent sur le clavier de sa console.

— Attendez. Je crois que le Pasteur est sur le point de...

Beverly leva la tête vers l'écran principal. Un instant, elle ne vit rien de nouveau. Puis une explosion d'énergie bleu et blanc engloutit son vaisseau.

Elle sentit son cœur se serrer. Le Pasteur était le premier bâtiment qu'on lui ait confié. Elle avait l'impression qu'elle venait de perdre une partie d'elle-même.

Mais Jean-Luc était bien plus choqué encore, observa-t-elle en se tournant vers son ex-mari. Car d'après lui, la destruction du vaisseau médical allait entraîner celle de l'humanité.



## CHAPITRE XX

Horrifié, Picard ne put détacher son regard de l'écran. Avait-il échoué ? L'explosion du Pasteur était-elle l'événement qui entraînerait la destruction de l'humanité ?

Riker se tourna vers son officier tactique.

— Balayage intégral, monsieur Gaines. Détectez-vous une rupture subspatiale ?

Le lieutenant s'affaira tandis que Picard se raidissait, redoutant ce qu'il allait leur annoncer. Mais quand le jeune homme releva la tête, il ne semblait guère ému.

— Non, monsieur, répondit-il. La barrière est intacte.

Tout le monde parut se détendre, excepté Picard qui ne comprenait pas et ne se priva pas de le dire. Riker ignora ses protestations.

— Très bien, déclara-t-il. Fichons le camp d'ici. Levez le bouclier d'invisibilité.

— Le bouclier d'invisibilité ne fonctionne pas, l'informa Gaines. Notre générateur de plasma tribord a encaissé un tir direct. D'après le rapport de l'ingénierie, les réparations prendront sept heures.

Riker fronça les sourcils.

— Dans ce cas, nous allons recourir aux bonnes vieilles méthodes. Programmez une trajectoire de retour dans le territoire de la Fédération. Distorsion treize.

Picard secoua la tête.

— Non ! Nous ne pouvons pas partir !

L'amiral lui jeta un regard plein de sympathie.

— Il le faut, dit-il gentiment. Nous sommes en territoire klingon.

Picard sentit le désespoir l'envahir. Riker ne voyait-il pas que les frontières politiques n'avaient plus aucune importance ? Que la survie de toute une race était en jeu ?

— Nous devons rester ici, insista-t-il en saisissant la tunique de Riker. Pour... découvrir la cause de l'anomalie temporelle. C'est moi qui l'ai provoquée... même si j'ignore toujours comment.

— Capitaine, dit l'amiral en se dégageant, d'autres croiseurs sont peut-être en route pour le système Devron. Mieux vaut partir pendant que nous le pouvons encore.

Picard commença à paniquer. Il était conscient d'avoir l'air hystérique, mais il devait convaincre Riker de rester encore un peu.

— Non, non ! Will, je vous en prie... Le sort de l'humanité en dépend ! Écoutez-moi !

Trop tard, il aperçut le spray hypodermique dans la main de Beverly. Il voulut pivoter pour repousser son ex-femme, mais ne fut pas assez rapide. Un sifflement, et il sentit un produit se répandre dans ses veines.

Luttant contre ses effets, il bondit en avant...

... Et faillit heurter un membre de l'équipage qui débouchait à l'angle du couloir.

L'homme, qu'il reconnut comme un de ses mécaniciens, s'écarta pour le laisser passer.

— Navré, monsieur.

— Ça va, lui assura Picard.

À en juger par son uniforme, il était de retour dans le présent. Sans un mot, il se remit en marche.

Mais vers où ? Il ralentit pour réfléchir. L'infirmier, bien sûr. Beverly lui avait demandé de l'y rejoindre, prétextant qu'elle devait lui parler.

Accélérant le pas, Picard franchit un croisement et aperçut les portes de l'infirmier sur sa droite. Il se dirigea vers elles en se demandant ce que la jeune femme pouvait bien avoir à lui dire.

Était-ce à propos de Geordi ? Sa vue s'était-elle encore modifiée ?

Les portes s'écartèrent pour laisser passer le capitaine. Franchissant le seuil de l'infirmier, celui-ci vit que Beverly ne se tenait pas au chevet de La Forge.

Quelques mètres plus loin, elle s'affairait auprès d'Alissa Ogawa allongée sur un lit biologique. La jeune femme portait une robe de malade. À moins que les yeux de Picard ne lui jouent des tours, elle n'était plus enceinte.

Le mari d'Ogawa s'approcha d'elle, lui prit la main et murmura quelques paroles réconfortantes, mais sans succès : l'infirmière était trop secouée. Elle ne voulait pas qu'on lui raconte d'histoires.

Visiblement, quelque chose clochait. Et pas qu'un peu, songea Picard.

Ne souhaitant pas déranger Ogawa, qui souffrait déjà bien assez, le capitaine fit un signe discret à l'attention de Beverly. Elle le remarqua et, s'excusant auprès de sa patiente, se dirigea vers lui.

— Vous vouliez me parler, docteur ? demanda-t-il.

— Oui. Venez par là.

Beverly prit Picard par le bras et l'entraîna dans un coin.

— Que se passe-t-il ? s'inquiéta le capitaine. Qu'est-il arrivé à Alissa ?

— Elle a perdu son bébé, expliqua Beverly, le tremblement de sa voix trahissant son chagrin.

Picard fronça les sourcils.

— Comment ?

— » Je crois que c'est le même phénomène qui a régénéré les yeux de Geordi. L'énergie temporelle émise par l'anomalie a fait revenir les tissus fœtaux à un stade antérieur de développement. Le bébé a rajeuni de plus en plus, jusqu'à ce que son ADN commence à se disperser.

D'un signe du menton, Picard désigna Alissa.

— Comment va-t-elle ?

Beverly haussa les épaules.

— Physiquement, bien. Du moins, pour le moment. Mais si l'inversion temporelle se poursuit, je pense que nous ne tarderons pas à tous en souffrir. (Elle marqua une pause,) J'ai scanné d'autres membres de l'équipage, Jean-Luc. La plupart sont affectés par l'anomalie.

Picard n'aimait pas le tour que prenait cette conversation.

— De quelle façon ? s'enquit-il.

— Leur structure biologique se modifie. Au lieu de se diviser, leurs cellules se rassemblent pour revenir à leur état originel. Dans certains cas, ça provoque la guérison de vieilles blessures ou la disparition de cicatrices... mais ce n'est que le sommet de l'iceberg. Ce phénomène finira par nous tuer tous, comme il l'a fait pour le bébé d'Ogawa.

C'était une perspective atroce. Les lèvres pincées, Picard réfléchit.

— L'antitemps n'affecte-t-il que cette zone de l'espace, ou risque-t-il de s'étendre à toute la galaxie ?

Beverly secoua la tête.

— Je l'ignore.

— Envoyez un rapport à la base stellaire 23. Ça doit être l'avant-poste le plus proche. Demandez-leur de scanner tout leur personnel à la recherche des mêmes effets.

Beverly s'éloigna pour mettre ses ordres à exécution.

Picard se tourna vers Ogawa. Était-ce la catastrophe contre laquelle Q l'avait mis en garde ? L'humanité allait-elle régresser jusqu'aux créatures unicellulaires dont elle descendait ?

Il serra les dents. Pas s'il avait son mot à dire.

— Monsieur Data, appela-t-il en levant les yeux.

La voix de l'androïde lui répondit aussitôt dans l'intercom.

— Oui, monsieur ?

— Retrouvez-moi en salle de réunion, ordonna-t-il.

— J'arrive, répondit Data.

Quelques minutes plus tard, Picard était en train de consulter un bloc-notes sur lequel apparaissaient les conclusions de l'androïde concernant l'anomalie spatiale.

Lorsqu'il eut terminé, le capitaine leva les yeux vers Data, assis en face de lui.

— Fascinant, commenta-t-il.

— Je suis d'accord, acquiesça l'androïde.

— Combien de temps avant que nous n'ayons terminé le balayage aux tachyons ? s'enquit Picard.

Data n'eut pas besoin de réfléchir.

— Approximativement une heure et quarante-cinq minutes, répondit-il.

Le capitaine hocha la tête.

— Bien. Quand ce sera fini, je veux que vous analysiez les informations et que vous trouviez un moyen d'effacer l'anomalie. Mais je ne veux rien tenter qui risque d'aggraver le problème.

— Je pourrais préparer une analyse de risque pour chaque solution préconisée, suggéra l'androïde.

— Bonne idée.

— Merci, monsieur.

Sans autre commentaire, Data se dirigea vers la sortie. Le capitaine le regarda partir, puis saisit le bloc-notes et se leva. Il s'approcha de la baie vitrée pour contempler l'espace. Le sentiment qu'ils pourraient peut-être vaincre l'anomalie commençait à poindre en lui...

... Quand quelqu'un s'écria d'une voix stridente :

— Sept ! C'est gagné !

Faisant volte-face, Picard fut choqué de découvrir que la salle de réunion avait disparu. À sa place se dressait une table de craps telle qu'on en trouvait autrefois dans les casinos terriens. Elle était couverte de feutrine verte et de piles de jetons en plastique.

Une paire de dés étaient posés à l'extrémité la plus proche de Picard. Leurs faces supérieures montraient respectivement trois et quatre points noirs, soit un total de sept.

Levant les yeux, Picard vit que Q se tenait de l'autre côté de la table, vêtu comme un croupier du XXe siècle. Il jeta quelques plaques à l'humain et utilisa son râteau pour amener les dés jusqu'à lui.

— Faites vos jeux, lança-t-il. Un nouveau participant vient de nous rejoindre.

Le capitaine le dévisagea.

— Que voulez-vous cette fois ?

Q haussa les épaules.

— Je suis simplement ici en tant qu'observateur, Jean-Luc. Je veux voir le genre de pari que vous allez faire sur cette anomalie.

Picard se raidit. De quoi parlait l'entité ?

— Je ne parie rien du tout, protesta-t-il.

— Oh, mais si, ricana Q. Et les enjeux sont très élevés, croyez-moi. Le plus qu'on puisse imaginer.

De son râteau, il désigna une petite plaque sur le bord de la table. Mise minimum : le sort de l'humanité ou d'une race de votre choix, lut Picard. Ça ne l'amusa pas du tout.

— Êtes-vous certain de vouloir que Data efface l'anomalie temporelle ? demanda Q.

Il ramassa les dés et les fit rouler dans sa main.

Picard regarda autour de lui.

— C'est ça qui provoquera la destruction de l'humanité ? s'enquit-il.

Q secoua la tête.

— Je ne peux pas vous répondre. Je ne suis pas le maître du jeu, seulement son arbitre. (Il saisit une poignée de jetons pour placer un pari.) Vous avez misé sur l'anomalie temporelle à quatre contre un. Voyons ce que ça va donner...

Il lança les dés...

... Et le capitaine se retrouva debout sur une corniche rocheuse.

Baissant les yeux, il vit qu'il était perché au-dessus d'un magma chaotique dégageant des miasmes de lave fumante et des bulles de gaz. Il faisait si chaud qu'il transpirait déjà, et l'air était plein de flocons noirs.

— Bienvenue à la maison, dit Q qui se tenait près de lui, toujours vêtu de sa tenue de croupier.

— À la maison ? répéta Picard en essuyant la sueur sur son front.

Il ne voyait pas du tout de quoi parlait son compagnon.

— Ne reconnaissez-vous pas votre ancien terrain de chasse ? gloussa Q.

Nous sommes sur Terre... en France, plus exactement. Il y a environ trois milliards et demi d'années, à quelques millénaires près. (Il plissa le nez.) Ça pue, pas vrai ? Tout ce soufre et toute cette cendre volcanique... Il faut vraiment que je passe un savon à la bonne.

Ses yeux le picotant, le capitaine se tourna vers Q.

— Cette petite excursion a-t-elle une utilité, ou êtes-vous encore en train de vous payer ma tête ?

L'entité le fixa.

— Me payer votre tête ? Vous me vexez, Jean-Luc. Je m'efforce seulement de compléter votre misérable éducation.

— Je vois. Et que suis-je censé apprendre ici ? La meilleure façon de m'asphyxier ? répliqua Picard, sarcastique.

Q eut un sourire indulgent et tendit un doigt vers le ciel.

— Regardez ! s'exclama-t-il. Plutôt impressionnant, n'est-ce pas ?

Suivant son regard, le capitaine sentit sa bouche devenir sèche. D'un bout à l'autre de l'horizon, l'anomalie spatiale qu'ils avaient localisée dans le système Devron emplissait les cieux de son éclat sinistre.

Mais ici, elle était encore plus grosse.

— Je ne comprends pas, protesta Picard. Que fait-elle sur Terre ?

— « . À ce stade de l'histoire, expliqua Q, elle est partout. Elle a envahi tout ce quadrant de la galaxie.

Les cendres faisaient larmoyer le capitaine. Il se tamponna les yeux, sans résultat.

— Plus je remonte dans le temps, plus l'anomalie grossit, murmura-t-il, essayant de trouver un sens à ce paradoxe. Mais...

Soudain, Q marcha le long de la corniche, comme s'il avait aperçu un spectacle auquel il ne pouvait pas résister.

— Vite, Jean-Luc ! Il faut absolument que vous voyiez ça !

Avec des gestes enthousiastes, il fit signe au capitaine de le rejoindre près d'une petite mare de boue.

Ensemble, ils se penchèrent pour sonder l'eau trouble, presque impénétrable à l'œil nu... mais dépourvue des algues qui auraient dû y croître.

— Que cherchons-nous ? demanda Picard.

— Mais vous, mon capitaine ! s'exclama Q. Et si je puis me permettre, vous n'avez jamais eu l'air aussi en forme !

Picard s'irrita de cette réponse. Une fois de plus, l'entité jouait avec lui, et il détestait ça.

— Moi ?

— Je suis très sérieux, Jean-Luc. Enfin, façon de parler. Voyez-vous, dit-il en tendant un doigt vers la mare, c'est ici même que tout va commencer sur cette planète. Deux protéines vont se combiner pour former le premier acide aminé, une des pierres d'angle de ce que vous appelez pompeusement la vie.

Malgré lui, Picard fut intrigué. Il se pencha davantage pour tenter de percer la surface vaseuse de la mare.

Q se tourna vers lui et souffla :

— Étrange, n'est-ce pas ? Tout ce que vous connaissez... votre civilisation entière... commence à cet instant dans cette flaque de boue. N'est-ce pas délicieusement ridicule ? Mais approprié, si vous voulez mon avis. (Il poussa un grognement.) Dommage que vous n'ayez pas apporté un microscope. C'est tout de même fascinant...

À l'attention de Picard, dont les yeux humains ne pouvaient percevoir quelque chose d'aussi petit, il décrivit :

— Les voilà ! Les deux protéines se rapprochent... Elles se touchent presque...

Soudain, il se redressa, la déception se lisant sur ses traits.

— Oh, non ! Il ne s'est rien passé ! Comment cela se fait-il !

Malgré ses yeux rougis par la pollution, Picard le foudroya du regard.

— Comment ça, il ne s'est rien passé ? Ne me dites pas que vous venez d'empêcher la création de la vie ?

Q lui agita son index sous le nez.

— Jean-Luc, nous avons déjà parlé de votre besoin incessant de faire de moi la cause de tous vos problèmes. Mais vous avez réussi ce coup-là tout seul, je vous assure.

Le capitaine fronça les sourcils.

— Je n'ai rien fait du tout, Q.

L'entité se redressa.

— Au contraire. (Il désigna le ciel.) Vous avez fait ça. Et c'est ce qui a empêché la création de la vie.

Sortant une paire de dés de sa poche, il les montra à Picard.

— Vous voyez ? Les yeux du serpent. Double un. Vous avez perdu.

Le capitaine serra les dents. D'accord, les dés étaient contre lui. Mais depuis quand le hasard arbitrait-il le destin de l'univers ?

Malgré la sinistre prédiction de Q, il lui restait une chance d'éviter la catastrophe, de préserver l'humanité. Il ouvrit la bouche pour poser une question à l'entité...

Et réalisa qu'il se tenait devant Deanna Troi. À en juger par l'uniforme et la coiffure de la jeune femme, il était revenu dans le passé.

Bizarre, la façon dont il supportait de mieux en mieux ses déplacements temporels. Toute nausée avait disparu et il ne se sentait même plus désorienté.

Regardant autour de lui, il vit qu'il se trouvait sur la passerelle de l'Enterprise. O'Brien, Data, Tasha et Worf occupaient leur poste habituel.

Troi parla comme si elle répondait à une question qu'il venait juste de lui poser.

— Le docteur Selar rapporte que vingt-trois enfants à bord ont contracté une mystérieuse maladie. Elle affirme que leurs tissus sont en train de régresser.

Oh non, songea-t-il. Pas ici aussi.

Deanna marqua une pause. Consciente qu'il n'apprécierait pas ce qu'elle avait à lui dire, elle ignorait qu'il comprenait les données du problème bien mieux qu'elle.

— Le docteur Selar pense que c'est à cause de l'anomalie, monsieur, lâcha-t-elle enfin.

Picard hocha la tête, puis se tourna vers Tasha.

— Lieutenant, informez Starfleet que l'anomalie a sans doute des effets toxiques.

— C'est déjà fait, répondit Yar. (Une pause.) Ils nous ont ordonné de nous retirer de la Zone Neutre et de ramener les vaisseaux pèlerins dans le territoire de la Fédération.

Le capitaine réfléchit très vite.

— Dites-leur que nous restons ici. Mais je vais tenter de persuader Androna de rebrousser chemin. (Il se tourna vers l'androïde.) Monsieur Data, dès que le balayage aux tachyons sera terminé, je veux que vous...

Tasha l'interrompit.

— Je crains de ne pas pouvoir vous laisser faire ça, monsieur.

Surpris, Picard lui fit face.

— Je vous demande pardon ?

Le chef de la sécurité se redressa de toute sa hauteur, une résolution implacable se lisant sur ses traits.

— Nous avons reçu l'ordre direct de quitter la Zone Neutre, capitaine. Des enfants sont en train de mourir à bord, mais nous pouvons peut-être les sauver si nous réagissons vite. En outre, notre présence ici viole le Traité d'Algeron.

Malgré les enjeux, le capitaine garda son calme.

— Êtes-vous en train de contester mes ordres, lieutenant ?

Tasha prit une inspiration.

— Oui, monsieur. Et à moins que vous ne rameniez l'Entreprise dans la Fédération, je suis prête à m'emparer du commandement.

Picard ne s'était pas attendu à ça. Jetant un coup d'œil autour de lui, il vit que les officiers présents sur la passerelle avaient interrompu leur travail pour observer la confrontation.

Apparemment, les choses allaient être un peu plus difficiles que prévu.



## CHAPITRE XXI

Picard dévisagea Tasha. Il aurait voulu lui dire qu'au fil du temps, tous deux en arriveraient à s'apprécier et à se faire confiance. Et lui confier qu'un jour, elle serait prête à donner sa vie pour lui.

Mais il ne le pouvait pas.

Il devait respecter certaines règles, et révéler à ses officiers ce que l'avenir leur réservait n'entraînait pas dans ce cadre.

Pour l'instant, il ne devrait compter sur la fierté, l'intégrité, le sens de la justice et de la discipline de Tasha. En espérant que ça suffirait.

— Lieutenant, vous frôlez la mutinerie, la prévint-il. Ne m'obligez pas à vous sanctionner.

Worf fit un pas en avant. Il était plus jeune et considérablement plus coléreux que le Klingon auquel Picard avait fini par s'habituer.

— Ce ne serait pas une mutinerie, intervint-il, si le conseiller du bord certifiait que vous êtes inapte au commandement.

Tous les regards se tournèrent vers Troi, mais la jeune femme ne réagit pas.

O'Brien se leva.

— Du calme, dit-il d'une voix apaisante. Inutile de nous emporter. Il ne nous appartient pas de discuter les ordres du capitaine.

Visiblement, Tasha ne partageait pas cette opinion. Elle regarda Troi.

— Deanna ?

Accablée par le poids de sa tâche, Troi fronça les sourcils. Tout reposait maintenant sur ses épaules.

Elle leva les yeux vers Picard, cherchant des informations non seulement avec ses yeux, mais avec ses pouvoirs de Bétazoïde.

— Capitaine, demanda-t-elle, avez-vous l'intention d'obéir aux ordres de Starfleet ?

Jean-Luc aurait pu lui faire différentes réponses. Mais Deanna aurait détecté toute tentative de mensonge.

Aussi opta-t-il pour la vérité.

— Non, lâcha-t-il simplement.

Des hoquets de surprise et des murmures s'élevèrent sur la passerelle. Ses officiers ne s'étaient pas attendus à une telle réponse.

— Je suis sûr, reprit-il, que vous devez me trouver irrationnels.

— Irrationnel n'est pas le mot juste, fit remarquer Data. Jusqu'ici, vos actions ne pèchent pas tant par manque de raison que par manque d'explications. Vous semblez poursuivre un objectif secret dont vous refusez de nous faire part. (Il marqua une pause.) Si je devais vous décrire, je dirais que vous êtes cachottier, hypocrite, égoïste...

Picard lui coupa la parole.

— Ça suffit, commander. Je vois où vous voulez en venir.

Mais il savait que l'androïde avait exprimé le sentiment profond de l'équipage. De leur point de vue, il était bien cachottier et hypocrite. Le temps était venu de dissiper leurs doutes.

Il arpenta la passerelle en dévisageant chaque officier. Pour les gagner à sa cause, il devait leur donner l'impression qu'il les comprenait.

— Vous souhaitez tous une explication, et je pourrais vous en donner une. Je pourrais vous dire qu'une entité omnipotente venue d'un autre continuum spatio-temporel me fait osciller entre trois époques différentes. Et ajouter qu'elle m'a annoncé la destruction de l'humanité et confié la tâche d'éviter cette catastrophe. Mais vous me prendriez sans doute pour un fou.

— Fou n'est pas le mot juste..., commença Data.

D'un regard, Troi le fit taire.

— S'il vous plaît. Pas maintenant.

L'androïde s'interrompit. Il n'était pas vexé, bien sûr, mais Picard songea qu'il était vraiment naïf et dénué de tact. Ça lui passera...

— Toutefois, poursuivit-il, comme je ne peux pas vous offrir d'explication logique ou rationnelle... (Il se tourna vers Troi.) C'est à vous de décider, Deanna. Ai-je vraiment fait preuve d'une absence totale de compétence ou d'intentions malveillantes ? Ou suis-je en train de faire ce que je crois le mieux pour la Fédération ?

Il attendit que la jeune femme le sonde, cherchant des signes de malice ou de duplicité. Bien sûr, elle n'en découvrit aucun.

Pourtant, il lui cachait des choses, Troi ne tarderait pas à s'en apercevoir, si ce n'était déjà fait. Et elle considérerait peut-être son silence comme une raison de ne pas lui faire confiance.

Un instant plus tard, Troi rendit son verdict.

— Vous dites vrai, déclara-t-elle. Je ne détecte chez vous ni instabilité mentale ni intention malveillante. Donc, je ne peux pas vous déclarer inapte au commandement.

Elle marqua une pause, hésita puis se lança.

— Mais je suis très inquiète par la tournure que prennent les événements, et je vous supplie de reconsidérer vos actions.

Picard hocha la tête.

— Je prends note de votre remarque. (Il se tourna vers Tasha.) Vous pouvez quand même essayer de me destituer, si vous le souhaitez.

Le chef de la sécurité secoua la tête.

— Non, monsieur, répondit-elle. J'ai un tas de défauts, mais la mutinerie n'en fait pas partie. Si Troi affirme que vous êtes apte à nous commander, je ferai mon devoir.

Il semblait clair qu'elle avait toujours des doutes, mais son respect de la hiérarchie la poussait à obéir.

Picard lui en fut reconnaissant.

— Très bien, lieutenant. Dans ce cas, contactez le vaisseau-étendard terellien. Dites à Androna que nous allons transférer chez lui tous les civils et un maximum de notre personnel. Dès que l'évacuation sera terminée, ils devront quitter la Zone Neutre.

— Oui, monsieur.

— Et, lieutenant..., ajouta Picard.

Elle leva les yeux vers lui.

— Ne les laissez pas refuser.

Elle hocha la tête.

— Compris, monsieur.

Le capitaine se tourna vers ses officiers.

— Data... O'Brien... Avec moi.

Tandis que les autres reprenaient leur poste, il se dirigea vers l'ascenseur, l'androïde et l'Irlandais sur les talons.

Quelques minutes plus tard, dans la salle des machines, Picard regardait Data et O'Brien par-dessus le pupitre de contrôle.

L'androïde semblait frustré.

— Capitaine, je ne vois aucun moyen de dissiper l'anomalie, annonça-t-il.

O'Brien jura entre ses dents. Étant humain, il avait plus de mal à réprimer ses émotions.

— Monsieur, dit-il, l'énergie dégagée par l'anomalie est plus importante que celle de tous les bâtiments de notre flotte réunis. Elle est trop puissante pour nous.

Picard réfléchit.

— Concentrons-nous d'abord sur la façon dont elle a été créée. Des suggestions ?

Data fut le premier à répondre.

— Les ruptures du continuum spatio-temporel relèvent rarement d'un phénomène naturel. On peut donc supposer que celle-ci a été provoquée par un catalyseur extérieur.

— Comme l'explosion d'un réacteur de distorsion, ajouta O'Brien.

— Je crois que nous pouvons écarter cette hypothèse, grimaça le capitaine.

— Notre rayon de tachyons n'a pas réussi à pénétrer totalement l'anomalie, fit remarquer Data. Si nous possédions davantage d'informations sur son cœur, nous pourrions formuler des théories plus proches de la réalité.

— Existe-t-il un moyen de la sonder ?

— J'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir, soupira O'Brien, mais il y a trop d'interférences. Rien de ce que nous avons à bord ne peut nous être d'une grande utilité.

Picard se mordit la lèvre.

— De quoi auriez-vous besoin ?

Il y eut un silence tendu, puis Data parla :

— Logiquement, un scanner à images tomographiques doté de résolution multi-phases devrait passer outre les interférences. (Il marqua une pause.) Je crois que l'institut Daystrom est en train d'en mettre un au point, même s'il n'a jamais été testé sur le terrain.

Nous avons besoin d'informations, songea Picard. Toute la question...

... C'est : comment les obtenir ?

Il réalisa qu'il avait encore changé d'époque. Il ne se trouvait plus dans la salle des machines, mais debout devant la station scientifique, sur la passerelle de l'Entreprise.

Data était toujours là ; en revanche, Geordi avait remplacé O'Brien.

Plus important, Picard avait enfin une carte à jouer. Dans le passé, ses officiers et lui avaient trouvé un moyen d'obtenir des renseignements sur le cœur de l'anomalie, mais ils ne disposaient pas de la technologie nécessaire pour mettre leur plan en œuvre.

— Data, appela Picard. Disposons-nous d'un scanner à images tomographiques ?

— Oui, monsieur, répondit l'androïde.

— Pouvez-vous l'utiliser pour sonder l'intérieur de l'anomalie ?

Data se tourna vers lui.

— C'est possible. (Il se mit au travail.) Capitaine, je détecte beaucoup d'interférences... Mais je crois que les rayons passent tout de même.

Il appuya sur des boutons tandis que Picard rongea son frein.

— C'est très étrange, déclara-t-il enfin, avec une inflexion que le capitaine se souvenait d'avoir entendue dans la bouche du Data de Cambridge.

— Que se passe-t-il ? demanda Picard.

Enfin, il avait le sentiment d'atteindre le cœur du problème.

— Il semble que notre rayon de tachyons suive deux autres rayons identiques, expliqua l'androïde. Les trois possèdent la même amplitude modulaire, comme s'ils venaient tous de l'Entreprise.

Picard envisagea cette hypothèse.

— Trois rayons partis de trois époques différentes, convergeant vers un même point de l'espace, murmura-t-il.

Ça ne pouvait être une coïncidence.

— Que voulez-vous dire ? s'enquit Data.

Picard se frotta la mâchoire.

— Juste que...

— ... que...

Il avait encore glissé dans le temps.

Vêtu d'un pyjama bleu trop grand pour lui, il était allongé sur une couchette dans ce qui ressemblait à une suite pour invités. À en juger les veines qui saillaient sur ses mains, il était revenu dans le futur.

Comment était-il arrivé là ? Il gratta son menton sur lequel pointait une barbe de trois jours. La dernière chose dont il se souvenait à cette époque, c'était...

Ah, oui. Beverly s'était servie d'un spray hypodermique pour l'endormir. Et il se réveillait à peine.

Picard s'assit, fit glisser ses jambes par-dessus le bord de la couchette et se leva maladroitement. Il s'approcha d'une table où trônait un moniteur.

— Ordinateur, appela-t-il. Où se trouve l'amiral Riker ?

— À l'Avant-Toute, répondit une voix synthétique. Poussant un grognement, Picard se dirigea vers la porte. Dans les deux autres époques, il avançait à grands pas vers une solution au problème posé par l'anomalie. Quel que soit le prix à payer, il était bien déterminé à faire de même dans le futur.

## CHAPITRE XXII

Par-dessus son épaule, l'amiral Will Riker jeta un coup d'œil vers une table située à l'autre bout du bar, où Geordi et Worf bavardaient. Puis il reporta son attention sur Crusher et Data, avec qui il partageait la sienne.

Il avait tenté de prendre un air nonchalant, mais Beverly le connaissait trop bien pour se laisser abuser.

— Alors, on espionne l'ennemi ? demanda-t-elle, sarcastique.

Riker poussa un grognement.

— D'une certaine façon.

— Will, dit Crusher en secouant la tête, combien de temps ce malentendu entre Worf et vous va-t-il se prolonger ?

Riker haussa les épaules.

— Ce n'est pas exactement un malentendu, et comme ça dure depuis vingt ans, je suppose que nous ne sommes pas près d'en voir le bout, grimaça-t-il.

— À mon avis, la dernière chose qu'aurait voulu Deanna Troi est de savoir que vous ne vous adressez plus la parole, dit Data.

— Je suis d'accord, acquiesça Beverly. Il est temps de laisser le passé derrière vous.

— J'ai essayé, aux funérailles de Deanna, répondit tristement Riker. (Il se souvenait trop bien de ce jour tragique.) Mais il a refusé de me parler.

— Ça devait être difficile pour lui, suggéra Data. La mort de Deanna lui a fait un choc.

— Ah oui ? railla l'amiral. Eh bien, il n'était pas le seul.

Le regard brun de Beverly se planta dans le sien.

— Je sais, acquiesça-t-elle. Mais dans sa tête, c'est à cause de vous qu'il ne s'est jamais rien passé entre eux.

— Je n'ai rien fait pour les empêcher de sortir ensemble, protesta Riker, sur la défensive.

Les yeux de Beverly ne le lâchaient pas.

— Vraiment ? insista-t-elle.

Quelques instants s'écoulèrent.

— Je ne sais pas trop, admit Will. Au fond, je refusais que tout soit terminé entre nous. Je pensais que nous finirions par nous retrouver... Et puis

elle a disparu. (Il prit une longue inspiration.) On pense toujours avoir l'éternité devant soi... mais ce n'est pas toujours vrai.

Sa voix se brisa ; il s'abîma dans ses souvenirs.

Il revoyait encore sa dernière rencontre avec Worf. Ça s'était passé sur Bétazed, au bord du Lac Cataria, où le ciel avait une couleur pourpre si profonde que le regarder faisait mal aux yeux, et où la brise apportait des montagnes une odeur évoquant celle du chocolat.

C'était une journée magnifique, le genre dont on souhaite qu'elle ne se termine jamais. L'air était tiède, et l'eau du lac étincelait comme de l'or en fusion dans la lumière du soleil.

Ils s'étaient tous rassemblés sur le rivage sablonneux - Riker et Worf, le capitaine et Beverly, Geordi et Data -, pour dire adieu à la femme qui avait été leur amie, leur confidente... leur camarade et leur guide spirituel.

Lwaxana, dont l'âge et la douleur avaient fini par avoir raison, s'était fait excuser par un de ses serviteurs : elle n'assisterait pas à la cérémonie publique. Incapable de supporter le poids de son chagrin, elle pleurerait sa fille en privé.

Selon la coutume Bétazoïde, le défunt devait être placé dans un cercueil de verre transparent, au sommet d'une plate-forme de bois. Dans le cas de Deanna, le cercueil était vide, car il ne restait pas de corps à exposer aux regards.

Un ami de la famille entonna les chants funéraires, dont le vent emporta l'essentiel des paroles. Et quand vint le moment de prononcer l'oraison, il dut le faire à voix haute plutôt que par télépathie, car les camarades de Deanna n'étaient pas Bétazoïdes.

Il parla surtout du courage de la jeune femme, de son cœur généreux qui avait apporté tant de joie à son entourage, mais l'avait aussi rendue vulnérable à ceux dont l'âme était remplie d'amertume.

En fin de compte, c'était ce qui l'avait perdue.

Puis l'orateur demanda à ce que la personne la plus proche de la défunte vienne planter les premières graines dans le sol, au pied de la plate-forme.

Riker et Worf se regardèrent par-dessus le carré de terre fraîchement retournée.

Dans les yeux du Klingon, Riker lut une douleur qui reflétait la sienne en tous points ; alors, il s'écarta pour laisser à son camarade l'honneur de planter les graines.

Il avait espéré que ce geste suffirait à dissiper le malaise qui existait entre lui et Worf, tout en sachant que c'était peu probable : les Klingons ne brillaient pas par leur magnanimité.

Sursautant, l'amiral se souvint qu'il se trouvait à l'Avant-Toute.

— Vous ne pouvez pas revenir en arrière, dit Beverly, mais vous pouvez encore sauver le présent.

Riker riva sur elle un regard qui, quelques instants plus tôt, était encore perdu dans le vague.

— Bien sûr, lâcha-t-il d'un air las. Et peut-être que le latinum poussera un jour sur les arbres.

Sans se laisser démonter, Beverly se pencha en avant.

— Allez lui parler, Will. Dites-lui que vous regrettez ce qui s'est passé. (Un sourire triste flotta sur ses lèvres.) Deanna aurait voulu qu'il en soit ainsi.

Au fond de son cœur, Riker savait qu'elle avait raison. Deanna aurait voulu qu'il en soit ainsi, mais ça ne signifiait pas qu'il était capable de le faire.

Et zut, songea Picard. Zut, zut et re-zut. Depuis quand avait-on reconfiguré tous les couloirs à bord de ce vaisseau ?

Bien sûr, il savait que ce n'était pas le cas, mais ça en avait tout l'air. Autrefois, il connaissait chaque recoin du navire aussi bien que ceux de sa demeure familiale, dans le sud de la France ; à présent, il s'y sentait comme un étranger.

Arrivant à une intersection, il marqua une pause pour regarder à droite et à gauche. De quel côté était-ce ? Il ne savait plus bien. Et les regards intrigués que lui jetaient les membres de l'équipage ne l'aidaient pas à se concentrer.

Finalement, il choisit une direction et s'engagea dans le couloir. Plus il avançait, plus il avait l'impression de reconnaître les lieux. Il arriva devant la double porte qu'il cherchait et, tandis qu'elle s'ouvrait devant lui, se prépara à affronter Riker...

Au lieu de cela, il se retrouva dans une salle de téléportation. Jurant entre ses dents, il se détourna et reprit ses frustrantes recherches.

Un peu plus loin, une autre intersection s'offrit à lui. Il s'empourpra de rage. Ça ne servait à rien. Tous ces couloirs se ressemblaient trop. En même temps, il trouvait ridicule de se perdre dans un vaisseau dont il avait autrefois été le capitaine.

En désespoir de cause, il héla un enseigne qui passait près de lui.

— Comment... comment puis-je me rendre à l'Avant-Toute ? demanda-t-il à contrecœur.

Le jeune homme ne put s'empêcher de lui jeter un regard perplexe. Néanmoins, il leva un doigt vers le plafond.

— Ça se trouve deux étages plus haut, monsieur. Dans la section zéro-zéro-cinq.

Picard releva le menton et se dirigea fièrement vers l'ascenseur le plus proche.

Observant l'amiral Riker, dont l'expression trahissait les tourments intérieurs, Data ne put s'empêcher de penser qu'il ne comprendrait jamais certains aspects de la nature humaine.

— Dieu du ciel, souffla Beverly.



Ce fut le ton de sa voix plus que ses mots qui poussa Data à se retourner.

Le capitaine Picard venait de pénétrer dans l'établissement, vêtu d'un pyjama bleu. C'était un acte très inapproprié. Même l'androïde pouvait s'en rendre compte. En comparaison, sa mèche grise représentait le must de la subtilité.

Les yeux écarquillés par l'excitation, Jean-Luc fonça droit vers la table occupée par Worf et l'amiral Riker.

— Will ! s'écria-t-il. Je sais ce qui se passe ! Je sais ce qui provoque l'anomalie ! Nous devons faire demi-tour !

Riker le dévisagea, bouche bée. Avant qu'il puisse réagir, Data s'approcha de leur table, suivi par Geordi et Beverly. Tous étaient consternés par l'attitude de leur ancien capitaine.

Enfin, Riker parvint à secouer la tête.

— Écoutez, Jean-Luc... Le seul endroit où vous allez retourner, c'est dans votre lit.

Très agité, le capitaine brandit les poings.

— Will ! Je viens de vous dire que je sais ce qui se passe ! C'est nous qui provoquons l'anomalie, avec... Avec notre rayon de tachyons inversés. Ça s'est produit... Ça se produira dans les trois époques.

Le docteur Crusher posa une main sur l'épaule de Picard.

— Jean-Luc, dit-elle d'une voix apaisante, tu ferais mieux de m'accompagner.

Mais le capitaine se dégagea.

— Fiche-moi la paix ! Je ne suis pas fou !

Data commençait à en douter. Visiblement, Picard était plus atteint qu'il ne l'aurait cru.

— Le rayon de tachyons, répéta le vieil homme. Nous l'avons utilisé à trois reprises au même endroit, dans les trois époques. Ne comprenez-vous pas ?

Une fois de plus, Beverly tenta de le calmer.

— Jean-Luc...

Mais Picard ne voulut pas en démordre.

— Quand le Pasteur du déflecteur... Je veux dire, quand le déflecteur du Pasteur a envoyé ce rayon, il a... Nous, c'est nous qui avons tout déclenché. Nous avons créé l'anomalie.

L'androïde éprouva une sincère compassion pour son ancien capitaine. Il savait ce que c'était de perdre ses facultés. À plusieurs reprises, pendant qu'il servait sous les ordres de Picard, il s'était retrouvé partiellement ou totalement neutralisé.

Mais il se doutait que sa condition n'était que temporaire. Jamais il n'avait dû vivre une détérioration lente et douloureuse, ni affronter la certitude qu'un jour il se retrouverait privé de toutes ses capacités.

— C'est comme... l'œuf et la poule ! marmonna Picard. On croit que ça a commencé dans le passé, mais c'est faux. Ça a commencé ici, dans le futur. Voilà pourquoi elle ne cesse de grandir à l'envers.

De grandir à l'envers ?

L'androïde pencha la tête pour considérer cette possibilité. Comme c'était étrange... Bien qu'issue de l'esprit d'un homme sénile, cette idée avait une certaine logique.

Était-il possible que le capitaine ait raison ? Data ne réfléchit pas longtemps. Après tout, il était l'une des intelligences artificielles les plus performantes de la galaxie.

L'amiral Riker appuya sur son combadge.

— Riker à sécurité. Nous avons un problème au bar. Envoyez une équipe...

Data prit la parole.

— Un instant, monsieur. Je crois comprendre ce que le capitaine essaye de nous dire.

L'amiral lui jeta un regard étonné.

— Vraiment ?

— Oui. Si je ne me trompe pas, il est en train de décrire un paradoxe.

Picard agita ses poings tremblants sous le nez de l'androïde.

— Oui ! jubila-t-il. C'est exactement ça !

Data fit les cent pas. Il en avait pris l'habitude, et curieusement, ça l'aidait à réfléchir. Sans compter que ça donnait une touche d'authenticité à son allure de professeur.

— Supposons, commença-t-il, que le capitaine voyage bien dans le temps. Supposons aussi qu'il a déclenché un rayon de tachyons inversés aux mêmes coordonnées spatiales, mais dans trois époques différentes.

— Continuez, le pressa Geordi, intrigué.

— Dans ce cas, poursuivit l'androïde, il est possible que les rayons aient pénétré la barrière subspatiale et provoqué un flux d'antitemps, qui se manifeste sous la forme d'une anomalie.

— Je vois où vous voulez en venir, acquiesça l'ancien ingénieur. L'anomalie est en fait une éruption d'antitemps. Puisqu'elle fonctionne dans le sens inverse du temps normal, ses effets remontent vers le passé de notre continuum.

— Voilà ! s'enflamma Picard. C'est ce que j'essayais de vous expliquer. C'est pour ça que l'anomalie est plus grosse dans le passé que dans le présent, et totalement absente dans le futur. Elle grandit à l'envers.

Beverly secoua la tête.

— Une minute. Nous n'avons détecté aucune réaction dans le système Devron, fit-elle remarquer.

— Pas encore, lâcha le capitaine, impatient. C'est le coup de la poule et de l'œuf, tu comprends ?

— Remarquable, lâcha Data.

Il n'en revenait pas que tous les délires de Picard finissent par trouver un sens. Si seulement il avait compris plus tôt !

— Dans un véritable paradoxe, expliqua-t-il, l'effet précède parfois la cause. Donc, l'anomalie que le capitaine a vue dans le passé existait avant que nous n'arrivions dans le système Devron pour envoyer un rayon de tachyons inversés.

Les autres se regardèrent.

— Très bien, dit enfin Riker. Admettons que vous ayez raison. Comment allons-nous le prouver ?

— Il faut faire demi-tour, le pressa Picard. Retourner dans le système Devron. L'anomalie sera là, je le sais.

Data hocha la tête.

— Il a peut-être raison. Si notre rayon a contribué à une rupture dans la trame de l'antitemps, le vortex a pu ne pas se manifester tout de suite. En rebroussant chemin vers le système Devron, nous assisterons sans doute à la formation de l'anomalie.

La décision se trouvait entre les mains de l'amiral. Les autres se tournèrent vers lui et attendirent son verdict.

— Riker à passerelle. Programmez une trajectoire vers le système Devron. Distorsion maximale.

— Oui, monsieur, répondit la voix du lieutenant Gaines.

L'instant d'après, l'amiral se dirigeait vers la sortie. Ses compagnons lui emboîtèrent tous le pas, à l'exception de Worf.

Will s'arrêta et fit face au Klingon.

— Je crois que nous allons avoir besoin de vous, dit-il simplement.

Il n'en fallut pas davantage pour décider Worf.

## CHAPITRE XXIII

Quelle joie de porter à nouveau des vêtements normaux ! songea Picard. C'était déjà assez difficile de se sentir à moitié fou ; en avoir l'air ne faisait que compliquer les choses.

Debout sur la passerelle en compagnie de Riker, Beverly, Data, Worf et Geordi, il pouvait presque se croire vingt-cinq ans en arrière, encore dans la force de l'âge.

À l'époque, le sort de plus d'un millier de personne reposait sur ses épaules. Maintenant, il avait déjà du mal à contrôler sa misérable existence.

— Nous entrons dans le système Devron, annonça l'officier qui occupait la console tactique.

Comment s'appelait-il, déjà ?

— Merci, monsieur Gaines, dit Riker. Arrêt immédiat.

C'est ça, songea Picard. Gaines. Il ferait son possible pour ne plus l'oublier, même si quelque chose lui soufflait qu'il valait mieux ne pas prendre d'engagement dans cette époque.

Data, qui s'était assis à côté de La Forge, leva le nez de son moniteur.

— Nos senseurs détectent une légère anomalie temporelle à bâbord, déclara-t-il.

Ses paroles résonnèrent comme un chant de victoire aux oreilles de Picard. Enfin, il était vengé ! Plus personne ne le prendrait pour un fou.

— Sur écran, ordonna l'amiral, d'un ton encore quelque peu sceptique.

Un instant plus tard, il dut se rendre à l'évidence : la preuve lui était fournie sur un plateau de latinum. Ou, pour être plus exact, sur un coussin d'étoiles.

Picard hocha la tête. Il avait vu juste. En lui, le triomphe céda la place au soulagement.

— C'est bien une éruption d'antitemps, confirma Geordi. Elle semble s'être formée au cours des six dernières heures. (Il marqua une pause, le temps de consulter les informations qui lui parvenaient.) Et elle ne cesse de grossir.

— Nous ne pouvons pas la laisser faire, déclara Picard. Nous devons y mettre un terme ici, dans le futur... pour qu'elle ne puisse pas envahir la galaxie dans le passé.

Riker le dévisagea, mais n'osa pas le taxer de démente. Il se tourna vers l'androïde.

— Monsieur Data, nous avons besoin d'une solution. Et vite.

Le professeur lui jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Comme d'habitude, il semblait avoir une réponse toute prête sur le bout de la langue.

— Cette anomalie ayant été formée par la convergence de rayons de tachyons venant de trois époques différentes, raisonna-t-il, ma première suggestion serait de les éteindre dans les deux époques restantes.

— Bonne idée, approuva Picard. Je tâcherai d'y penser la prochaine fois que je serai... là-bas.

— Mais au cas où ça ne marcherait pas, ajouta l'amiral, il nous faut une solution de secours.

Data hocha la tête.

— Bien compris, monsieur. Je vais y réfléchir.

Tandis qu'il se remettait au travail, Beverly se dirigea vers Picard.

— Jean-Luc, tu as l'air fatigué, fit-elle remarquer. Pourquoi ne t'assieds-tu pas ?

— Beverly, arrête de jouer les infirmières.

— Je ne joue pas les infirmières, protesta-t-elle. Je veux juste t'aider à utiliser plus efficacement les ressources dont tu disposes.

— Tu joues les infirmières, insista son ex-mari.

Il s'écarta d'elle...

... Et vit qu'il se tenait à la proue du vaisseau près de Geordi. Dans le présent.

— Data ! cria-t-il, saisissant l'occasion qui s'offrait à lui. Désactivez le rayon de tachyons inversés. Vite !

L'androïde tourna la tête vers lui.

— Mais...

— Faites-le, ordonna Picard. La convergence des rayons venus de trois époques différentes est la cause de l'anomalie.

Data réfléchit aux implications de cette découverte à une vitesse qu'un ordinateur lui aurait enviée.

— Oui, monsieur, répondit-il avant de se mettre au travail. Rayon désactivé, annonça-t-il au bout de quelques secondes.

— Constatez-vous le moindre changement ? s'enquit Picard...

... Assis dans le siège central de la passerelle, il s'adressait au Data du passé.

— Non, monsieur, répondit l'androïde depuis sa console.

— Désengagez le rayon de tachyons, lui ordonna le capitaine.

Data sembla sur le point de poser une question, mais il se ravisa et effectua les manipulations nécessaires.

Picard attendit plusieurs secondes avant de demander :

— C'est fait ?

L'androïde pivota vers lui.

— Oui, monsieur. Mais il ne semble pas que ça ait eu le moindre effet sur l'anomalie.

Picard fronça les sourcils...

... Et réalisa qu'il était revenu dans le futur.

Il se tourna vers ses amis.

— J'ai fait couper le rayon de tachyons dans les deux autres époques, annonça-t-il.

Les autres lui jetèrent des regards intrigués, mais personne n'osa le traiter de fou, ni même le juger ainsi. Tous avaient enfin accepté que leur ancien capitaine voyageait dans le temps.

Picard se tourna vers Data. Dans le passé, l'androïde lui avait annoncé que leur manœuvre n'avait produit aucun effet immédiatement perceptible. Mais ici, ce serait peut-être différent.

— Comment réagit l'anomalie, monsieur Data ?

L'androïde secoua la tête.

— Elle continue à grossir, répondit-il à contrecœur.

— Pourtant, le capitaine a désactivé les rayons, fit remarquer Worf.

— Exact. Mais ses actions ne semblent pas avoir produit l'effet désiré.

Picard jura entre ses dents. Il avait été si certain que ça marcherait... Il croyait avoir résolu le problème, mais il s'était trompé.

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? s'enquit Beverly.

La Forge poussa un soupir exaspéré.

— Le seul moyen d'arrêter cette chose est de réparer la brèche à son point focal, celui où convergent le temps et l'antitemps.

— Par quel moyen ? demanda Riker.

— Eh bien... Il faudrait amener le vaisseau à l'intérieur de l'anomalie, répondit Data en s'efforçant de garder un air désinvolte, comme s'il faisait un cours magistral à des étudiants au lieu d'affronter une menace mortelle pour l'humanité. Une fois là, nous tenterons d'utiliser nos moteurs pour créer une coquille de distorsion statique.

La Forge hocha la tête.

— La coquille ferait office de nouvelle barrière subspatiale : elle séparerait le temps et l'antitemps.

— Tout à fait, approuva Data. Ça effacerait l'anomalie et restaurerait le flux temporel normal. (Il se tourna vers Picard.) Mais il faudrait effectuer la même manœuvre dans les deux autres époques.

Le capitaine réfléchit.

— Ça risque de poser un problème, avoua-t-il. L'anomalie est beaucoup plus grosse dans le passé...

— ... Et il sera difficile d'y faire pénétrer un vaisseau.

Il avait déjà terminé sa phrase quand, relevant la tête, il constata qu'il était revenu à bord de l'Entreprise du passé. Tous les occupants de la passerelle le dévisageaient.

— Faire pénétrer un vaisseau où, monsieur ? s'enquit O'Brien.

Picard se mordit la lèvre avant de prendre sa décision.

— À l'intérieur de l'anomalie, chef. Programmez une trajectoire vers son centre.

— Capitaine, protesta Tasha, vous n'êtes pas sérieux ! L'énergie que dégage ce phénomène pourrait.

Picard pivota vers la jeune femme.

— Je sais que personne ici ne comprendra, mais il est vital que nous gagnions le cœur de l'anomalie pour y créer une coquille de distorsion statique.

— Une coquille de distorsion ? répéta Troi.

Elle ne semblait pas sûre qu'une telle chose existât.

— La manœuvre que vous décrivez mettrait l'Entreprise et tous ses occupants en grand danger, souligna Data.

— C'est vrai, admit Picard. Mais vous devez me faire confiance quand je vous dis que nous défendons des intérêts bien supérieurs à nos propres vies.

Il marqua une pause, se demandant comment leur expliquer l'importance du geste qu'il leur demandait. Ce ne serait pas facile.

— Les enjeux sont beaucoup plus élevés que vous ne pouvez l'imaginer, reprit-il. La survie de l'humanité dépend de ce que nous allons faire aujourd'hui.

Un après l'autre, il scruta les visages de ses officiers. Il voyait bien que tous n'étaient pas convaincus, qu'ils se demandaient s'ils allaient obéir ou non.

Il savait qu'il devait établir un lien avec chacun d'eux. Mais si quelqu'un le pouvait, c'était bien lui. Après tout, il avait servi avec ces gens, dans un futur pas si lointain. Il avait appris ce qui les motivait, ce qui les poussait à défier les probabilités en toutes circonstances.

Sans perdre de vue son objectif, Picard se demanda quels mots il devait prononcer pour faire pencher la balance en sa faveur. Plus vite qu'il ne l'aurait espéré, la réponse lui sauta aux yeux.

Il n'essaierait pas de les convaincre en évoquant des notions abstraites de devoir et d'impératifs de survie. Il en appellerait à leur fierté, à leur sens de la loyauté, à leur cœur... puis il croiserait les doigts et espérerait que ça fonctionne.

— Vous avez tous des doutes à mon égard, commença-t-il d'une voix de stentor. Comme à l'égard de ce vaisseau. Malheureusement, je n'ai pas le temps

de les dissiper. Tout ce que je peux vous dire, même si nous n'avons pas passé beaucoup d'heures ensemble, c'est que vous êtes le meilleur équipage de la flotte.

Il avait au moins réussi à attirer leur attention. À présent, chacun des officiers le dévisageait gravement, révisait l'opinion qu'il se faisait de lui et la mettait dans la balance face à son incroyable requête.

— Je confierais ma vie à n'importe lequel d'entre vous, reprit Picard. Je le ferais quels que soient l'endroit, le moment et les circonstances, sans la moindre hésitation.

Il les fixa dans les yeux, espérant qu'il avait réussi à les émouvoir.

— Je ne peux qu'espérer que vous agirez de même envers moi... Que vous garderez la foi, quelles que soient les conséquences de ce que je vous demande.

Un silence plein d'expectative s'abattit sur la passerelle. Les officiers échangèrent des regards. Puis, comme un seul homme, ils se remirent au travail sans échanger un mot.

Telle était leur réponse. Ils n'avaient pas applaudi le discours de Picard, ni rugi leur approbation ; ils se contentaient de démontrer leur professionnalisme.

Touché, Picard eut un sourire de satisfaction. Une fois de plus, l'équipe unissait ses forces.

Ce n'était pas trop tôt.



## CHAPITRE XXIV

Picard regarda ses officiers se mettre au travail tels les rouages d'une mécanique impeccablement huilée.

— Les boucliers sont levés, annonça Tasha. Puissance maximale.

— Renforcement du champ d'intégrité autour des nacelles de distorsion, ajouta Worf. Nous pourrions subir une pression inattendue à l'intérieur de l'anomalie.

— Je me prépare à créer une coquille de distorsion statique, déclara Data.

— Trajectoire programmée, intervint O'Brien.

Troi jeta un coup d'œil au moniteur intégré à l'accoudoir de son siège.

— Tous les ponts sont prêts, monsieur.

Picard balaya son équipage du regard. Il était sacrément fier.

— Très bien, chef, dit-il en s'asseyant dans son fauteuil et en se penchant vers l'irlandais. Emmenez-nous...

— ... Au cœur de cette anomalie.

— Capitaine, dit Data en se levant d'un bond. J'ai une idée.

Picard s'interrogea sur cette réaction inattendue de l'androïde, jusqu'à ce qu'il réalise qu'il se trouvait une fois de plus dans le présent.

— Oui, monsieur Data. De quoi s'agit-il ?

— Monsieur, si nous conduisions le vaisseau au centre de l'anomalie pour y créer une coquille de distorsion statique...

— Ça pourrait sceller la brèche et faire disparaître l'anomalie.

L'androïde eut l'air surpris.

— C'est exactement ce que j'allais dire.

Picard hocha la tête.

— Monsieur Data, quels que soient le lieu et l'époque, vous êtes un être remarquablement intelligent.

— Merci, monsieur. C'est très aimable à vous.

Reportant son attention sur l'écran principal, le capitaine ordonna :

— Programmez une trajectoire vers le cœur de l'anomalie. Préparez-vous à créer une coquille de distorsion statique.

Ses déplacements temporels se faisaient de plus en plus rapprochés ; il savait que ce n'était qu'une question de secondes avant qu'il...

... Ne bascule vers le futur.

En un clin d'œil, l'image affichée à l'écran se modifia. L'anomalie rétrécit jusqu'à n'être plus qu'une tâche minuscule dans l'espace piqueté d'étoiles.

— Les deux autres *Entreprise* sont en route, annonça Picard sans perdre de temps.

Riker hocha la tête.

— Parfait. (Il se tourna vers l'officier installé à la console de pilotage.)  
Enseigne *Genovese*... Emmenez-nous au cœur de l'anomalie.

Le vaisseau se rapprocha de la masse scintillante jusqu'à ce que les filtres lumineux de l'écran ne puissent plus adoucir l'insupportable luminosité du phénomène.

Picard déglutit. Il espéra qu'il ne s'était pas trompé. À cause du virus irumodique, il ne lui restait plus beaucoup de temps de toute façon, mais ceux qui l'entouraient avaient encore une vie devant eux.

La Forge était marié et père de famille. Data avait ses étudiants. Riker était l'un des hommes-clés de la hiérarchie de *Starfleet*. Il ne voulait pas causer leur mort, surtout...

... Si c'était pour rien.

Sans avertissement, il se retrouva dans le passé, où l'*Entreprise* se dirigeait aussi vers l'anomalie.

Sur la passerelle, ses officiers étaient tendus ; il sentit leur frayeur tandis que le vaisseau fonçait vers l'inconnu. Pourtant, ça ne les empêchait pas de suivre les ordres.

De plus en plus près... De la Vallée de la Mort ou du Salut ? Ils le découvriront bien assez tôt.

O'Brien s'agita sur sa chaise.

— Nous approchons la limite externe de l'anomalie, monsieur.

— Préparez-vous à l'impact, lâcha le capitaine.

L'*Entreprise* fut ébranlé par une violente secousse. Les lumières de la passerelle diminuèrent. La coque grinça sous la pression.

— L'énergie temporelle parasite notre alimentation principale, rapporta Tasha. Je bascule vers les systèmes auxiliaires...

Une autre secousse, plus forte que la précédente...

... Et avant que Picard puisse reprendre ses esprits, il se retrouva dans le présent.

— Au rapport ! cria Riker.

Le vaisseau semblait sur le point de se disloquer sous la pression des forces contre lesquelles il luttait. Partout sur la passerelle, des lumières s'éteignirent tandis que d'autres se mettaient à clignoter. L'*Entreprise* était en train de découvrir ses limites.

— J'ai du mal à garder les moteurs à impulsion fonctionnels, cria Geordi. L'alimentation est trop fluctuante !

— Maintenez la trajectoire et la vitesse, ordonna le capitaine d'une voix forte. (Il se tourna vers l'androïde.) Monsieur Data, combien de temps avant que nous n'atteignons le centre ?

Agrippé à sa console, l'androïde répondit :

— Encore trente secondes au moins.

Picard regarda l'écran...

... Que l'anomalie ne remplissait pas encore. Mais quoi de plus normal ? Il était dans le futur, où le phénomène n'avait pas encore atteint des proportions aussi effrayantes.

Alors que l'Entreprise s'en approchait, Picard sentit le pont vibrer sous ses pieds et étreignit les accoudoirs de son fauteuil. Il fut bien inspiré, car le vaisseau fit soudain un bond en avant, jetant plusieurs officiers sur le sol.

Ce n'est pas la place d'un vieillard comme moi, songea-t-il, mécontent. D'ailleurs, ce n'était la place de personne. Pourtant, ils étaient là, et ils avaient une mission à accomplir.

— Nous venons de pénétrer dans l'anomalie, annonça le lieutenant Gaines.

Comme pour souligner cette déclaration, Data jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et dit :

— Nous approchons du point focal, monsieur.

Bien sûr, ce n'était pas encore l'éminent professeur de Cambridge avec sa curieuse coiffure. C'était l'androïde du passé, qui luttait avec sa console tandis que l'Entreprise se frayait tant bien que mal un chemin vers le centre de l'anomalie.

— Dix secondes, annonça Data. Neuf. Huit...

Les dents serrées, le capitaine vit ses officiers faire appel à toutes leurs connaissances pour maintenir l'Entreprise sur sa trajectoire et empêcher ses moteurs de s'éteindre.

— Sept. Six. Cinq..., continua Data.

Quelques secondes de plus, c'est tout ce que Picard demandait. Quelques secondes de plus pour sauver l'humanité.

Le compte à rebours continuait.

— Quatre. Trois. Deux...

Dans un instant, ils auraient réussi. Ils auraient atteint le cœur de l'anomalie.

— Un.

Ici, le déchaînement des énergies temporelles était presque insupportable ; les occupants de la passerelle avaient du mal à ne pas tomber de leur siège, et plus encore à se concentrer sur leur tâche.

Une lumière blanche et pure, aussi intense que l'aube de la création, emplit l'écran principal.

— Activation de la coquille de distorsion ! cria Picard.

Tel un îlot de calme dans une mer de confusion, Data tendit une main pour exécuter l'ordre de son capitaine...

... Et répondit :

— Déclenchement de la coquille de distorsion statique effectué.

Picard était revenu dans le présent, où un mince filet de sueur coulait le long de la tempe de Will Riker, l'enseigne Calan ayant la tête rentrée dans les épaules comme pour se protéger contre un choc...

Le capitaine souhaita désespérément demeurer quelques minutes ici.

Mais, songea-t-il, il m'étonnerait...

... Que mon vœu soit exaucé.

Il regarda autour de lui, conscient qu'il venait de se déplacer de nouveau. Mais vers où ? Ou plutôt, vers quand ?

La lumière aveuglante, sur l'écran, ne lui permettait pas de distinguer quoi que ce fût. Seule la brume qui enveloppait son esprit lui apprit qu'il se trouvait dans le futur.

Une autre secousse manqua le jeter à bas de son fauteuil. Alors qu'il s'y renfonçait, il entendit la voix de Riker dominer le tumulte.

— Ça donne quelque chose ?

Nouveau déplacement, dans le passé, cette fois. Le capitaine le devina à son uniforme, même s'il ne voyait pas grand-chose d'autre.

Comme dans les deux autres époques, le vaisseau était une feuille morte emportée par la tempête. Près de Picard, Troi ouvrait de grands yeux terrifiés.

— Quelque chose est en train de se produire à l'intérieur de l'anomalie, annonça Data. On dirait qu'une nouvelle barrière subspatiale est en voie de formation...

— Capitaine ! cria Tasha. Nos senseurs détectent deux autres vaisseaux !

Tous les regards se tournèrent vers l'écran principal, où ils découvrirent un spectacle qui défiait la réalité. Au milieu des tourbillons d'énergie temporelle, se détachait la silhouette spectrale de deux Entreprise supplémentaires.

Très proches l'un de l'autre, les vaisseaux fonçaient vers le cœur de l'anomalie.

En fait, comprit le capitaine en plissant les yeux pour mieux voir, ils semblaient se juxtaposer peu à peu...

La bouche sèche, il...

... Se retrouva sur la passerelle de l'Entreprise, dans le présent.

Comme tous ses officiers, il fixait l'écran principal, où le maelström temporel ballottait deux autres Entreprise.

Désorienté par l'accélération de ses déplacements, Picard eut à peine le temps de...

... Réaliser où il se tenait... jusqu'à ce qu'il tourne la tête et découvre un Will Riker à la barbe grise assis près de lui. Comme tout le monde à bord, son ancien second était fasciné par la vue des deux autres Entreprise.

Le passé et le présent avaient enfin rejoint le futur aux confins de l'anomalie...

... Où le présent et le futur fondaient à la rencontre du passé.

— On dirait que ça marche, cria Tasha en consultant ses moniteurs.

L'anomalie est en train de s'effondrer sur elle-même. Je pense que...

Elle hésita.

Picard se tourna vers elle. Leurs regards se croisèrent, et il comprit que les nouvelles n'étaient pas bonnes.

— Monsieur, l'énergie temporelle perturbe notre système de contention d'antimatière !

Picard jura tout haut. C'était le seul problème auquel ils ne pouvaient pas improviser une solution.

— Nous devons éjecter le réacteur ! s'exclama Worf.

— Non ! protesta le capitaine. Nous devons maintenir la coquille le plus longtemps possible.

Le vaisseau se cabrait sous l'assaut des forces temporelles. Picard ne pouvait plus regarder l'écran sous peine d'être aveuglé.

— Le système de contention vient de se fissurer, annonça Tasha, les yeux agrandis de terreur. Je ne le maîtrise plus. Nous allons...

Dans le présent, les yeux de Picard étaient rivés sur l'écran. À travers le chaos de l'anomalie, il vit un des deux autres Entreprise se faire engloutir par une marée de flammes et de débris. Venant juste de quitter son bord, il comprit tout de suite lequel c'était.

Un chagrin incommensurable l'envahit. Il aurait voulu pleurer la loyale Tasha Yar, l'impétueux Worf, la jeune Deanna ou le fidèle O'Brien. Mais faute de temps, il devait faire de son mieux pour s'assurer que le sacrifice de ses camarades ne soit pas vain.

Il se tourna vers Geordi, répugnant à prononcer la même sentence une deuxième fois.

— Dirigez l'alimentation d'urgence vers le système de contention de l'antimatière !

Le chef mécanicien pianota frénétiquement sur sa console.

— J'essaye, monsieur... Mais il y a beaucoup d'interférences...

Le vaisseau eut un soubresaut qui projeta Picard à terre. Alors qu'il se relevait, il entendit Data annoncer :

— Les coquilles de distorsion sont en train de recréer une barrière subspatiale. L'anomalie s'effondre sur elle-même.

— Maintenez notre position à tout prix ! rugit le capitaine. Monsieur La Forge...

Ses mains aux veines saillantes agrippées aux accoudoirs de son fauteuil, Picard vit l'Entreprise du présent exploser. La signification de cet événement l'atteignit au plexus solaire, tel un tir de fuseur réglé pour assommer.

Will et Deanna, fauchés dans la fleur de l'âge. Même chose pour Worf, Data et Geordi, qui ne sauraient jamais ce que leur réservait l'avenir. Et Beverly n'aurait pas à supporter un mari du nom de Jean-Luc Picard...

— Malédiction, jura-t-il tristement.

Puis, poussé par la curiosité, il tourna la tête...

... Et les vit tous autour de lui. Tous, exceptée Deanna.

Beverly, Riker et Worf, La Forge et Data... Aussi vivants qu'on pouvait l'être. Dans le futur...

Comment était-ce possible ? Comment pouvaient-ils encore exister alors qu'ils avaient vu mourir leurs alter égos plus jeunes ? Leur présence en ce lieu et en cet instant défiait toutes les lois spatio-temporelles.

Puis Picard se souvint d'une chose que Data lui avait dite, peut-être en salle de réunion. Dans le présent... ou était-ce dans le passé ? À propos de l'absence de continuité entre les trois époques.

En d'autres termes, il se pouvait que chaque Entreprise ait existé indépendamment des autres, n'étant relié à eux que par les événements partagés. Et à en juger par la façon dont les choses se présentaient, c'était exactement le cas.

Du coin de l'œil, Picard aperçut un mouvement. Il tourna la tête et se sentit pâlir.

Une haute silhouette vêtue de robes noires, portant une faux sur l'épaule et brandissant un sablier, se tenait à deux pas de lui sur la passerelle. Un instant, il crut que c'était la Faucheuse.

Puis, tandis qu'elle se tournait vers lui, il reconnut un visage familier dans les profondeurs de sa capuche : celui de Q. Apparemment, l'entité était venue le tourmenter jusque dans ses derniers instants.

Alors qu'elle lui souriait, Picard la foudroya du regard. Comment pouvait-on prendre autant de plaisir à se moquer de créatures inférieures ? Comment pouvait-on être aussi cynique et cruel ?

— Déjà deux, Jean-Luc, fit remarquer Q. Il n'en reste plus qu'un...

Picard ravala sa colère. Il ne pouvait pas se permettre la moindre distraction.

— Pas maintenant, Q !

Il regarda Data, qui s'affairait toujours devant sa console. Mobilisant toutes ses forces, il hurla pour couvrir le vacarme ambiant :

— Au rapport !

— L'anomalie s'est pratiquement résorbée, déclara l'androïde, le calme de sa voix contrastant avec la gravité de la situation.

— Défaillance du système de contention d'antimatière, avertit Geordi.

— Nous devons tenir le coup ! leur enjoignit Picard d'une voix éraillée. Il le faut !

Q se pencha vers le capitaine. Apparemment, personne d'autre sur la passerelle ne pouvait le voir ou l'entendre.

— Au revoir, Jean-Luc, dit-il comme à regret. Vous allez me manquer, vous savez. Vous aviez un potentiel énorme, en tant que jouet. Mais toutes les fêtes ont une fin.

Geordi secoua la tête : ce que montrait son moniteur ne lui disait rien qui vaille.

— Champ de contention au point critique ! Capitaine, je perds le contrôle...

Picard avait déjà entendu ces mots. Alors qu'il se raidissait en prévision de l'explosion... d'un échec à l'échelle cosmique, de la fin de toute chose, de l'étreinte étouffante du chaos... quelque chose de différent se produisit.

L'Entreprise resta suspendue en l'air, comme figée dans le temps, tandis que les occupants de la passerelle échangeaient un regard d'adieu. Cet instant s'éternisa, jusqu'à ce que l'anomalie se résorbe totalement.

Le capitaine vit sa victoire sur l'écran. Ou plutôt, il vit une partie du phénomène, car celui-ci était trop étendu, leur vaisseau étant trop proche pour bénéficier d'une bonne perspective.

Ce fut comme si la représentation physique du désordre temporel se repliait sur elle-même tels les soufflets d'un accordéon...

D'une manière complète, définitive et irrévocable.

Bien entendu, pour Picard et ses compagnons, l'issue serait la même : mort... destruction... néant. Mais ils venaient de sauver la race humaine qui leur avait donné naissance.

Cette race de misérables créatures qui étaient sorties de la boue pour observer les étoiles.

À la fin, tout ne fut que blancheur, silence et calme infini.

## CHAPITRE XXV

— Jean-Luc ?

Redressant la tête, Picard vit qu'il se tenait seul au milieu d'un tribunal. Et pas n'importe lequel : celui du XXI<sup>e</sup> siècle où Q l'avait jugé sept ans plus tôt.

Bien sûr, certaines choses avaient changé. Il portait son uniforme du présent, la galerie de pouilleux avait disparu...

Et même s'il venait d'entendre distinctement sa voix, Q ne se trouvait nulle part en vue.

— Là-haut, dit l'entité sur un ton exaspéré.

Picard leva les yeux. Toujours assis sur son fauteuil antigrav, Q semblait descendre du ciel. Comme les deux fois précédentes, il portait des robes de magistrat.

Il dévisagea son interlocuteur humain.

— Le Continuum ne pensait pas que vous y arriveriez, Jean-Luc, mais j'avais confiance en vous.

Le cœur de Picard fit un bond dans sa poitrine.

— Voulez-vous dire que notre plan a fonctionné ? Que nous avons détruit l'anomalie ?

Q secoua la tête.

— Est-ce à cela que tout se résume pour vous : une simple anomalie spatiale ? Une mission parmi tant d'autres ?

Furieux, le capitaine fit un pas vers sa Némésis.

— Q, gronda-t-il, ça a marché ou non ?

L'entité écarta les mains, comme si la réponse s'était trouvée sous ses yeux pendant tout ce temps.

— Vous êtes ici, pas vrai ? En train de me parler... Même si vous ne faites pas preuve de beaucoup d'esprit.

Picard décortiqua cette remarque. Il était là. En train de parler à Q. Dans ce cas, ils avaient sans doute gagné. Mais...

— Et mon équipage ? demanda-t-il. Mes trois équipages, en fait ?

Fidèle à son habitude, Q lui fit un sourire narquois.

— Est-ce la seule chose à laquelle vous êtes capable de penser ? (Moqueur, il imita la voix du capitaine.) « L'anomalie... mon équipage... mon vaisseau, » Et pourquoi pas votre fichu poisson, pendant que vous y êtes ?



Il ricana.

— Si ça peut vous tranquilliser, vous venez de sauver l'humanité une fois de plus. Les félicitations sont de rigueur. Hip hip hip, hourra !

Lentement, avec un rictus méprisant, Q battit des mains.

— Pourtant, dit-il en se renfrognant, je dois avouer que vous m'avez un peu déçu.

Picard eut un gloussement sec.

— Dieu m'en garde !

L'expression de Q se durcit.

— Vous ne comprenez rien à ce qui vient de se passer, n'est-ce pas ? demanda-t-il, sa voix prenant une tonalité menaçante. Vous êtes toujours le même petit bonhomme primitif qu'il y a sept ans. Vous avez la même vision limitée des choses, la même perception de l'univers. (Il poussa un grognement.) Je n'aurais pas dû me montrer si généreux.

— Généreux ? répéta le capitaine. En quoi ?

— Parfaitement, Jean-Luc : généreux. C'est grâce à moi que vous avez pu voyager dans le temps. Si je n'étais pas intervenu pour vous donner cette possibilité, jamais vous n'auriez compris ce qui était pourtant évident. Vous et votre race pitoyable seriez rayés de la face de l'univers. Disparus. Kaput. Finito. Une impasse supplémentaire le long de l'autoroute de l'évolution.

Picard n'avait aucune raison de mettre en doute la parole de l'entité. Q avait tendance à raconter des demi-vérités et à exagérer, mais le mensonge pur n'était pas dans ses habitudes.

Et si c'était bien lui qui avait donné à Picard le pouvoir de se déplacer dans le temps... Si c'était son intervention qui avait offert à l'humanité une chance de survie... Le devoir du capitaine était clair.

Contenant son animosité, il se força à sourire, regarda Q dans les yeux et lâcha simplement :

— Merci.

L'entité le dévisagea d'un air étonné.

— Qu'avez-vous dit ?

— Je ne le répéterai pas, grimaça Picard. Mais vous avez raison : vous m'avez donné une chance, et j'apprécie ce geste à sa juste valeur.

Q lui rendit son sourire.

— À votre décharge, Jean-Luc, je dois avouer que vous êtes toujours plein de surprises. (Il se renfonça dans ses coussins.) Surprenez-moi encore. Dites-moi que vous avez élargi votre horizon, fût-ce un tout petit peu.

Le capitaine considéra la question. Qu'avait-il tiré de cette expérience ? Et pourquoi était-il si important pour Q qu'il ait appris quelque chose ?

Après tout, il avait rempli son contrat. Il avait réussi sa mission en préservant l'humanité.

À moins que...

Soudain, Picard comprit quel était l'objectif de cette histoire. Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il ne sauta pas de joie. Au contraire, il s'était rarement senti aussi humilié.

— Je me suis sorti d'un paradoxe, répondit-il lentement. Et ce faisant, je me suis libéré de ma conception du temps et de l'espace. C'était ça le but de la manœuvre, pas vrai ? grogna-t-il, enragé par l'audace du Continuum.

Q plissa les yeux.

— Voilà que vous commencez à faire marcher votre cerveau, mon capitaine. Un instant, votre esprit s'est ouvert à des possibilités et des idées dont vous n'aviez encore jamais rêvé. Et ce n'est que le début...

Picard aurait voulu se mettre en colère. Mais pour une obscure raison, il n'y arrivait pas. Aussi tordues que soient les méthodes de Q, ses motivations semblaient presque-altruistes.

— Vous vous considérez comme un explorateur, reprit l'entité, s'animant peu à peu. Et pourtant, vous ne comprenez pas grand-chose à l'univers qui vous entoure.

Il fit un geste imperceptible ; la tête de Picard s'emplit soudain d'images et de concepts inconnus, dont le sens même lui échappait. C'était une sensation écrasante.

Q poursuivit, sa voix devenue un bourdonnement distant aux oreilles du capitaine :

— Mais votre véritable voyage n'a pas encore commencé, Jean-Luc. Il ne ressemblera à rien de ce que vous avez déjà vécu. Il n'a rien à voir avec la découverte de nouveaux systèmes solaires ; c'est l'exploration de vos perceptions, de vos pensées... des instants et des possibilités.

Au moment où Picard croyait saisir le sens de ces paroles, les images s'évanouirent, lui laissant un sentiment de vide et d'épouvantable solitude, comme si on venait le couper de tout ce qui le définissait.

— Vous n'êtes pas encore prêt, sans doute. Mais vous avez démontré une certaine aptitude à percevoir les niveaux de conscience supérieurs. Un jour peut-être, vous saurez y accéder.

Q fit mine d'épousseter ses robes de juge.

— Jusque-là, je vous observerai et j'attendrai. Et si vous avez beaucoup, beaucoup de chance, je passerai de temps en temps vous dire bonjour.

L'entité devint translucide, comme immatérielle. Déjà, Picard apercevait le tribunal au travers de son corps.

— En attendant, mon capitaine, je vous suggère d'enfiler une tenue plus convenable si vous ne voulez pas attraper une pneumonie.

Tandis que sa Némésis s'estompait, Picard tendit la main et...

... Sortit de l'ascenseur vêtu en tout et pour tout d'un peignoir rayé bleu et blanc.

Debout devant les appartements de la bétazoïde, Worf et Deanna lui lancèrent un regard interloqué. Le capitaine mit un moment à réaliser ce qui se passait.

Q l'avait ramené au début de son aventure... si on pouvait l'appeler ainsi. C'était à ce moment qu'il avait réclamé l'aide de Troi, et que...

Mais cette fois, ce serait différent. Après tout, il n'errait pas dans un état de confusion extrême, marmonnant sur ses expériences passées ou futures.

Cette fois, il se rappelait tout, depuis ses retrouvailles avec Geordi dans les vignobles de Labarre jusqu'à l'assaut final contre l'anomalie dans le système Devron. Et Q en personne lui avait dit que son plan avait fonctionné.

Donc, les événements allaient suivre un autre cours.

Enfin, je l'espère.

Le doute assaillit Picard. Et si Q l'avait déposé à un autre moment de son histoire ? Un moment qui ressemblait de façon superficielle au début de son périple à travers le temps ?

Deanna dévisagea le capitaine, l'inquiétude se lisant dans ses beaux yeux noirs.

— Monsieur, vous allez bien ?

Le cœur battant à tout rompre, Picard se tourna vers Worf.

— Lieutenant... Quelle est la date d'aujourd'hui ?

Le Klingon ne comprit pas ce qui se passait, mais il répondit quand même :

— 47988.

47988. Il était bien revenu à son point de départ.

Une vague de soulagement submergea Picard. Il éclata d'un rire tonitruant, sans se soucier du regard perplexe qu'échangèrent Deanna et Worf. Pour l'heure, rien n'avait d'importance, à part le fait d'être revenu chez lui.

— Quelque chose ne va pas, monsieur ? s'enquit Deanna.

Picard secoua la tête.

— Tout va très bien. En fait, je crois que je vais retourner me coucher. J'ai besoin d'une bonne nuit de sommeil.

Sur ces paroles, il battit en retraite dans l'ascenseur. Quand les portes se refermèrent, la dernière chose qu'il vit fut l'expression stupéfaite de ses officiers.

## CHAPITRE XXVI

*Journal du capitaine, annexe.*

*Tout est redevenu normal dans la galaxie. Starfleet n'annonce aucune activité inhabituelle le long de la Zone Neutre, et il ne reste pas trace de l'anomalie. De plus, il semble que je sois le seul membre de l'équipage à me souvenir des événements que nous avons vécus. J'ai pourtant jugé bon de les raconter à mes officiers supérieurs.*

\* \* \* \* \*

Crusher dévisagea Riker. Comme d'habitude, son expression était indéchiffrable. Il avait l'air le plus impassible qu'elle ait jamais vu.

— Alors ? la pressa-t-il.

Elle détecta de l'assurance dans sa voix. Était-ce du bluff, pour lui faire peur et la pousser à abandonner ? Ou essayait-il de lui faire croire qu'il bluffait, pour l'obliger à s'engager plus avant ?

Beverly examina sa main une nouvelle fois. Elle avait une quinte au valet. Plutôt bien, mais elle avait déjà perdu avec mieux. Et généralement, contre Riker.

Mais elle était allée trop loin pour reculer. Une bonne partie des jetons posés au centre de la table lui appartenaient. Et si elle ne surenchérisait pas, l'officier en second gagnerait sans lui montrer son jeu.

Crusher ne pouvait pas le laisser faire. Qu'elle ait le dessus ou pas, elle devait voir ses cartes.

— Très bien, capitula-t-elle.

Il ne lui restait que dix jetons, mais elle les poussa tous vers le pot. Puis fixant Riker, elle dévoila son jeu.

— Avez-vous mieux qu'une quinte ?

Imperturbable, Will prit son temps pour poser ses cartes une à une devant lui. Un quatre. Un autre quatre. Un deux. Un second deux. Et pour finir... un troisième deux.

— Full, annonça-t-il, incapable de réprimer un sourire. J'espère que vous me pardonnerez, docteur.

— Inutile de vous excuser, répliqua Crusher. Comme d'habitude, je ne peux m'en prendre qu'à moi-même.

Repoussant sa chaise, elle se leva.

— La partie est terminée ? demanda Worf.

— Pour moi, en tout cas.

Geordi lui jeta un regard plein de sympathie.

— Vous ferez mieux la prochaine fois, dit-il pour la réconforter.

Beverly se renfrogna.

— J'espère. C'est une bonne chose que j'aie choisi une carrière médicale, parce que je n'aurais jamais gagné ma vie au poker.

Avec une grimace de triomphe, Riker ramassa les jetons et en fit des piles bien nettes devant lui. Il semblait très content, et ne se souciait pas le moins du monde de le cacher.

Geordi se tourna vers Worf.

— Ça fait quatre donnes de suite qu'il gagne, soupira-t-il. Je me demande quel est son secret ?

Le Klingon jura entre ses dents.

— Moi aussi, j'aimerais bien le savoir.

Riker gloussa.

— C'est très simple, répondit-il : je triche.

Data ramassait les cartes. Il releva brusquement la tête, l'air choqué.

— Je plaisantais, lui assura Riker. Vraiment.

Comme s'il n'avait pas entendu, l'androïde lui jeta un regard désapprobateur avant de battre le jeu.

Crusher se dirigea vers un fauteuil libre, un peu à l'écart de la table, et s'y laissa tomber avec délectation. Le siège était aussi confortable qu'il en avait l'air.

— Vous savez, dit-elle au bout d'un moment, j'ai beaucoup réfléchi...

Geordi tourna la tête vers elle.

— À quoi ?

Elle sourit.

— À toutes les choses que le capitaine nous a dites à propos du futur. De nos relations les uns avec les autres, de la façon dont nous nous sommes éloignés... (Elle marqua une pause.) Pourquoi nous a-t-il raconté ce qui nous arrivera ?

L'ingénieur haussa les épaules.

— Il est vrai que ça va à l'encontre de tous les principes de non-ingérence qu'on nous rabâche.

Les officiers réfléchirent. Comme d'habitude, Data fut le premier à émettre une conclusion.

— Je crois, dit-il, que cette situation était unique.

— Qu'entendez-vous par là ? s'enquit Riker.

L'androïde pivota vers lui.

— Puisque l'anomalie temporelle ne s'est pas produite, raisonna-t-il, et puisqu'elle ne se produira pas, nous avons déjà divergé vers une autre trame spatio-temporelle. L'avenir que nous connaissons sera forcément différent de celui qu'a vécu le capitaine.

Riker hocha la tête.

— Ça doit être pour ça qu'il nous l'a raconté. Savoir ce que le futur nous réserve nous donne l'occasion de changer les choses dans le présent.

— De sorte que certains événements ne se produiront jamais, ajouta Geordi.

— Exact. (Riker jeta à Worf un regard lourd de signification.) Surtout les plus désagréables d'entre eux.

Le Klingon acquiesça avec un léger sourire.

Un carillon leur annonça l'arrivée d'un nouveau membre de l'équipage.

— Entrez ! cria Riker.

La porte s'ouvrit, révélant Deanna Troi. Elle dévisagea ses camarades.

— Suis-je en retard ? demanda-t-elle.

— Pas du tout, Deanna, répondit Riker. En fait, j'allais justement me retirer. Tu peux prendre ma place.

Il se leva, lui offrant sa chaise voisine de celle de Worf. Comprenant la signification de ce geste, la Bétazoïde s'assit.

— Merci.

Riker lui sourit.

— De rien.

Crusher vit Worf regarder Troi puis Riker. Point n'était besoin d'exprimer ses sentiments à voix haute... du moins, pour le moment.

— Un poker à quatre ? demanda Troi, brisant le silence. (Elle leva les yeux vers Riker.) Ne puis-je te convaincre de jouer avec nous ?

Il secoua la tête.

— Je crains d'avoir épuisé la patience de nos amis. Faites quelques donnes sans moi, et on verra ensuite.

Troi se tourna vers Crusher.

— Bev ?

— Moi non plus. J'ai déjà encaissé suffisamment de pertes avant votre arrivée.

Le carillon résonna à nouveau.

— Entrez.

Crusher ne devinait pas qui pouvait bien se joindre à eux à cette heure tardive. Tous les habitués étaient déjà là.

Aussi fut-elle très surprise de voir le capitaine se découper dans l'encadrement de la porte.

Les autres se relevèrent pour le saluer.

— Y a-t-il un problème, monsieur ? s'enquit Riker, inquiet.

Picard fit un signe de dénégation.

— Pas du tout. Je me disais simplement que je pourrais peut-être faire une partie ou deux... si vous n'êtes pas déjà au complet.

Les officiers échangèrent des regards étonnés aussitôt suivis de sourires.

— On va vous faire de la place, déclara Riker. Il y a justement une chaise de libre près de Data... celle que le docteur Crusher vient d'abandonner.

Le capitaine jeta un coup d'œil à Beverly.

— Vous n'avez pas été chanceuse ce soir ? s'enquit-il poliment.

Elle haussa les épaules.

— Ça reviendra peut-être.

Picard s'assit. L'androïde lui tendit le jeu.

— Voulez-vous distribuer, monsieur ?

— Volontiers, merci. (Il battit les cartes.) Ça fait longtemps que je n'ai pas joué. J'étais plutôt bon dans ma jeunesse, vous savez.

Troi se pencha en avant.

— Vous êtes le bienvenu, monsieur.

Il hocha la tête.

— Je sais.

Crusher vit que son expérience récente lui avait appris à savourer chaque instant comme si c'était le dernier, et à apprécier chacune des personnes qui l'entouraient.

Surtout celles qui étaient pour lui une famille plus que de simples collègues.

— Parfois, continua Picard, on perd de vue les choses vraiment importantes. J'espère ne jamais refaire cette erreur.

Il dévisagea ses officiers, la lueur de son regard trahissant les sentiments qu'il avait pour eux.

Et aussi, pour une jeune femme blonde qui n'était plus des leurs.

Un peu embarrassé, il distribua les cartes.

— Voyons voir, dit-il en examinant sa main.

Crusher le dévisagea et un flot de questions l'assaillirent. Le capitaine et elle se marieraient-ils un jour ? Si oui, cela se terminerait-il par un divorce, comme dans le futur qu'il avait connu ?

Picard serait-il victime du syndrome irumodique, ou y échapperait-il ? Resterait-il à Starfleet, ou retournerait-il sur Terre pour devenir vigneron ?

Troi et Worf seraient-ils amoureux ? Deanna connaîtrait-elle une fin prématurée ?

L'Empire Romulien tomberait-il devant les Klingons ? Ces derniers feraient-ils sécession ? Quel rôle joueraient ces manipulateurs-nés de Cardassiens ? Et les Tholiens ? Et les Ferengis ?

Tant de questions auxquelles on ne pouvait pas répondre sans une boule de cristal... Et c'était tout aussi bien comme ça. Parce qu'aucun d'entre eux n'avait envie de connaître son avenir. Ils faisaient partie de ces gens qui souhaitaient, pour le meilleur ou pour le pire, le modeler de leurs propres mains.

Il en avait toujours été ainsi depuis la naissance de l'humanité. Et malgré son insatiable curiosité, Beverly se réjouissait que ça continue.

Q n'avait encore jamais été un valet. Mais il trouvait ça plutôt amusant, dans la mesure où ça lui permettait d'espionner son humain favori.

Picard l'observait en fronçant les sourcils, et pas parce qu'il avait deviné que l'entité se cachait dans sa main. Le problème était que les quatre autres cartes étaient des cœurs, Q ayant adopté l'identité du valet de trèfle.

Il ne faisait aucun doute que le capitaine l'écarterait à la première occasion. Qu'il se débarrasserait de lui comme d'une vieille chaussette. Qu'il le jetterait dans la grande poubelle de la vie.

Mais ça ne faisait rien : Q pouvait toujours reparaitre ailleurs. À moins que le Continuum ne décide de mettre un terme à ses agissements, c'était exactement ce qu'il ferait.

Après tout, personne ne le distrayait autant que Jean-Luc Picard. Nul n'arrivait à faire de si grandes choses à partir de presque rien. Et personne ne savait mieux lui rappeler ce que c'était d'être un humain.

Il fut tenté de tirer la langue au capitaine, histoire de voir sa réaction. Une fois n'étant pas coutume, il se retint. Après tout, il ne voulait pas que Picard s'habitue à sa présence, et il venait juste de lui dire au revoir.

Il était un peu trop tôt pour se manifester à nouveau.

Jetant par-dessus l'épaule du capitaine un coup d'œil à la très quelconque Beverly Crusher, il sentit la nausée le gagner en découvrant les préoccupations de la jeune femme (ce qui n'était pas un mince exploit pour une carte à jouer).

Le mariage. L'amour. Le divorce. Toutes choses effroyablement ordinaires.

Où les trouvait-il ennuyeuses parce qu'il savait déjà ce qui allait se passer ? Ne serait-il pas plus intéressant de connaître seulement le passé et le présent ? De ne pas pouvoir sonder l'avenir ?

Q tenta d'imaginer à quoi ressemblerait son existence, mais n'y parvint pas. Après tout, sa conscience transcendait le temps et l'espace... plus quelques autres dimensions. Ce serait comme demander à un humain de ne pas réfléchir.

Et quelles étaient ces idioties à propos de modeler son propre futur ? Le libre arbitre était une notion amusante ; de là à y croire... La naïveté de ces créatures n'avait-elle donc aucune limite ?

Oh ! oh ! Le capitaine tendit la main vers lui. L'arracha à la compagnie des autres cartes. Le jeta face contre la table.

Domage, songea Q, avec autant de tristesse qu'il lui était possible d'en ressentir.



Il avait aimé faire partie du jeu.

**F I N**